BnF Gallica

[Manuscrits autographes de Vingt mille lieues sous les mers] / Jules Verne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Verne, Jules (1828-1905). Auteur du texte. [Manuscrits autographes de Vingt mille lieues sous les mers] / Jules Verne. 1868-1869.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

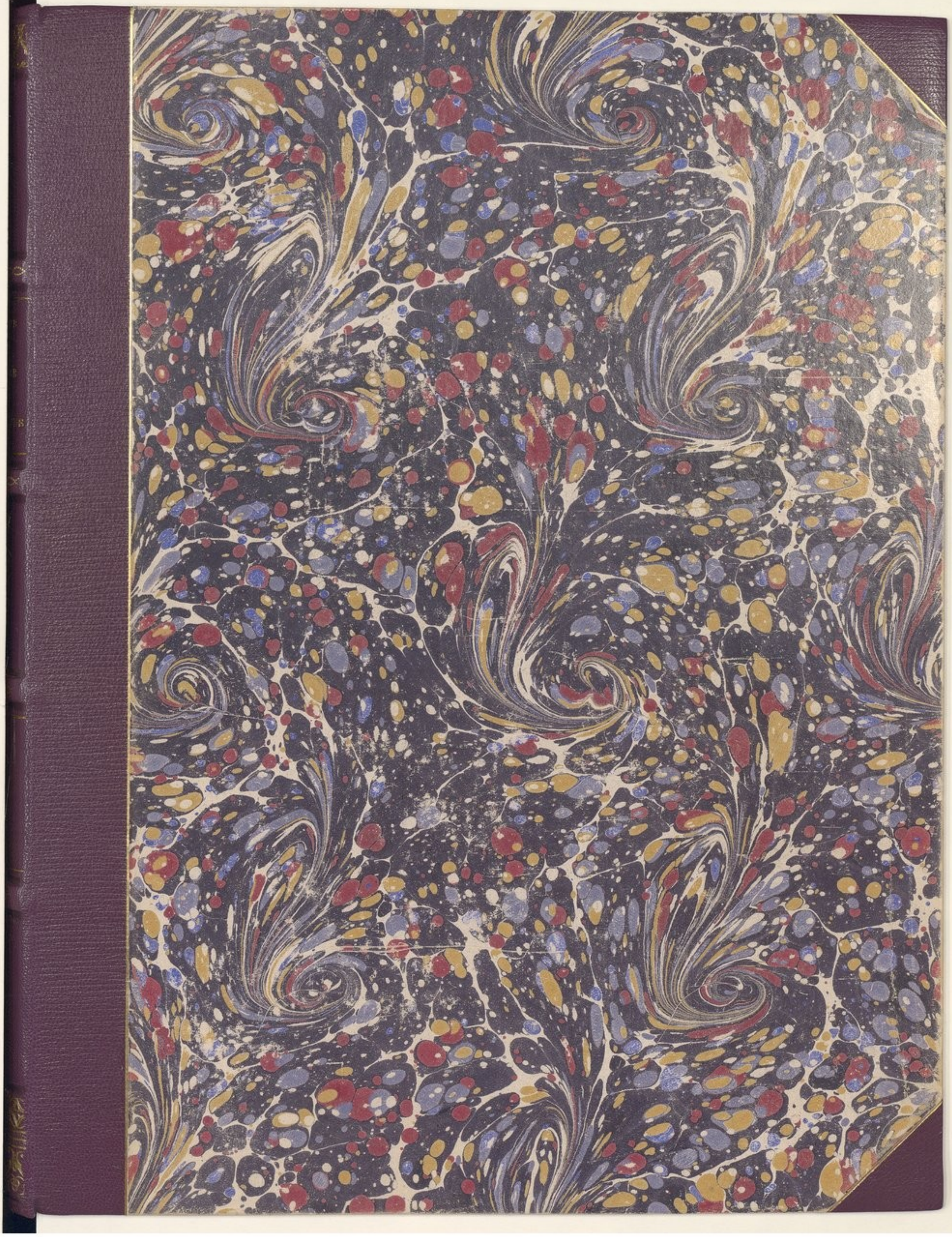
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

~~Res f/s in folio 1~~

SOCIETE DE GEOGRAPHIE
BNF

Ge EE 7706 (1) Res

Reçu le manuscrit de
20.000 lieues sous les mers
le Lundi 26 Mars 1906.

Don de Mr Michel Jules
Verne.

---

(23)

A S. A. I. Monseigneur
le Prince Roland Bonaparte
10 Avenue d'Iéna
Paris

Rép. le jeudi 12 avril 1906.

Paris 25 - 3 - 06

1

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
PARIS

Monseigneur,

Je vous envoie bien tardivement le manuscrit de 20 pages dont je vous prie bien vouloir accepter. Mon envoi a été retardé par plusieurs raisons successives. Tout d'abord, le manuscrit est resté pendant longtemps au fond d'une caisse, qu'un amoncellement d'autres caisses qui je ne pouvais déplacer a rendu complètement inaccessible jusqu'à l'achèvement de travaux qui n'ont pris fin qu'au mois de décembre. Sitôt en possession du manuscrit j'avisai aussitôt [illegible] cela fut matériellement possible, je me mis à la

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

(2)

le cas de confier pour quelques
jours l'un de ses pays à
une Revue - Jeunesse - qui
désirait la reproduire. En
fait, le quelques jours ont
duré plus de trois mois, et
l'on seulement cette semaine
que la page petite ait pu
être rendue.

C'est donc bien malgré
moi que je dépasse si tard
ma parole, et je vous prie
de ne pas m'en tenir
rigueur.

Ainsi que vous pourrez
le voir, le manuscrit envoyé
vous comporte :

1° une première version
complète qui ne semble pas

(2)

avoir été utilisée par l'imprimeur.

2° une seconde version relative
à la deuxième partie

3° une troisième version complète
et qui doit être le texte véritable.

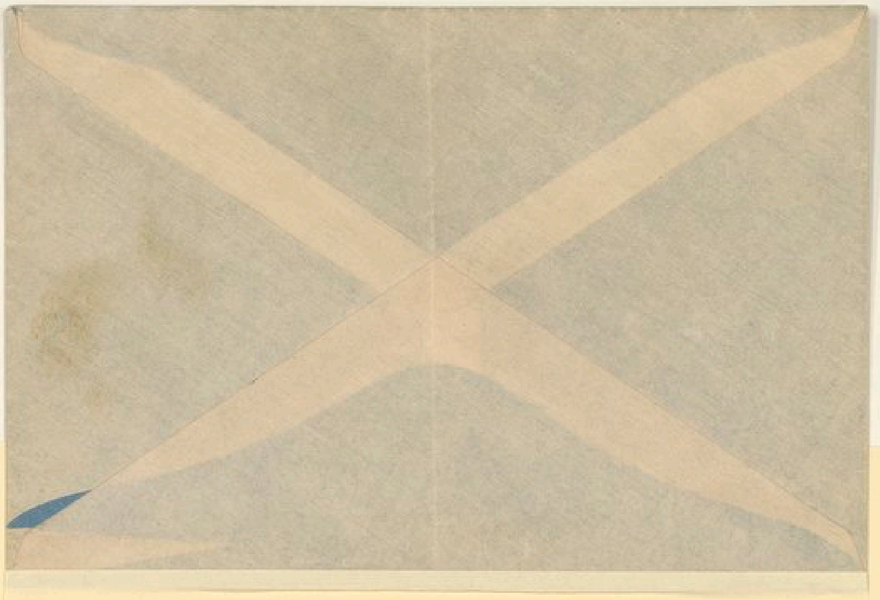
Vous voudrez bien examiner le
meilleur état de ce manuscrit
que je vous adresse tel que
il paraîtra.

Veuillez agréer, Monsieur,
l'assurance de mes respectueux
sentiments

Michel Jules Verny

5 rue de Rigny
Paris

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE



(2)

avoir été utilisée par l'imprimerie.

2° une seconde version réduite à la deuxième partie

3° une troisième version complète et qui doit être le texte véritable.

Vous voudrez bien excuser le mauvais état de ce manuscrit que je vous adresse tel que je le possède.

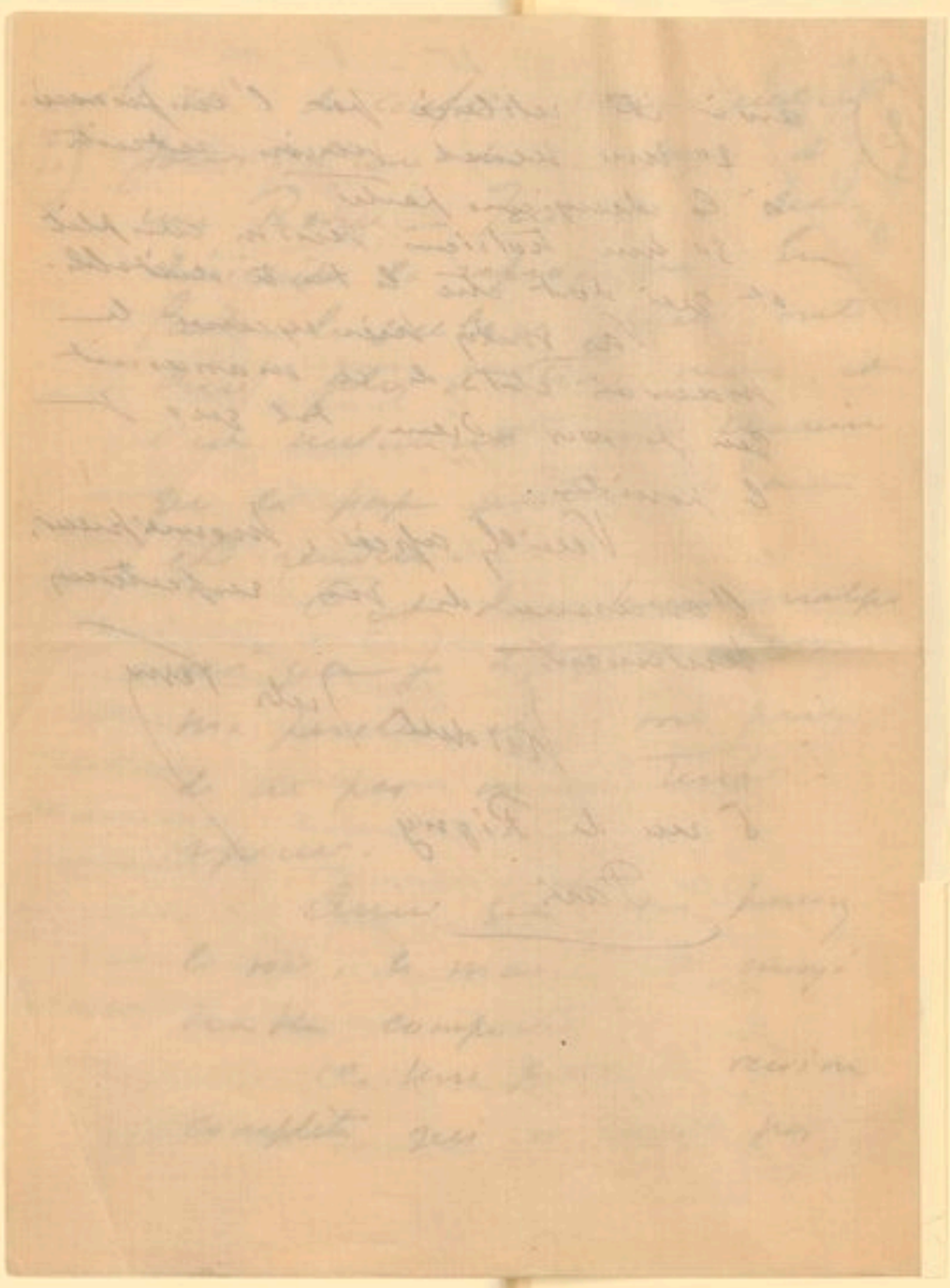
Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes respectueux sentiments

Michel Jules Verne

5 rue de Rigny
Paris

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

A S. A. I. Monseigneur
le Prince Roland Bonaparte
10 Avenue d'Iéna
Paris



SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Vingt mille lieues

sous

les Océans.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
PARIS

BnF
Ge EE 7706 (1)

M B.H.

Chapitre 1er
un écueil fuyant.

L'année 1866 fut marquée par un événement bizarre, un phénomène inexplqué et inexplicable que personne n'a sans doute oublié. Particulièrement les négociants, armateurs, capitaines de navires, skippers et masters de l'Europe et de l'Amérique, officiers des marines militaires de tous pays, et après eux, les gouvernements des deux Etats des deux continents, s'en préoccupèrent au plus haut point.

En effet, depuis quelque temps, plusieurs navires s'étaient rencontrés sur mer avec « une chose énorme », un objet long, étroit, fusiforme, parfois phosphorescent, plus vaste qu'une baleine, plus rapide qu'un cachalot

Les faits relatifs à cette apparition, consignés aux livres de bord, s'accordaient assez exactement sur la structure de l'objet en question, la vitesse de ses mouvements, la puissance de sa locomotion la vie particulière dont il semblait doué. Si c'était un cétacé, il dépassait en volume tous ceux que la science avait classés jusqu'alors. Ni Cuvier, ni Lacepede, ni M. Dumeril, ni M. de Quatrefages n'eussent admis l'existence d'un tel monstre, — quand bien même ils l'auraient vu, ce qui s'appelle vu de leurs propres yeux de savants.

A prendre la moyenne des observations faites à diverses reprises, en rejetant les évaluations timides qui assignaient à cet objet une longueur de cent pieds, en repoussant les opinions exagérées qui le disaient large d'un mille et long de trois, on pouvait affirmer, cependant, que cet être phénoménal dépassait toutes les dimensions admises jusqu'à ce jour par les ichtyologistes, — s'il existait toutefois.

Or, il existait. De fait on l'a vu même n'était pas niable, et, avec ce penchant qui pousse au merveilleux la cervelle humaine, on comprendra l'émotion produite dans le monde entier par cette surnaturelle apparition. Quant à la reléguer au rang des fables, ce n'était plus possible.

En effet, le 20 juillet 1866, le steamer Governor Higginson, de Calcutta and Burnach steam navigation company, avait rencontré cette masse mouvante à cinq cents milles dans l'est des côtes de l'Australie. Le capitaine Baker

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

se crut, tout d'abord, en présence d'un écueil inconnu; il se disposait même à en déterminer la situation exacte, quand deux colonnes d'eau, projetées [illegible] par l'inexplicable objet, s'élancèrent en sifflant à cinquante pieds dans l'air. Donc, à moins que ce prétendu écueil ne fut soumis aux expansions intermittentes d'un geyser, le gouvernor Higginson avait affaire bel et bien à quelque mammifère aquatique, qui rejetait par ses évents des colonnes d'eau, mélangées d'air et de vapeurs.

Pareil fait fut également observé le 23 juillet de la même année, dans les mers du Pacifique, par le Cristobal Colon, de West India and Pacific steam navigation company. Donc, ce cétacé extraordinaire pouvait se transporter d'un point à un autre avec une vélocité surprenante, puisque à trois jours d'intervalle, le Governor Higginson et le Cristobal Colon l'avaient observé en deux points de la carte, séparés par une distance de plus de sept cents lieues marines.

Quinze jours plus tard, à deux milles lieues de là, l'Helvetia, de la compagnie Nationale, et le Shannon, du Royal Mail, manœuvraient à contre-bord dans cette portion de l'Atlantique comprise entre les États-Unis et l'Europe, se signalèrent respectivement le monstre par 42° 15' de latitude nord, et 60° 35' de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich. Or, dans cette double observation simultanée, on put évaluer à la longueur minimum du mammifère à plus de trois cent cinquante pieds anglais, puisque le Shannon et l'Helvetia étaient de dimension inférieure à lui, bien qu'ils mesurassent plus de cent mètres de l'étrave à l'étambot.

Ces rapports arrivés coup sur coup, de nouvelles observations furent à bord du transatlantique le Pereire, un abordage entre l'Etna, de la ligne Inman et le monstre, un procès-verbal dressé par les officiers de la frégate française la Normandie, un très sérieux relèvement obtenu par l'état-major du commodore Fitz-James à bord du Lord Clyde, émurent profondément l'opinion publique. Dans les pays d'humeur légère, on plaisanta le phénomène, mais les pays graves et pratiques, l'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne s'en préoccupèrent vivement.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

En France, le monstre devint à la mode ;
on le chanta dans les cafés, on le bafoua dans
les journaux, on le joua sur les théâtres de Paris :
Les canards eurent là une belle occasion de
pondre des oeufs de toute couleur. On vit ré-
apparaître dans les journaux à court de copie
tous les êtres imaginaires et gigantesques, depuis
la baleine blanche, le terrible « Moby Dick »
des régions hyperboréennes jusqu'au kraken
démesuré, dont les tentacules pouvaient enlacer un
bâtiment de cinq cents tonneaux et l'entraîner
dans les abîmes de l'océan. On reproduisit même
les procès-verbaux des temps anciens, les opinions
d'aristote et de Pline, qui admettaient l'existence
de ces monstres, les récits norvégiens de l'évêque
Pontoppidan, les relations de Paul Heggede, et
les rapports de Mr. Harrington, dont la bonne
foi ne peut être soupçonnée, quand il affirme
avoir vu, à bord du Castillan en 1857, ce
énorme serpent, qui ~~fréquentait~~ n'avait jamais
fréquenté jusqu'alors que les mers du Constitutionnel.

Alors éclata l'interminable polémique
des crédules et des incrédules dans les sociétés
savantes et les journaux scientifiques. La « question
du monstre » enflamma les esprits. Les journalistes
versèrent des flots d'encre pendant cette mémorable
campagne, quelques uns même, deux ou trois
gouttes de sang, car du serpent de mer, ils en
vinrent aux personnalités les plus offensantes.

Six mois durant, la guerre se poursuivit
avec des chances diverses, aux articles de fond de
l'Institut Géographique du Brésil, de l'académie
royale des Sciences de Berlin, de l'association
Britannique, de l'Institution Smithsonienne
de Washington aux discussions du The Indian
archipelago, du Cosmos de l'abbé Moigno, des
Mittheilungen de Petermann, aux chroniques
scientifiques des grands journaux de la France et
de l'étranger, la petite presse ripostait avec
une verve intarissable. Les spirituels écrivains,
parodiant un mot de Linné, cité par les adversaires
du monstre, soutinrent en effet que « la nature
ne faisait pas de sots, » et ils adjurèrent leurs
contemporains de ne point donner un démenti
à la nature, en admettant l'existence des krakens,

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

des serpents de mer, des « Moby Dick, » et autres élucubrations de marins en délire. Enfin, une dans un article du Figaro, le plus aimé de ses rédacteurs, Brodyaux sur le tour, poussa au monstre, comme Hyppolite, lui porta un dernier coup et l'acheva au milieu d'un éclat de rire universel. L'esprit avait vaincu la science.

Pendant les premiers mois de l'année 1867, la question pouvait être entrevue, et ne semblait pas devoir renaître, quand de nouveaux faits furent portés à la connaissance du public. Il ne s'agit plus alors d'un problème scientifique à résoudre, mais bien d'un danger réel à éviter. La question prit une toute autre face. Le monstre redevint îlot, rocher, écueil, mais écueil fuyant, indéterminable, insaisissable.

Le 5 mars 1867, le Lafayette, de la Compagnie Transatlantique, chargé du service postal entre Saint-Nazaire et Vera-Cruz, se trouvant pendant la nuit par 27° 30' de latitude, et 72° 15' de longitude, heurta sur sa hanche de tribord un roc qu'aucune carte ne marquait dans ces parages. Son déplacement en charge était alors de cinq mille huit cents tonneaux et sous l'effort de ses deux cents chevaux-vapeur, il marchait à la vitesse de treize nœuds. Nul doute que sans la qualité supérieure de sa coque, le Lafayette, ouvert ainsi, ne se fut englouti avec les deux cent trente sept passagers qu'il ramenait du Mexique.

L'accident s'était produit vers cinq heures du matin, lorsque le jour commençait à poindre. Les officiers de quart se précipitèrent à l'arrière du bâtiment. Ils examinèrent l'océan avec la plus scrupuleuse attention. Ils ne virent rien, si ce n'est un fort remous qui brisait à trois encablures, comme si les nappes liquides eussent été violemment battues. Le relèvement du lieu fut exactement pris, et le Lafayette continua sa route sans avaries apparentes. Avait-il heurté une roche sous-marine, ou quelque énorme épave d'un naufrage, on ne put le savoir; mais, examen fait de sa carène dans les bassins de radoub de Saint-Nazaire, il fut reconnu qu'une portion de la quille avait été brisée.

Le fait était extrêmement grave en lui-même,

mais peut-être eut-il été laissé dans l'oubli, comme tant d'autres, si trois semaines après, il ne se fut reproduit dans des conditions identiques. Seulement, grâce à la nationalité du navire, victime de ce nouvel abordage, grâce à la reputation de la compagnie à laquelle ~~il appartenait~~ ce navire appartenait, l'événement eut un retentissement immense.

Personne n'ignore le nom du célèbre armateur anglais Cunard. Cet intelligent industriel fonda, en 1840, un service postal entre Liverpool et Halifax, avec trois navires en bois et à roues, d'une force de quatre cents chevaux, et d'une jauge de onze cent soixante deux tonneaux. Huit ans après, le matériel de la compagnie s'accroissait de quatre navires de six cent cinquante chevaux et de dix huit cent vingt tonnes, et, deux ans plus tard, de deux autres bâtiments supérieurs en puissance et en tonnage. En 1853, la compagnie Cunard, dont le privilège pour le transport des dépêches venait d'être renouvelé, ajouta successivement à son matériel l'Arabia, le Persia, le China, le Scotia, le Java, le Russia, tous navires de première marche, et les plus vastes, qui, après le Great-Eastern, eussent jamais sillonné les mers. Ainsi donc, en 1867, la compagnie possédait douze navires, dont huit à roues et quatre à hélice.

Si je donne ces détails très succincts, c'est afin que chacun sache bien qu'elle est l'importance ~~de cette~~ de cette compagnie de transports maritimes, connue du monde entier pour son intelligente gestion. Nulle entreprise de navigation transocéanienne n'a été conduite avec plus d'habileté; nulle affaire n'a été couronnée de plus de succès. Depuis vingt-six ans, les navires Cunard ont traversé deux mille fois l'Atlantique, et jamais un voyage ~~n'a~~ n'a été manqué, jamais un retard n'a eu lieu, jamais ni une lettre, ni un homme, ni un bâtiment n'ont été perdus. Aussi, les passagers ~~connaissant~~-ils donc préféreront la ligne Cunard de préférence à toute autre, ainsi qu'il appert d'un relevé fait sur les documents officiels des derniers années. Cela dit, personne ne s'étonnera du retentissement que provoqua l'accident arrivé à l'un de ses plus beaux steamers.

Le 13 avril 1867, la mer étant belle,

la brise maniable, le Scotia se trouvait par 150 12'
de longitude et 45° 37' de latitude ; il marchait avec
une vitesse de treize nœuds quarante trois centièmes
sous la poussée de ses mille chevaux-vapeur. Ses
roues battaient la mer avec une regularité parfaite.
Son tirant d'eau était alors de six mètres soixante-
dix centimètres, et son déplacement de six mille
six cent vingt-quatre mètres cubes.

A quatre heures dix sept minutes du soir,
pendant le lunch des passagers reunis dans le
grand salon, un choc, peu sensible, en somme, se
produisit sur la coque du Scotia, par sa hanche
et un peu en arrière de la roue de babord.

Le Scotia n'avait pas heurté ; il avait été
heurté, et plutôt par un instrument tranchant
ou perforant que contondant. L'abordage avait été
si léger que personne ne s'en fut aperçu à bord,
sans le cri des caliers qui remontèrent sur le pont
en criant :

« Nous coulons ! nous coulons ! »

Tout d'abord, les passagers furent très
effrayés ; mais le capitaine Anderson se hâta de
les rassurer. En effet, le danger ne pouvait être
imminent. Le Scotia, divisé en sept compartiments
par des cloisons étanches, pouvait braver impunément
une voie d'eau.

Le capitaine Anderson se rendit immédiatement
dans la cale. Il reconnut que le cinquième compartiment
avait été envahi par la mer, et la rapidité de l'
envahissement prouvait que la voie d'eau était
considérable. Fort heureusement, ce compartiment ne
renfermait pas les chaudières, car les feux se fussent
subitement éteints.

Le capitaine Anderson fit stopper immédia-
tement, et l'un des matelots plongea pour reconnaître
l'avarie ; quelques instants après, on constatait
l'existence d'un trou large de deux mètres dans
la carène du steamer. Une telle voie d'eau ne
pouvait être aveuglée, et le Scotia, les roues
à demi-noyées, dut continuer ainsi son voyage.
Il se trouvait alors à trois cent milles du cap
Clear, et après trois jours d'un retard qui
n'inquiéta vivement Liverpool, il entra dans les
bassins de la Compagnie.

Des ingénieurs procédèrent alors à la
visite du Scotia, qui fut mis en cale sèche. Ils
ne purent en croire leurs yeux. A deux mètres

et dans au dessous de la flottaison s'ouvrait une déchirure régulière, en forme de triangle isocèle; la cassure de la tôle était d'une netteté parfaite, et elle n'eut pas été frappée plus sûrement à l'emporte-pièce. Il fallait donc que l'outil perforant qui l'avait produite fut d'une trempe peu commune. Il devait, en outre, avoir été lancé avec une force prodigieuse, ayant ainsi percé une tôle de quatre centimètres, puis s'être retiré de lui-même, par un mouvement rétrograde, et inexplicable.

Tel était ce dernier fait, qui eut pour résultat de passionner à nouveau l'opinion publique.

Depuis ce moment, en effet, tous les sinistres maritimes qui n'avaient pas de cause déterminée furent mis sur le compte du monstre. Il endossa la responsabilité de tous ces naufrages, dont le nombre est malheureusement considérable; car sur trois mille navires dont la perte et anéantissement relevé au Bureau-Veritas, le nombre des navires à vapeur ou à voiles, supposés perdus corps et bien par suite d'abordages de navires, ne s'élève pas à moins de deux cents!

Or, ce fut le navire qui fut justement ou injustement accusé de leur disparition, et, grâce à lui, les communications entre les divers continents devinrent de plus en plus dangereuses. Un recrudescence le public se déclara et demanda que les mers fussent débarrassées à tout prix de ce formidable cétacé.

Chapitre 2.

Le Pour et le Contre.

A l'époque où ces événements se produisirent je revenais d'une exploration scientifique entreprise dans les Mauvaises Terres du Nebraska, aux Etats Unis. En ma qualité de professeur suppléant au Muséum d'histoire naturelle de Paris, le gouvernement français m'avait adjoint à cette expédition. Après six mois passés dans le Nebraska, chargé de précieuses collections, j'arrivai à New-York vers la fin de Mars. Mon départ pour France était fixé aux premiers jours de Mai. Je m'occupai donc, en attendant, de classer mes richesses minéralogiques, botaniques et zoologiques, quand arriva l'incident du Scotia.

J'étais parfaitement au courant de la question à l'ordre du jour, et comment ne l'aurais-je pas été? Ce mystère m'intriguait. J'avais lu et relu tous les journaux américains et européens sans être plus avancé. Dans l'impossibilité de me former une opinion, je flottais d'un extrême à l'autre. Qu'il y eut quelque chose, cela ne pouvait être douteux, et les incrédules étaient invités à mettre le doigt sur la plaie du Scotia.

A mon arrivée à New-York, la question brûlait. L'idée flottant, l'accueil unanime, soutenu par quelques esprits peu compétents,

était absolument abandonné. Et, en effet, à moins que cet engin n'eut une machine dans le ventre, comment pouvait-il se déplacer avec une rapidité si prodigieuse.

De même fut repoussée l'existence d'une coque flottante, d'une énorme épave, et toujours à cause de sa rapidité de déplacement.

Restaient donc deux solutions possibles de la question, qui créaient deux camps très distincts de partisans : d'un côté, ceux qui tenaient pour un monstre d'une force colossale ; de l'autre, ceux qui tenaient pour un bateau sous-marin d'une extrême puissance motrice.

Or, cette dernière hypothèse, admissible après tout, ne put résister aux enquêtes qui furent poursuivies dans les deux mondes. Qu'un simple particulier ait à sa disposition un tel engin mécanique, c'était peu probable. Où et quand l'eut-il fait construire, et comment aurait-il tenu cette construction secrète ?

Seul, un gouvernement pouvait posséder une pareille machine destructive, et, en ces temps désastreux où l'homme s'ingénie à multiplier la puissance des armes de guerre, il était possible qu'un État essayât à l'insu des autres ce mode formidable engin. Après les ayasseps, les torpilles, après les torpilles, les béliers sous-marins, et après les béliers-sous-marins, ... la réaction ; du moins, je l'espère.

Mais l'hypothèse d'une machine de guerre tomba encore devant la déclaration des gouvernements. Comme il s'agissait là d'un intérêt public, puisque les communications transocéaniennes en souffraient, la franchise des gouvernements ne pouvait être mise en doute. D'ailleurs, comment admettre que la construction de ce bateau sous-marin eut échappé aux yeux du public ? Garder le secret dans ces circonstances est très difficile pour un particulier, et certainement impossible pour un État dont tous les actes sont obstinément surveillés par les puissances rivales.

Donc, après enquêtes faites en Angleterre, en France, en Russie, en Prusse, en Espagne, en

l'Italie, en Amerique, voire meme en Turquie, l'hypothese d'un monitor sous-marin fut definitivement rejetée.

Le monstre revint donc à flots, en depit des mechantes plaisanteries dont le raillait la petite presse, et, dans cette voie, les imaginations se laisserent bientot aller aux plus absurdes rêveries d'une ichtyologie fantastique.

A mon arrivée à New-york, plusieurs personnes m'avaient fait l'honneur de me consulter sur le phenomene en question. Tant que je pus nier sa realité, je me renfermai dans une absolue négation. Mais bientot, collé au mur, je dus m'expliquer catégoriquement. Et moi, "l'honorable Pierre Aronnax, "professeur au Museum de Paris," fus prié mis en demeure par le New-York Herald de formuler une opinion quelconque.

Je m'executai, je parlai faute de pouvoir me taire, je discutai la question sous toutes ses faces, politiquement et scientifiquement, et je donne ici un extrait d'un article très nourri que je publiai dans le numero du 30 avril.

" Ainsi donc, disais-je, après avoir examiné
" une à une les diverses hypotheses, toute autre
" supposition etant rejetée, il faut necessairement
" admettre l'existence d'un animal marin d'
" une puissance excessive.

" Les grandes profondeurs de l'Ocean nous
" sont totalement inconnues. La sonde n'a
" pu les atteindre. Que se passe-t-il dans
" ces abimes reculés ? Quels etres habitent
" à plusieurs milles au-dessous de la surface
" des eaux ? Quel est l'organisme de ces
" animaux ? On peut à peine le conjecturer.

" Cependant la solution du
" probleme qui m'est soumis peut affecter la
" forme du dilemme :

" Ou nous connaissons toutes les varietés
" d'etres qui peuplent notre planete, ou nous
" ne les connaissons pas.

J'avais publié en France un ouvrage in-quarto en deux volumes, intitulé les mysteres des grands fonds sous-marins. Le livre avait été goûté du monde savant, et il me valait, avant de me jeter dans une specialité dans cette partie assez obscure de l'histoire naturelle, mon avis ne fut pas demandé.

" Si nous ne les connaissons pas toutes, si
" la nature a encore des secrets pour nous
" en ichtyologie, rien de plus naturel que
" d'admettre l'existence de poissons ou de
" vrais, d'espèces ou même de genres nouveaux, d'une organisation essentiellement " fondrière "
" qui habitent les profondeurs inaccessibles à
" la sonde, et qu'un événement quelconque,
" une fantaisie, un caprice, si l'on veut,
" ramène à de longs intervalles vers les
" couches supérieures de l'océan.

" Si, au contraire, nous connaissons toutes
" les espèces vivantes, il faut de toute nécessité
" chercher l'animal en question parmi les êtres
" marins déjà catalogués, et dans ce cas, je
" serais disposé à admettre l'existence d'un
" Narwal géant.

" Le Narwal vulgaire ou Licorne de
" mer atteint souvent une longueur de soixante
" pieds. quintuplez, décuplez même cette dimension,
" donnez à ce têtard une force proportionnelle
" à sa taille, accroissez ses armes offensives,
" et vous obtiendrez l'animal voulu. Il aura
" les proportions déterminées par les officiers du
" Shannon, l'instrument exigé par la perforation
" du Scotia, et la puissance nécessaire pour
" entamer la coque d'un steamer.

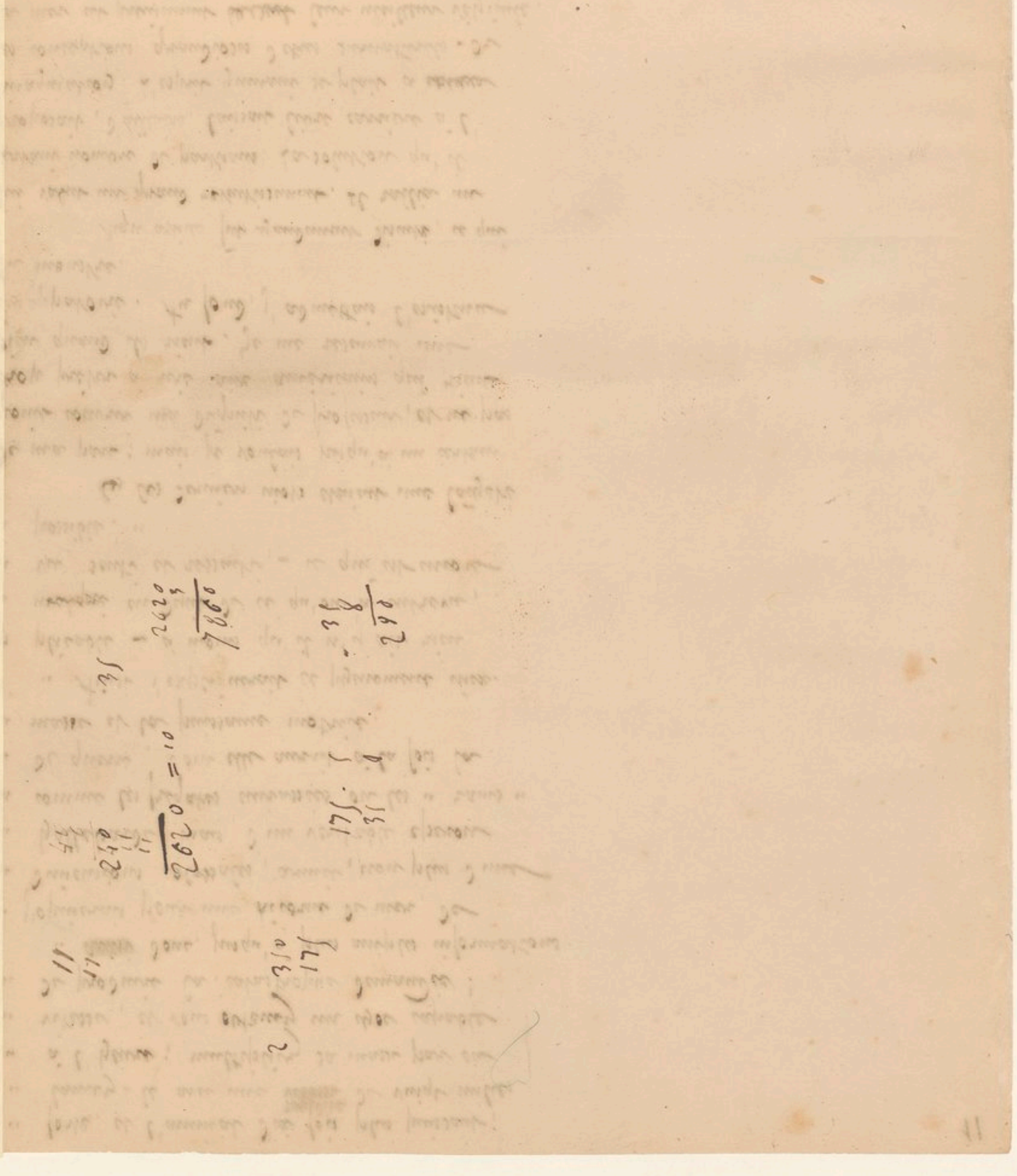
" En effet, le Narwal armé d'une sorte
" d'épée d'ivoire, d'une hallebarde, suivant l'
" expression de certains naturalistes, c'est une
" dent principale qui a la dureté de l'acier.
" On a trouvé quelques unes de ces dents implantées
" dans le corps des baleines que le Narwal
" attaque toujours avec succès. D'autres ont
" été arrachées, non sans peine, de carènes de
" vaisseaux qu'elles avaient percées d'outre en
" outre. Le musée de la Faculté de médecine
" de Paris possède une de ces défenses longue
" de deux mètres vingt-cinq centimètres, et
" large de quarante huit centimètres à sa
" base!

" Eh bien! supposez l'animal dix fois plus

" force, et l'animal doit soit plus puissant;
" lancez-le avec une vélocité de vingt milles
" à l'heure; multipliez sa masse par sa
" vitesse, et vous obtenez un choc capable
" de produire la catastrophe demandée!
" Ainsi donc, jusqu'à plus amples informations,
" j'opinerais pour une licorne de mer, de
" dimensions colossales, armée, non plus d'une
" hallebarde, mais d'un véritable éperon
" comme les frégates cuirassées ou les " rams "
" de guerre, dont elle aurait à la fois la
" masse et la puissance motrice.
" Ainsi s'expliquerait ce phénomène inex-
plicable, — à moins qu'il n'y ait rien
" encore en dehors de ce qu'on a entrevu,
" vu, senti et ressenti, — ce qui est encore
" possible! "

Ces derniers mots étaient une taquerie de ma part; mais je voulais jusqu'à un certain point couvrir ma dignité de professeur, et ne pas trop prêter à rire aux américains qui rient bien quand ils rient. Je me réservais une échappatoire. Au fond, j'admettais l'existence du monstre.

Mon article fut grandement discuté, ce qui lui valut un grand retentissement. Il rallia un certain nombre de partisans. La solution qu'il proposait, d'ailleurs, laissait libre carrière à l'imagination. L'esprit humain se plaît à adopter ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels. Or la mer en renferme certes leur meilleur véhicule, le seul milieu où ces géants puissent se produire et se développer. Les masses liquides transportent les plus grandes espèces connues de mammifères, et peut-être recèlent-elles des mollusques d'une incomparable taille, des crustacés effrayants à contempler, tels que seraient des homards de cent mètres ou des crabes pesant deux cents tonnes! Pourquoi non? Autrefois, les animaux terrestres, contemporains des époques géologiques, les quadrupèdes, les quadrumanes, les reptiles, les oiseaux étaient



11
11

44
6
240
11
11
2620 = 10

35

2620
3
7860

2
310
175

175 . 5
31 8

31
8
248

construits sur des gabarits gigantesques. Le créateur les avait jetés dans un monde colossal que le temps a réduit peu à peu. Pourquoi la mer, dans ses profondeurs ignorées, n'aurait elle pas gardé ces échantillons d'une autre âge, elle qui ne se modifie jamais, alors que le noyau terrestre change presque incessamment. Pourquoi ne cacherait elle pas dans son sein les dernières variétés de ces espèces gigantes, dont les années sont des siècles, et les siècles des millénaires?

Mais je me laisse entraîner à des rêveries qui ne m'appartiennent plus d'entretenir! Trève à ces hypothèses, que l'événement a changées pour moi en réalités terribles. Je le répète, l'opinion se fit alors sur la nature du phénomène, et le public admit sans conteste l'existence d'un être prodigieux qui n'avait rien de commun avec les fabuleux serpents de mer.

Mais si les uns ne voient là qu'un nouveau problème purement scientifique à résoudre, les autres plus positifs, surtout en amérique et en angleterre, furent d'avis de purger l'Océan de ce redoutable monstre afin de rassurer les communications transocéaniennes, les journaux industriels et commerciaux traitèrent la question principalement à ce point de vue. Le Shipping and mercantile Gazette, le Lloyd, le Paquebot, la Revue maritime et coloniale, toutes les feuilles dévouées aux compagnies d'assurances maritimes qui menaçaient d'élever le taux de leurs primes, furent unanimes sur ce point.

L'opinion publique s'étant prononcée, les Etats de l'union se délacèrent les premiers. On fit à New-York les préparatifs d'une expédition destinée à poursuivre le narval. Une frégate de grande marche, l'Abrahan Lincoln, se mit en mesure de prendre la mer au plus tôt. Les arsenaux furent mis ouverts au commandant Farragut, qui pressa activement l'armement de sa frégate.

Previement, et ainsi que cela arrive toujours, du moment que l'on se fut décidé à poursuivre le monstre, le monstre ne reparut plus.

225 Gg
Dachery
Mà lire

1755
0.99.51
1756

Pendant deux mois, personne n'en entendit parler. Aucun navire ne la rencontra. Il semblait que cette Licorne eut connaissance des complots qui se tramaient contre elle. On en avait vaut cause, et même par le cable Transatlantique! aussi les plaignants prétendaient-ils que cette fuite mouve avait arrêté au passage quelque télégramme dont elle faisait maintenant son profit.

Donc, la frégate armée pour une campagne lointaine, et pourvue de formidables engins de pêche, on ne savait plus où la diriger. Et l'impatience allait croissant, quand, le 2 juillet, on apprit qu'un steamer de la ligne de San Francisco de Californie à Shangaï avait revu l'amiral, trois semaines auparavant, dans les mers du Pacifique.

D'enthousiasme, causé par cette nouvelle, fut extrême. On n'accorda pas vingt-quatre heures de répit au commandant Farragut. Les vivres étaient embarqués; les soutes regorgeaient de charbon; Pas un homme ne manquait à son rôle d'équipage. Il n'avait qu'à allumer ses fourneaux, à chauffer, à partir! On ne lui eut pas pardonné une demi-journée de retard! D'ailleurs, le commandant Farragut ne demandait qu'à s'en aller.

Trois heures avant que l'Abraham Lincoln ne quittât la jetée de Brooklyn, je reçus une lettre libellée en ces termes:

" Monsieur Arronax, professeur au
" Museum de Paris,
" Fifth Avenue Hotel,
" New-York "

" Monsieur,
" Si vous voulez vous joindre à l'expédition de
" l'Abraham Lincoln, le gouvernement de l'Union
" verra avec plaisir que la France soit représentée
" par vous dans cette entreprise. Le commandant
" Farragut tient une cabine à votre disposition.

Très cordialement vôtre
J. B. Hobson,
Secrétaire de la Marine. "

~~~~
~~~~

Chapitre 3
Comme il plaira à Monsieur.

Trois secondes avant l'arrivée de la lettre de ~~Monsieur~~ J. B. Hobson, je ne songeais pas plus à poursuivre la Licorne qu'à tenter le passage du Nord ouest. Trois secondes après avoir lu la lettre de l'honorable secrétaire de la Marine, je comprenais enfin que ma véritable vocation, l'unique but de ma vie était de chasser ce monstre infernal et d'en purger le monde.

Cependant, je revenais d'un pénible voyage, fatigué, avide de repos ; je n'aspirais plus qu'à revoir mon pays, mes amis, mon petit logement du Jardin des Plantes, mes chères et précieuses collections ! Mais rien ne put me retenir. J'oubliai tout : fatigues, amis, collections, et j'acceptai sans plus de réflexions l'offre du gouvernement américain.

« D'ailleurs, pensai-je, tout chemin ramène en Europe, et la Licorne sera assez aimable pour m'entraîner vers les côtes de France ! Ce digne animal se laissera prendre dans les mers d'Europe, — pour mon agrément personnel — et je ne veux pas rapporter moins d'un demi-mètre de sa gallebarde d'ivoire au Muséum d'histoire naturelle. »

Mais, en attendant, il me fallait croiser ce narval dans le nord de l'Océan Pacifique ; ce qui, pour revenir en France, était prendre le chemin des antipodes.

« Conseil, » criai-je d'une voix impatiente

Conseil était mon domestique. Un garçon dévoué qui m'accompagnait dans tous mes voyages ; un brave flamand que j'aimais et qui me le rendait bien ; un être phlegmatique par nature, régulier par principe, discipliné par habitude, s'étonnant peu des surprises de la vie, très adroit de ses mains, apte à tout service, et, en dépit de son nom, ne donnant jamais de conseils, — même quand on ne lui

en demandait pas.

A se frotter aux savants de notre petit monde du Jardin des Plantes, Conseil en avait venu à savoir quelque chose. J'avais en lui un spécialiste, très ferré sur la classification en histoire naturelle, parcourant avec une agilité d'acrobate toute l'échelle des embranchements, des classes, des sous-classes, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des espèces, et des variétés. Mais la science s'arrêtait là. Classer, ce était sa vie, et il ne n'en savait pas davantage. Très versé dans la théorie de la classification, peu dans la pratique, il n'eut pas distingué, je crois, un cachalot d'une baleine! Et cependant, quel brave et digne garçon.

Conseil jusqu'ici, et depuis dix ans, m'avait suivi partout où m'entraînait la science. Jamais une réflexion de lui sur la longueur ou la fatigue d'un voyage. Nulle objection à boucler sa valise pour un pays quelconque, Chine ou Congo, si éloigné qu'il fut. Il allait là comme ici, sans en demander davantage. D'ailleurs, d'une belle santé qui défiait toutes les maladies; des muscles solides, mais pas de nerfs, pas l'apparence de nerfs, — au moral, s'entend.

Le garçon avait trente ans, et son âge était à celui de son maître comme quinze est à vingt.

Seulement Conseil avait un défaut. Formaliste enragé, il ne me parlait jamais qu'à la troisième personne, au point d'en être agaçant.

« Conseil » répétai-je, tout en commençant d'une main fébrile mes préparatifs de départ.

Certainement j'étais sûr de ce garçon si dévoué. D'ordinaire, je ne lui demandais jamais s'il lui convenait ou non de me suivre dans mes voyages; mais cette fois, il s'agissait d'une expédition qui pouvait indéfiniment—

de prolonger, d'une entreprise hasardeuse, à la poursuite d'un animal qui capable de couler une frégate comme une coque de noix! C'était Il y avait là matière à reflexion, même pour l'homme le plus irréfléchi du monde! qu'allait dire Conseil?

« Conseil » criai-je une troisième fois.

Conseil parut.

« Monsieur m'appelle? » dit-il en entrant.

— Oui, mon garçon. Prépare moi, prépare toi. Nous partons dans deux heures.

— Comme il plaira à Monsieur, répondit tranquillement Conseil.

— Pas un instant à perdre. Jette dans ma malle tous mes instantiles de voyage, des habits, des chemises, des chaussettes, [illegible] sans compter, mais le plus que tu pourras, et hâte-toi!

— Et les collections de Monsieur? fit observer Conseil

— On l'en occupera plus tard.

— quoi! les archipolypiers, les hypocolypiers, les oreodons, les cyclopotames et autres carcasses de Monsieur?

— On les gardera à l'hôtel.

— Et le babiroussa vivant de Monsieur?

— On le nourrira pendant notre absence! D'ailleurs, je donnerai l'ordre de nous expédier en France toute notre ménagerie.

— Nous ne retournons donc pas à Paris? demanda Conseil.

— Si.. certainement... répondis-je évasivement, mais en faisant un mensonge.

— Le voyage qui plaira à Monsieur.

— Oh! ce sera peu de choses! un chemin un peu moins direct, voilà tout. Nous prenons passage sur l'Abraham Lincoln.

— Comme il conviendra à Monsieur, répondit paisiblement Conseil.

— Tu sais, mon ami, il s'agit du monstre... du fameux Narwal... Nous allons en purger les mers!.. Mission glorieuse, mais... dangereuse

L'auteur d'un ouvrage in quarto en trois volumes sur les mystères du Grand fond sous-marin, ne peut se dispenser de s'embarquer sur la frégate du commandant Farragut.

aussi ! on ne sait pas où l'on va ! ces bêtes-là, c'est rempli de caprices ! Et nous n'en sommes quand même ! Nous avons un commandant qui n'a pas froid aux yeux !..

– Comme fera Monsieur, je ferai, répondit Conseil.

– Et songes-y bien ! Je ne veux rien te cacher. C'est là un de ces voyages dont on ne revient pas toujours !

– Comme il plaira à Monsieur. »

Un quart d'heure après, nos malles étaient faites prêtes. Conseil avait fait en un tour de main ; et j'étais sûr que rien ne manquait, car ce garçon classait les chemises et les habits, aussi bien que les oiseaux ou les mammifères.

L'ascenseur de l'hôtel nous déposa au grand vestibule de l'entresol. Je descendis les quelques marches qui conduisaient au rez-de-chaussée, et je réglai ma note à un vaste comptoir toujours assiégé par une foule considérable ; je donnai l'ordre d'expédier pour Paris (France) mes ballots d'animaux empaillés et de plantes desséchées. Je fis ouvrir un crédit me suffisant au Babiroussa, et, Conseil me suivant, je sautai dans une voiture.

Le véhicule à vingt francs la course descendit Broadway jusqu'à Union square, suivit fort belle avenue jusqu'à la jonction avec Bowery street, prit Katrin street, et s'arrêta à la trente quatrième pier. Là, le Katrin ferry boat nous transporta hommes, chevaux et voiture à Brooklyn, la grande annexe de New York, située sur la rive gauche de la rivière de l'Est, et en quelques minutes, nous arrivions à l'Abraham Lincoln qui vomissait par ses deux cheminées de tonnes de fumée noire.

Nos bagages furent immédiatement transbordés sur le pont de la frégate. Je m'élançai à bord. Je demandai le commandant

Farragut. un des matelots me conduisit sur la
dunette, où je me trouvai en presence d'un
officier de bonne mine qui me tendit la main.
" Monsieur Pierre Arronax, ? me dit-il
— Lui-même, repondis-je. Le commandant
Farragut ?
— En personne. Soyez le bien venu, monsieur le
professeur. Votre cabine vous attend. "
Je saluai, et, laissant le commandant
aux soins de son appareillage, je me fis
conduire à la cabine qui m'était destinée.
L'Abraham Lincoln avait été parfaitement
disposé et amenagé pour sa destination nouvelle.
C'était une frégate de grande marche, munie
d'appareils surchauffeurs, qui permettaient de
porter à sept atmosphères la tension de sa
vapeur. Sous cette pression, l'Abraham Lincoln
atteignait une vitesse moyenne de dix huit mille
et trois dixièmes à l'heure, vitesse considerable,
mais cependant insuffisante pour lutter avec
le gigantesque cetacé.
Les amenagements intérieurs de la frégate
repondaient à ses qualités nautiques. Je fus
très satisfait de ma cabine située à l'arrière,
qui s'ouvrait sur le carré des officiers. Je
laissai Conseil
" Nous serons bien ici, dis-je à Conseil
— aussi bien qu'un bernard-l'hermite dans
la coquille d'un troque rayonné.
Je laissai Conseil arranger convenablement
nos malles, et je remontai sur le pont à fin
de suivre les derniers preparatifs de l'appa-
reillage.
A ce moment même, le commandant
Farragut faisait larguer les dernières amarres
qui retenaient l'Abraham Lincoln à la
jetée de Brooklyn. Ainsi donc, un quart
d'heure de retard, moins mené, et la frégate
partait sans moi, et je manquais cette
expédition extraordinaire, surnaturelle
invraisemblable, dont le récit véridique ne

trouverai, cependant, qu'une immense majorité d'incrédules.

Mais le commandant Farragut ne voulait perdre ni un jour, ni une heure pour rallier les mers dans lesquelles l'animal venait d'être signalé. Il fit venir son ingénieur.

« Sommes-nous en pression ? lui demanda-t-il ?

— Oui, monsieur, répondit l'ingénieur.

— « Go head », cria le commandant Farragut.

Cet ordre qui fut transmis à la machine au moyen d'appareils à air comprimé, les mécaniciens firent agir la roue de la mise en train. La vapeur siffla en se précipitant dans les tiroirs entrouverts — les longs pistons horizontaux gémirent en poussant les bielles de l'arbre ; les branches de l'hélice battirent les flots avec une rapidité croissante, et l'abraham Lincoln s'avança majestueusement au milieu d'une escadre de ferry boats de tenders (1), chargés de spectateurs, qui lui faisaient cortège.

Les quais de Brooklyn et toute la partie de New-York qui borde la rivière de l'Est, étaient couverts de curieux. Trois hurrahs, partis de cinq cent mille poitrines, éclatèrent successivement. Des milliers de mouchoirs s'agitèrent au-dessus de la masse compacte et saluèrent l'abraham Lincoln jusqu'à son arrivée dans les eaux de l'Hudson, à la pointe de cette presqu'île allongée, qui forme la ville de New-York.

Alors, la frégate, prolongeant du côté de New-Jersey l'admirable rive droite du fleuve toute chargée de villas, passa entre les forts qui la saluèrent de leurs plus gros canons. L'Abraham Lincoln répondit en hissant trois fois le pavillon américain dont les trente-neuf étoiles resplendissaient à sa corne d'artimon ; puis, modifiant sa marche pour suivre le chenal

balisé qui s'arrondit dans cette baie intérieure formée par la pointe de Sandy Hook, il rasa cette langue sablonneuse où quelques milliers de spectateurs l'acclamèrent encore une fois.

Le cortège des boats et des tenders suivait toujours la frégate, et ne la quitta qu'à la hauteur du Lighy boat dont les deux feux marquent l'entrée des passes de New-York.

Trois heures sonnaient alors. Le pilote descendit dans son canot, et rejoignit la petite goélette qui l'attendait sous le vent. Les feux furent poussés ; l'hélice battit plus rapidement les flots ; la frégate longea la côte jaune et basse de Long-Island, et, à huit heures du soir, après avoir perdu dans le Nord-ouest les feux de Fire-Island, elle courut à toute vapeur sur les sombres eaux de l'Atlantique.

Verrerie
113 lig

Chapitre 4
Ned Land.

Le commandant Farragut était un bon marin et digne de la frégate qu'il commandait. Son navire et lui ne faisaient qu'un. Il en était l'âme. Sur la question du vrai, aucun doute ne s'élevait dans son esprit, et il ne permettait pas que l'existence de l'animal fut discutée à son bord. Il y croyait comme certaines bonnes femmes croient au Léviathan, par foi, non par raison. Le monstre existait, il en délivrerait les mers, il l'avait juré. C'était une sorte de Chevalier de Rhodes, un Dieudonné de Gozon marchant à la rencontre du serpent qui désolait son île. Ou le commandant Farragut tuerait le Narwal, ou le Narwal tuerait le commandant Farragut. Pas de milieu.

Les officiers du bord partageaient l'opinion de leur chef. Il fallait les entendre causer, discuter, disputer, et calculer les diverses chances d'une rencontre, et observer la vaste étendue de

l'ocean. Plus d'un s'imposait un quart volontaire dans les Barres de perroquet, qui eut maudit une telle corvée en toute autre circonstance. Tant que le soleil décrivait son arc d'iurne, la mâture était peuplée de matelots auxquels les planches du pont brûlaient les pieds, et qui n'y pouvaient tenir en place! Et cependant, l'abraham Lincoln ne tranchait pas encore de son étrave les eaux suspectes du Pacifique.

Quant à l'equipage, il ne demandait qu'à rencontrer la licorne, à la harponner, à la hisser à bord, à la dépecer. Il surveillait la mer avec une scrupuleuse attention. D'ailleurs, le commandant Farragut parlait d'une certaine somme de deux mille dollars, réservée à quiconque, mousse ou matelot, maître ou officier, ~~quitterait~~ signalerait l'animal. Je laisse à penser si les yeux s'exerçaient à bord de l'abraham Lincoln.

Pour mon compte, je n'étais pas en reste avec les autres, et je ne laissais à personne ma part d'observations quotidiennes. La fregate aurait eu cent fois raison de s'appeler l'argus. Seul entre tous, Conseil prouvait par son indifference toujours la question qui nous passionnait, et détonait sur l'enthousiasme général du bord.

J'ai dit que le commandant Farragut avait soigneusement pourvu son navire d'appareils propres à pecher le gigantesque cétacé. Un baleinier n'eut pas été mieux armé. Nous possédions tous les engins connus, depuis le harpon qui se lance à la main, jusqu'aux fleches barbelées des espingoles et aux balles explosibles des canardières. Sur le gaillard d'avant s'allongeait un canon perfectionné se chargeant par la culasse, très épais de parois, très étroit d'âme, et dont le modèle doit

figurer à l'Exposition universelle de 1867.
Ce précieux instrument, d'origine américaine,
envoyait, sans se gêner, un projectile
conique de quatre kilogrammes à une distance
moyenne de deux kilomètres.

Donc, l'abraham Lincoln ne
manquait d'aucun moyen de destruction ;
mais il avait mieux encore ; il avait Ned
Land, le roi des harponneurs.

Ned Land était un canadien d'une habileté de main
assez peu commune, et qui ne connaissait
pas de rivaux d'égal dans son périlleux métier.
Compétence dans la hardiesse. Adresse et sang-froid,
audace et ruse, il possédait ces qualités à un
degré supérieur, et il fallait être une
baleine bien maligne, ou un cachalot
singulièrement astucieux pour échapper à
son coup de harpon.

Ned Land avait environ quarante ans.
C'était un homme de grande taille, - plus
de six pieds anglais, vigoureusement bâti,
l'air grave, peu communicatif, violent
parfois, et très rageur quand on le contra-
riait. Sa personne provoquait l'attention,
et surtout la puissance de son regard qui
accentuait singulièrement sa physionomie.

Je crois que le commandant Farragut
avait sagement fait d'engager cet homme à
son bord. Il valait tout l'équipage à lui
seul, pour l'œil et le bras. Je ne saurais
me le mieux comparer qu'à un télescope
puissant qui serait en même temps un canon toujours
prêt à partir.

Quant au Canadien, au Français, au
si peu communicatif que fut Ned Land, je dois avouer
que qu'il se prit d'une certaine affection
pour moi. Ma nationalité l'attirait sans
doute. C'était une occasion pour lui de parler,
et pour moi d'entendre cette vieille langue

de Rabelais qui est encore en usage dans quelques provinces canadiennes. La famille du harponneur était originaire de Québec, et formait déjà une tribu de hardis pêcheurs à l'époque où cette ville appartenait à la France.

Peu à peu, Ned prit goût à causer avec moi, et j'aimais à entendre le récit de ses aventures dans les mers polaires. Il racontait ses pêches et ses combats avec une grande poésie naturelle. Son récit prenait une forme épique, et je croyais écouter quelque Homère Canadien, chantant l'Iliade des régions hyperboréennes.

Je dépeins maintenant le hardi compagnon, tel que je le connais actuellement, et non pas tel ~~que je le supposais au début de ~~ de ~~ces relations~~. C'est que nous sommes devenus de vieux amis, unis de cette inaltérable amitié qui naît et se cimente dans les plus effrayantes conjonctures! Ah! brave Ned! Je ne demande qu'à vivre cent ans encore, pour me souvenir plus long-temps de toi!

Et maintenant, quelle était l'opinion de ce Ned Land sur la question du monstre marin? Je dois avouer qu'il ne croyait guère à la Licorne, et que, seul à bord, il ne partageait pas la conviction générale. Il évitait même de traiter ce sujet, sur lequel je crus devoir l'entreprendre un jour.

Par une magnifique soirée. Du 30 juillet, et par conséquent, trois semaines après notre départ, la frégate se trouvait à la hauteur du cap Blanc, à trente milles sous le vent des côtes patagones. Nous avions dépassé le Tropique du Capricorne, et le détroit de Magellan s'ouvrait à moins de sept cent milles dans le Sud. Avant huit jours, l'abraham Lincoln sillonnerait les flots du Pacifique.

Assis sur la dunette, Ned Land et moi, nous causions de choses et d'autres, en regardant cette mystérieuse mer dont les profondeurs sont inaccessibles aux regards de l'homme. J'amenai tout naturellement la conversation sur la licorne géante, et j'examinai les diverses chances de succès ou d'insuccès de notre expédition. Puis, voyant que Ned me laissait parler sans trop rien dire, je le poussai plus directement.

« Comment, Ned, lui demandai-je, comment pouvez-vous ne pas être convaincu de l'existence du cétacé que nous poursuivons ? Avez-vous donc des raisons particulières de vous montrer si incrédule. »

Le harponneur ne regarda pendant quelques instants avant de répondre, frappa de sa main son large front par un geste qui lui était habituel, ferma les yeux comme pour se recueillir, et dit enfin :

« Peut-être bien, monsieur Arronax.

— Cependant, Ned, vous un baleinier de profession, vous qui êtes familiarisé avec les grands mammifères marins, vous dont l'imagination doit aisément accepter l'hypothèse de cétacés énormes, vous devriez être le dernier à douter en de pareilles circonstances !

— C'est ce qui vous trompe, monsieur le professeur, répondit Ned, que le vulgaire croie à des couleurs extraordinaires qui traversent l'espace, ou à l'existence de monstres antédiluviens qui peuplent l'intérieur du globe, passe encore, mais ni l'astronome, ni le géologue n'admettent de telles chimères. De même, le baleinier. J'ai poursuivi beaucoup de cétacés, j'en ai harponné un grand nombre, j'en ai tué plusieurs, mais si puissants et si armés qu'ils fussent, ni leurs queues ni leurs défenses n'auraient pu

cuirasser les plaques de tôle d'un steamer !
– Cependant, Ned, on cite des bâtiments que la dent du narval a traversés de part en part.
– Des navires en bois, c'est possible, répondit le Canadien, mais encore, je ne les ai jamais vus. Donc jusqu'à preuve contraire, je nie baleines, cachalots et licornes.
– Ecoutez-moi, Ned...
– Non, monsieur le professeur, non. Tout ce que vous voudrez, excepté cela. Un poulpe gigantesque, pensez-vous ?...
– Encore moins, Ned. Le poulpe n'est qu'un mollusque, et ce nom même indique le peu de consistance de ses dérivés. Eut-il cinq cents pieds de longueur, le poulpe qui ~~interpoint~~ n'appartient pourtant à l'embranchement des vertébrés, est tout à fait inoffensif pour des navires tels que le Scotia ou l'Abraham Lincoln ! Il faut donc rejeter au rang des fables les prouesses des Kraken ou des autres monstres de cette espèce.
– Alors, monsieur le naturaliste, reprit le Ned Land d'un ton assez narquois, vous persistez à admettre l'existence d'un énorme cétacé...
– Oui, Ned, je vous le répète avec une conviction qui s'appuie sur la logique des faits. Je crois à l'existence d'un mammifère, puissamment organisé, appartenant à l'embranchement des vertébrés, comme les baleines ou les cachalots, et muni d'une défense cornée dont la force de pénétration est extrême.
– Hum ! fit le harponneur, en secouant la tête de l'air d'un homme qui ne veut pas se laisser convaincre.
– Remarquez, mon digne Canadien, repris-je, que si un tel animal existe, s'il habite les profondeurs de l'océan, s'il fréquente les couches liquides, situées à quelques milles au-dessous de la surface des eaux, il possède nécessairement un organisme

dont la solidité défie toute comparaison.
– Et pourquoi cet organisme si puissant ? demanda Ned.
– Parce qu'il lui faut une force incalculable pour se maintenir dans les couches profondes et résister à leur pression.
– Vraiment, dit Ned qui me regardait en clignant de l'oeil.
– Vraiment, et quelques chiffres vous le prouveront sans peine.
– Oh ! les chiffres ! répliqua Ned. On fait ce qu'on veut avec les chiffres !
– En affaires, Ned, mais non en mathématiques. Ecoutez-moi. Admettons que la pression d'une atmosphère soit représentée par la pression d'une colonne d'eau haute de trente deux pieds,
– en réalité, la colonne d'eau serait d'une moindre hauteur, puisqu'il s'agit de l'eau de mer dont la densité est supérieure à celle de l'eau douce. Eh bien, quand vous plongez, Ned, autant de fois trente deux pieds d'eau au dessus de vous, autant de fois votre corps supporte une pression égale à celle de l'atmosphère, c'est à dire de mille kilogrammes par chaque centimètre carré de sa surface. Il suit de là qu'à trois cent vingt pieds, cette pression est de dix atmosphères, de cent atmosphères à trois mille deux cents pieds, et de mille atmosphères à trente deux mille pieds, soit deux lieues et demie environ, ce qui équivaut à dire que si vous pouviez atteindre cette profondeur dans l'océan, chaque centimètre carré de la surface de votre corps subirait une pression de mille kilogrammes. Or, mon brave Ned, savez-vous à quoi vous avez de centimètres carrés en surface ?
– Je ne m'en doute pas, monsieur Arronax.
– Environ dix sept mille.

— Tant que cela ?

— Et comme en réalité, la pression atmosphérique est un peu supérieure au poids d'un kilogramme par centimètre carré, vos dix sept mille centimètres carrés supportent en ce moment une pression de dix sept mille cinq cents soixante huit kilogrammes.

— Sans que je m'en aperçoive ?

— Sans que vous vous en aperceviez. Et si vous n'étes pas écrasé par une telle pression, c'est que l'air pénètre à l'intérieur de votre corps avec une pression égale. De là, une équilibre parfait entre la pression intérieure et la pression extérieure, qui se neutralisent, ce qui vous permet de les supporter sans peine. Mais dans l'eau, c'est autre chose.

— Oui, je comprends, répondit Ned, devenu plus attentif, parceque l'eau m'entoure et ne me pénètre pas.

— Précisément, Ned. Ainsi donc, à trente pieds au dessous de la surface de la mer, vous subissez une pression de dix sept mille cinq cent soixante huit kilogrammes ; à trois cent vingt pieds, dix fois cette pression, soit cent soixante quinze mille six cent quatre-vingt kilogrammes ; à trois mille deux cents pieds, cent fois cette pression, soit dix sept cent cinquante six mille huit cents kilogrammes ; à trente deux mille pieds, enfin, mille fois cette pression, soit dix sept millions cinq cent soixante huit kilogrammes ; c'est à dire que vous seriez applati, comme si l'on vous retirait des plateaux d'une machine hydraulique !

— Diable ! fit Ned.

— Et bien, mon digne harponneur, si des vertèbres, longs de plusieurs centaines de mètres, et gros à proportion se maintiennent à de pareilles profondeurs, eux dont la surface en

représentée par des millions de centimètres carrés, c'est par milliards de kilogrammes qu'il faut estimer la pression qu'ils subissent. Calculez alors quelle doit être la résistance de leur cuirasse osseuse, et la puissance de leur organisme pour résister à de telles pressions !

— Il faut, répondit Ned Land, qu'ils soient fabriqués en plaques de tôles de huit pouces, comme les frégates anglaises.

— Comme vous dites, Ned, et songez alors aux ravages que peut produire une pareille masse lancée avec la vitesse d'un express contre la coque d'un navire.

— Oui... en effet... peut-être, répondit le Canadien, ébranlé par ses chiffres, et mais qui ne voulait pas se rendre.

— Eh bien, vous ai-je convaincu ?

— Vous m'avez convaincu d'une chose, monsieur le naturaliste, c'est que si de tels animaux existent au fond des mers, il faut nécessairement qu'ils soient aussi forts que vous le dites.

— Mais s'ils n'existent pas, entêté harponneur, comment expliquerez-vous l'accident arrivé au Scotia ?

— C'est peut-être,.... dit Ned, hésitant.

— Allez donc !

— Parbleu... ça n'est pas vrai !» répondit le Canadien, en reproduisant sans le savoir une célèbre réponse d'Arago.

Mais cette réponse prouvait l'obstination du harponneur, et pas autre chose. Ce jour-là, je ne le poussai pas davantage. L'accident du Scotia n'était pas niable. Le trou existait si bien qu'il avait fallu le boucher, et je ne pense pas que l'existence d'un trou puisse se démontrer plus catégoriquement. Or, ce trou ne s'était pas fait tout seul, et à défaut de rostres sous-marins ou d'éperon sous-marin, il avait

été percé par un animal.

Or, suivant moi, et pour toutes les raisons précédemment déduites, cet animal appartenait à l'embranchement des Vertébrés, à la classe des mammifères, au groupe des pisciformes, et finalement à l'ordre des cétacés. quant à la famille dans laquelle il prenait rang, baleine cachalot ou dauphin, quant au genre dont il faisait partie, quant à l'espèce dans laquelle il convenait de le ranger, c'était une question à élucider ultérieurement. Pour la résoudre il fallait disséquer ce monstre inconnu, pour le disséquer le prendre, pour le prendre le harponner, ce qui était l'affaire de Ned Land, pour le harponner le voir, ce qui était l'affaire de l'équipage, et pour le voir le rencontrer — ce qui était l'affaire du hasard.

Chapitre 5
A l'aventure !

Le voyage de l'Abraham Lincoln, pendant quelque temps, ne fut marqué par aucun incident. La frégate prolongea la côte sud est de l'Amérique avec une rapidité prodigieuse. Le 3 juillet, nous étions à l'ouverture du détroit de Magellan, à la hauteur du cap des Vierges. Mais le commandant Farragut ne voulut pas prendre ce détroit passage, et manœuvra de manière à doubler le Cap Horn.

L'équipage lui donna raison à l'unanimité. En effet, était-il probable que l'on put rencontrer le narval dans ce détroit resserré ? Bon nombre de matelots affirmaient que le monstre n'y pouvait passer, « qu'il était trop gros pour cela ! »

Le 6 juillet, vers trois heures du soir, l'Abraham Lincoln, à quinze milles dans le sud, doubla le cap Horn, îlot solitaire, roc perdu à l'extrémité du continent américain, auquel des marins hollandais imposèrent autrefois le nom de leur

natale ; la route fut donnée vers le nord ouest, et le lendemain, l'hélice de la frégate battit enfin les eaux du Pacifique.

« Ouvre l'oeil ! Ouvre l'oeil ! » répétaient les matelots de l'abraham Lincoln.

Et ils l'ouvraient davantage - les yeux et les lunettes, un peu éblouis, il est vrai, par la perspective des deux mille dollars, ne restèrent pas un instant au repos. Jour et nuit, on observait la surface de l'océan, et les myopes dont la faculté de voir dans l'obscurité accroissait les chances de cinquante pour cent, avaient beau jeu pour gagner la prime.

Moi, que l'appât de l'argent n'attirait guère, je n'étais pourtant pas le moins attentif du bord! Ne donnant que quelques minutes au repas, quelques heures au sommeil, indifférent au soleil ou à la pluie, je ne quittais plus le pont du navire, tantôt penché sur les bastingages du gaillard d'avant, tantôt appuyé à la lisse de l'arrière, je dévorais d'un oeil avide le tortueux sillage qui blanchissait la mer jusqu'à perte de vue ! Et que de fois, j'ai partagé l'émotion de l'état major, de l'équipage, lorsque quelque capricieuse baleine élevait son dos noirâtre au-dessus des flots. Le pont de la frégate se peuplait en un instant ; les capots vomissaient un torrent de matelots et d'officiers. Chacun, la poitrine haletante, l'oeil trouble, observait la manoeuvre du tireur. Je regardais, je regardais à en user ma rétine, à en devenir aveugle, tandis que Conseil, toujours philegmatique me répétait d'un ton calme :

« Si monsieur voulait avoir la bonté de moins écarquiller ses yeux, monsieur verrait bien davantage ! »

Mais, vaine émotion! L'abraham Lincoln modifiait sa route, courait sur l'animal signalé, simple baleine ou cachalot vulgaire, qui disparaissait bientôt au milieu d'un concert d'imprécations !

Cependant, le temps restait favorable. Le voyage s'accomplissait dans les meilleures conditions. C'était alors la mauvaise saison australe, car le juillet de cette zone correspond à notre janvier d'Europe; mais la mer se maintenait belle, et se laissait facilement observer dans un vaste périmètre.

Ned Land montrait toujours la plus ténace incrédulité; il affectait même de ne point examiner la surface des flots en dehors de son temps de bordée; et pourtant, sa merveilleuse puissance de vision aurait rendu de grands services. Mais, huit heures sur douze, cet entêté canadien lisait ou dormait dans sa cabine. Cent fois, je lui reprochais son indifférence.

« Bah! répondait-il, il n'y a rien, monsieur Arronax, et, y eût-il quelque chose, quelle chance avons-nous de l'apercevoir? Est-ce que nous ne courons pas à l'aventure? On a revu, dit-on, cette bête introuvable dans les hautes mers du Pacifique, je veux bien l'admettre; mais deux mois déjà se sont écoulés depuis cette rencontre, et à s'en rapporter au tempérament de votre Narval, ce n'est point un animal à moisir longtemps dans les mêmes parages! Il est doué d'une prodigieuse facilité de déplacement; or, vous le savez mieux que moi, monsieur le professeur, la nature ne fait rien à contre sens, et, elle ne donnerait pas à un animal tant de sa nature la faculté de se mouvoir rapidement. Donc, si la bête existe, elle est déjà loin! »

A cela, je ne savais que répondre. Evidemment, nous marchions en aveugles! Mais le moyen de procéder autrement? Aussi, nos regards étaient-ils fort limités! Cependant, personne ne désirait encore du succès, et pas un matelot d'un bord n'eût parié contre le Narval et contre sa prodigieuse apparition.

Le 20 juillet, le Tropique du

Capricorne fut coupé par 105 degrés de
longitude, et le 27 du même mois, nous franchissions
l'Equateur sur le cent dixième méridien. Ce
relèvement fait, la frégate prit une direction
plus décidée vers l'ouest, et s'engagea dans
les mers centrales du Pacifique. Le commandant
Farragut pensait, avec raison, qu'il valait
mieux fréquenter les eaux profondes, et s'éloigner
des continents ou des îles dont l'animal avait
toujours paru éviter l'approche, « sans doute
parce qu'il n'y avait pas assez d'eau pour
lui ! » disait le maître d'équipage. La
frégate passa donc au large des Pomotou, des
Marquises, des Sandwich, coupa le tropique
du Cancer par 132 degrés de longitude, et
se dirigea vers les mers de Chine.

Nous étions enfin sur le théâtre des
derniers ébats du monstre ! Et, pour tout dire,
on ne vivait plus à bord. Les cœurs palpitaient
effroyablement, et se préparaient pour l'avenir
d'inévitables anévrismes. L'équipage entier
subissait une surexcitation nerveuse, dont je ne
saurais donner l'idée. On ne mangeait pas,
on ne dormait plus. Vingt fois par jour,
une erreur d'appréciation, une illusion d'optique
de quelque matelot perché dans les barres, nous
causaient d'intolérables souffrances, et les émotions
vingt fois répétées nous maintenaient dans un
état d'énervement trop violent pour ne pas amener
une réaction prochaine.

Et en effet, la réaction ne tarda pas à
se produire. Pendant trois mois, trois mois dont
chaque jour durait un siècle, l'Abraham Lincoln
sillonna toutes les mers septentrionales du Pacifique,
courant aux baleines signalées, faisant de brusques
écarts de route, virant subitement d'un bord sur
l'autre, stoppant soudain, forçant ou renversant
sa vapeur, coup sur coup, au risque de démolir
sa machine, et il ne laissa pas un point inexploré
des rivages du Japon à la côte américaine, ni

des Sandwich au détroit de Bering ! Rien ! rien que l'immensité des flots déserts ! Rien qui ressemblât à un Naval gigantesque, ni à un Rôt sous-marin, ni à une épave de naufrage, ni à un cercle fuyant, ni à quoique ce fut de surnaturel !

La réaction se fit donc. Le découragement s'empara d'abord des esprits, et ouvrit une brèche à l'incrédulité. Un nouveau sentiment se produisit à bord, qui se composait de trois dixièmes de honte contre sept dixièmes de fureur. On était "tout bête" de s'être laissé prendre à une mystification, mais encore plus furieux ! Les invectives d'argonauts entassés depuis un an s'écoulèrent à la fois, et aucun ne songea plus qu'à se rattraper aux bancs de repas ou de sommeil du temps qu'il avait si volontiers sacrifié.

Avec la mobilité naturelle à l'esprit humain, d'un excès on se jeta dans un autre. Les plus grands praticiens de l'entreprise devinrent fatalement ses plus ardents détracteurs. La réaction monta des fonds du navire, des postes des soutiers jusqu'au carré de l'Etat major, et certainement, sans un entêtement très particulier du commandant Farragut, la frégate eut définitivement remis le cap au sud :

Cependant, cette rencontre inutile ne pouvait se prolonger plus long-temps. d'Abraham Lincoln n'avait rien à se reprocher, ayant tout fait pour réussir. Jamais équipage d'un bâtiment de la marine américaine ne montra plus de patience et plus de zèle ; son insuccès ne pouvait lui être imputé ; il ne restait plus qu'à revenir

une représentation dans ce sens fut faite au commandant. Le commandant fut sourd. Des matelots se mutinèrent pour leur mécontentement, et le service en souffrit. Je ne veux pas dire qu'il y eut révolte à bord, mais après une raisonnable période d'étonnement, le commandant Farragut, comme autrefois

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Colomb, demanda trois jours de patience. Si dans le délai de trois jours, le monstre n'avait pas paru, l'homme de barre donnerait trois tours de roue, et l'Abraham Lincoln ferait route vers les mers européennes.

Cette promesse fut faite le 2 novembre. Elle eut tout d'abord pour résultat de ranimer les défaillances de l'équipage. L'océan fut observé avec une nouvelle attention. Ned Land voulait lui jeter ce dernier coup d'œil dans lequel se résume tout le souvenir. Les lunettes fonctionnèrent avec une activité fiévreuse. C'était un suprême défi porté au Naval géant, et celui-ci ne pouvait raisonnablement se dispenser de répondre à cette sommation « à comparaître ! »

Deux jours se passèrent. L'Abraham Lincoln se tenait sous petite vapeur. On employait mille moyens pour éveiller l'attention ou stimuler l'apathie de l'animal au cas où il se fut rencontré dans ces parages. D'énormes quartiers de lard furent mis à la traîne, — pour la plus grande satisfaction des requins, je dois le dire; les embarcations rayonnèrent dans toutes les directions autour de l'Abraham Lincoln, et ne laissèrent pas un point de mer inexploré; mais le soir du 4 novembre arriva sans que le mystère sous-marin fut dévoilé.

Le lendemain, 5 novembre, à midi, expirait le délai de rigueur. Après le point, le commandant Farragut, fidèle à sa promesse, devait donner la route au sud-est, et abandonner définitivement les régions septentrionales du Pacifique.

La frégate se trouvait alors par 31° 15' de latitude nord, et par 136° 42' de

Dachy
F 128 ½

longitude est. Les terres du Japon nous restaient
à moins de deux cent milles sous le vent.
La nuit approchait: on venait de piquer huit
heures. De gros nuages voilaient le disque
de la Lune, alors dans son premier quartier.
~~Volaient à travers les nuages épais~~. La mer
ondulait paisiblement sous l'étrave de la
frégate.

Sur ce moment, j'étais appuyé à l'avant,
sur le bastingage de tribord. Conseil, posté
près de moi, regardait avec indifférence. L'
equipage, juché dans les haubans, examinait
l'horizon qui se rétrécissait et s'obscurcissait
peu à peu. Les officiers, armés de leur
lorgnette de nuit, fouillaient l'obscurité
croissante. Parfois, le sombre océan étincelait
sous un rayon que ~~lançait~~ la Lune dardait
entre la frange de deux nuages; puis, toute
trace lumineuse s'évanouissait dans les
ténèbres.

En observant Conseil, je remarquai
que ce brave garçon subissait ~~peut~~ tant soit
peu l'influence générale. Du moins, je le
crus ainsi. Peut-être, et pour la première fois,
ses nerfs vibraient-ils sous l'action d'un
sentiment de curiosité.

« Allons, Conseil, lui dis-je, voilà une dernière
occasion d'employer deux mille Dollars.
— que monsieur me permette de le lui dire,
répondit Conseil, je n'ai jamais compté sur
cette prime, et le gouvernement de l'union
pouvait promettre cent mille Dollars, il n'en
aurait pas été plus pauvre.
— Tu as raison, Conseil. C'est une sotte affaire,
après tout, et dans laquelle nous nous sommes
lancés trop légèrement. que de temps perdu,
que d'émotions inutiles! Depuis six mois déjà,
nous serions rentrés en France...
— Dans le petit appartement de Monsieur, répliqua

Conseil, dans le Museum de Monsieur! et j'aurais déjà dans les fossiles de Monsieur! Et le Cabirousa de Monsieur serait déjà installé dans sa cage du Jardin des Plantes, et il attirerait tous les curieux de la capitale!
— comme tu dis, Conseil, et sans compter, j'imagine, que l'on se moquera de nous!
— Effectivement, répondit tranquillement Conseil, je pense que l'on se moquera de Monsieur. Et, faut-il le dire?
— Il faut le dire, Conseil.
— Eh bien, Monsieur n'aura que ce qu'il mérite!
— Vraiment?
— quand on a l'honneur d'être un savant comme Monsieur, on ne s'expose pas... »

Conseil ne put achever son compliment. Au milieu du silence général, une voix venait de se faire entendre. C'était la voix de Ned Land, et Ned Land s'criait:

« Oh! la chose en question, sous le vent, par le travers à nous! »

Chapitre 6

A toute vapeur.

A ce cri, l'équipage entier se précipita vers le harponneur, commandant, officiers, maîtres, matelots, mousses, jusqu'aux ingénieurs qui quittèrent leur machine, jusqu'aux chauffeurs qui abandonnèrent leurs fourneaux. L'ordre de stopper avait été donné, et la frégate ne courait plus que sur son erre.

L'obscurité était profonde alors, et quelque bons que fussent les yeux du Canadien, je me demandais comment il avait vu et ce qu'il avait pu voir. Mon cœur battait à se rompre.

Mais Ned Land ne s'était pas trompé, et tous nous aperçumes l'objet

qu'il indiquait de la main

A deux encablures de l'Abraham Lincoln, par sa hanche de tribord, la mer semblait être illuminée par dessous : ce n'était point un simple phénomène de phosphorescence et l'on ne pouvait s'y tromper. Ce foyer monstre immergé à quelques toises au dessous de la surface des eaux, projetait un éclat très intense, mais inexplicable que méritaient les rapports de plusieurs capitaines. Cette ~~lumière~~ magnifique irradiation devait être produite par un agent d'une grande puissance éclairante. La partie lumineuse décrivait sur la mer un ovale allongé qui mesurait cent pieds dans son plus fort diamètre ; au centre, où brûlait un foyer ardent, dont l'inextinguable éclat s'amoindrissait à la circonférence, et s'éteignait par dégradations successives.

« Ce n'est qu'une agglomération de molécules phosphorescentes, s'écria l'un des officiers.

— Non, monsieur, répliquai-je avec conviction, jamais les pyrosomes ou les salpes ne produiront une si puissante lumière ! Cet éclat est de nature essentiellement électrique... D'ailleurs, voyez, voyez ! il se déplace ! il se meut en avant, en arrière ! il s'élance sur nous ! »

Un cri général s'éleva de la frégate.

« Silence ! dit le commandant Farragut. La barre au vent, toute ! Manœuvre en arrière ! »

Les matelots se précipitèrent à la barre, et les ingénieurs à leur manœuvre. La vapeur fut immédiatement renversée, et l'Abraham Lincoln abattant sur babord, décrivit un demi-cercle.

« La barre droite ! Manœuvre en avant ! » cria le commandant Farragut.

Les ordres furent exécutés, et la frégate s'éloigna rapidement du foyer lumineux.

Je me trompe. Elle voulut s'éloigner, mais le surnaturel animal se rapprocha avec

une vitesse double de la sienne.

Nous étions haletants, non par crainte, mais la stupefaction nous tenait muets et immobiles. L'amiral nous gagnait en se jouant. Il fit le tour de la frégate qui filait alors ses quatorze nœuds, il nous enveloppa de ses nappes électriques comme d'une poussière lumineuse. Puis, il s'éloigna de deux ou trois milles, laissant une traînée phosphorescente comparable aux tourbillons de vapeur que laisse en arrière la locomotive d'un express. Tout d'un coup, des obscures limites de l'horizon, où il alla prendre son élan, le monstre fondit subitement vers l'Abraham Lincoln avec une effrayante rapidité, s'arrêta brusquement à vingt pieds de ses précintes, s'élança, — non pas en s'abimant sous les eaux, puisque son éclat ne subit aucune dégradation, — mais soudainement, et comme si la source de cette lumineuse effluve se fût subitement tarie! Puis, il reparut de l'autre côté du navire, sans qu'il l'eut tourné, soit ~~passé~~ après avoir glissé sous sa coque. A chaque instant, une collision pouvait se produire qui nous eut été fatale.

Cependant, je m'étonnais des manœuvres de la frégate. Elle fuyait et n'attaquait pas. Elle était poursuivie, elle qui devait poursuivre, et j'en fis l'observation au commandant Farragut.

« Monsieur Arronax, me répondit-il, je ne sais à quel être formidable j'ai affaire, et je ne veux pas risquer imprudemment ma frégate au milieu de cette obscurité. D'ailleurs, comment attaquer, comment me défendre? Attendons le jour, et les rôles changeront.

— Vous n'avez plus de doute, commandant, sur la nature de l'animal?

— Non, monsieur, c'est évidemment un Narval gigantesque, mais aussi un Narval électrique.

— Peut-être, ajoutai-je, ne peut-on pas plus l'approcher qu'une gymnote ou une torpille!

Vingt mille lieues sous les mers
1407 lig.

— En effet, répondit le commandant, et s'il possède en lui une puissance foudroyante, c'est à coup sûr le plus terrible animal qui soit jamais sorti de la main du Créateur. C'est pourquoi, je me tiendrai sur mes gardes. »

Tout l'équipage resta sur pied pendant la nuit. L'Abraham Lincoln, ne pouvant lutter de vitesse, avait modéré sa marche et se tenait sous prête vapeur. De son côté, le Narval, imitant la frégate, se laissait bercer au gré des lames, et semblait décidé à ne point abandonner le champ de la lutte.

Vers minuit, cependant, il disparut, ou, pour employer une expression plus juste, il « s'éteignit ». Avait-il fui, il fallait le craindre et non pas l'espérer. Mais à une heure moins sept minutes du matin, un sifflement assourdissant se fit entendre, semblable à celui que produit une colonne d'eau chassée avec une extrême violence.

Le commandant Farragut, Ned Land et moi, nous étions alors sur la dunette, fouillant l'avide regards à travers les profondes ténèbres.

« Ned Land, demanda le commandant, vous avez souvent entendu rugir des baleines ?

— Souvent, monsieur, mais jamais dont la vue m'ait rapporté deux milles dollars.

— Le bruit n'est-il pas celui des cétacés qui rejettent l'eau par leurs évents ?

— C'est le même bruit, monsieur, mais incomparablement plus fort. Aussi, ne peut-on s'y tromper. C'est bien un cétacé qui se tient là dans nos eaux.

Avec votre permission, monsieur, ajouta le harponneur, nous lui dirons deux mots demain au lever du jour.

— S'il est d'humeur à vous entendre, maître Land, répondis-je d'un ton peu convaincu.

— que je l'approche à quatre longueurs de harpon, dit riposta le Canadien, et il faudra bien qu'il m'écoute !

– Mais pour l'approcher, reprit le commandant, il faudra que je mette une baleinière à votre disposition ?

– Sans doute, monsieur.

– Ce sera jouer la vie de nos hommes ?

– Et la mienne ?" répondit simplement le harponneur.

Vers deux heures du matin, le foyer lumineux reparut, non moins intense, à cinq milles au vent de l'*Abraham Lincoln*. Malgré la distance, malgré le bruit du vent et de la mer, on entendait distinctement les formidables battements de queue de l'animal, et jusqu'à sa respiration haletante. Il semblait qu'au moment où l'énorme Narwal venait respirer à la surface de l'océan, l'air s'engouffrait dans ses poumons, comme fait la vapeur dans les énormes cylindres d'une machine de deux mille chevaux !

– "Hum ! pensai-je, une baleine qui aurait la force d'un régiment de cavalerie, ce serait une jolie baleine !"

On resta sur le qui-vive jusqu'au jour, et l'on fit les préparatifs de combat. Les engins de pêche furent disposés le long des bastingages. Le second fit arranger ces espingoles qui lancent un harpon à une distance d'un mille, et de longues canardières à balles explosives, dont la blessure est mortelle, même aux plus puissants animaux. Ned Land s'était contenté d'affûter son harpon, arme terrible dans sa main.

A six heures, le jour commença à poindre, mais avec les premières lueurs de l'aurore disparut l'éclat électrique du Narwal. A sept heures, le jour était suffisamment fait, mais une brume matinale très épaisse rétrécissait l'horizon, et les meilleures longues-vues ne pouvaient la percer. De là, déceptions et colère !

Je me baissai jusqu'aux barres d'artimon. Quelques officiers s'étaient déjà jugés jusqu'à la tête des mats.

A huit heures, la brume se roula tourbillonnant sur les flots, et ses grosses volutes se levèrent peu à peu. L'horizon s'élargissait et se purifiait à la fois.

Soudain, et comme la veille, la voix de Ned Land se fit entendre

" La chose en question par bâbord devant ! " cria le harponneur.

Tous les regards se dirigèrent vers le point indiqué.

Là, à un mille et demi de la frégate, un long corps noirâtre émergeait des deux d'une mer à ses flancs des flots. Sa queue, violemment agitée, produisait un remous prodigieux, et jamais appareil caudal ne battit la mer avec une telle puissance. Un immense sillage, d'une blancheur éclatante, marquait le passage de l'animal, et dessinait une courbe allongée.

Le Narval s'approcha. Je l'examinai en toute liberté d'esprit. Les rapports n'avaient point exagéré ses dimensions, et j'estimai sa longueur à deux cents pieds de France. quant à sa grosseur, je ne pouvais que difficilement l'apprécier ; mais, en somme, l'animal me parut être admirablement proportionné dans ses trois dimensions.

Pendant que j'observais cet être phénoménal, deux jets de vapeur et d'eau s'élancèrent des évents du monstre, et montèrent à une hauteur de cent pieds, ce qui me fixa sur son mode de respiration. ~~J'en conclus~~, J'en conclus donc définitivement qu'il appartenait à l'embranchement des Vertébrés, classe des mammifères, sous-classe des monodelphiens, groupe des

piciformes, ordre des cétacés, famille .... Ici, je ne pouvais encore me prononcer. L'ordre des cétacés comprend trois familles, les baleines, les cachalots et les dauphins. Chacune de ces familles se divise en plusieurs genres, chaque genre en espèces, chaque espèce en variétés. Variété, espèce, genre et famille me manquaient, mais je ne doutais pas de compléter ma classification avec l'aide du ciel et du commandant Farragut.

L'équipage attendait impatiemment les ordres de son chef. Celui-ci, après avoir attentivement observé l'animal, fit appeler l'ingénieur. L'ingénieur accourut.

" Monsieur, dit le commandant, vous avez de la pression ".

— Oui, monsieur, répondit l'ingénieur.

— Bien. Forcez vos feux, et à toute vapeur ! "

Trois hurrahs accueillirent cet ordre. L'heure de la lutte avait sonné. Quelques instants après, les deux ingénieurs de la frégate alimentaient des torrents de fumée noire, et le pont tremblait sous le tremblottement des chaudières.

L'Abraham Lincoln, chassé en avant par sa puissante hélice, se dirigea droit sur l'animal. Celui-ci le laissa s'approcher indifféremment à une demi-encablure ; puis, dédaignant de plonger, il prit une petite allure de fuite, et se contenta de maintenir sa distance.

Cette poursuite se prolongea pendant trois quarts d'heure environ, sans que la frégate gagnât deux toises sur le cétacé. Il était donc évident qu'à marcher ainsi, on ne l'atteindrait jamais.

Le commandant Farragut tordait avec rage l'épaisse touffe de poils qui poussait sous son menton.

« Ned Land ? » cria-t-il.

Le canadien vint à l'ordre.

« Eh bien, maître Land, demanda le commandant, me conseillez-vous encore de mettre mes embarcations à la mer ?

— Non, monsieur, répondit Ned Land, car cette bête-là ne se laissera prendre que si elle le veut bien.

« Que faire alors ?

— Forcer de vapeur, si vous le pouvez, monsieur. Pour moi, avec votre permission, j'entends, je vais m'installer sur les sous-barbes de beaupré, et si nous arrivons à longueur de harpon, je harponne.

— Allez, Ned, répondit le commandant Farragut. Ingénieur, cria-t-il, faites monter la pression. »

Ned Land se rendit à son poste. Les feux furent plus activement poussés ; l'hélice donna quarante trois tours à la minute, et la vapeur fusa par les soupapes. Le lock-jet, on constata que l'*Abraham Lincoln* marchait à raison de dix huit milles cinq dixièmes à l'heure.

Mais le maudit animal filait aussi avec une vitesse de dix huit milles cinq dixièmes. ~~à l'heure~~.

Pendant une heure encore, la frégate se maintint sous cette allure, mais elle ne gagna pas un pouce ! C'était humiliant pour l'un des plus rapides marcheurs de la marine américaine. Une sourde colère courait parmi l'équipage. Les matelots injuriaient le monstre, qui, d'ailleurs, dédaignait de leur répondre. Le commandant Farragut ne se contentait plus de tordre sa barbiche, il l'arrachait.

L'ingénieur fut encore une fois appelé.

.. Vous avez votre maximum de pression ?
lui demanda le commandant.
— Oui, monsieur répondit l'ingénieur.
— Et vos soupapes sont chargées ?..
— A dix atmosphères et demi.
— Chargez les à dix atmosphères. ..

Voilà un ordre américain, s'il en fut. On n'eut pas mieux fait sur le Mississipi pour distancer « une concurrence !..»

.. Conseil, dis-je à mon brave serviteur qui se tenait près de moi, sais-tu bien que nous allons probablement sauter ?.
— Comme il plaira à Monsieur !.. » répondit Conseil.

Eh bien ! je l'avouerai, cette chance, il ne me déplaisait pas de la risquer

Des soupapes furent chargées. Le charbon s'engouffra dans les fourneaux. Les ventilateurs envoyèrent des torrents d'air sur les braisiers. La rapidité de l'Abraham Lincoln s'accrut. Ses mats tremblaient jusque dans leurs emplantures, et les tourbillons de fumée pouvaient à peine trouver passage par les cheminées trop étroites.

On jeta le loch une seconde fois.

.. Eh bien ! timonier ? demanda le commandant.

Farragut

— Dix neuf milles trois dixièmes, monsieur.
— Forcez les feux. ..

L'ingénieur obéit. Le manomètre marqua dix atmosphères. Mais le vétéran .. chauffa .. lui aussi, sans doute, car, sans qu'il gênât, il fila ses dix neuf milles et cinq trois dixièmes.

Quelle poursuite ! Non ! je ne puis décrire l'émotion qui faisait vibrer toutes les fibres de mon être. Ned Land se tenait à son poste, le harpon à la main. Plusieurs fois, l'animal se laissa approcher.

.. Nous le gagnons ! nous le gagnons ! » s'écriait le Canadien.

Puis, au moment où il se disposait à frapper,

Ducray
A continuer
1825.

le cétacé se dérobait avec une rapidité, que je ne puis estimer à moins de trente mille à l'heure. Et mème, pendant notre maximum de vitesse, il se permit il pas de marquer la frégate, en en faisant le tour!

A midi, nous n'étions pas plus avancés qu'à huit heures du matin.

Le commandant Farragut se décida alors à employer les moyens héroïques.

„Ah! dit-il, cet animal là va plus vite que l'Abraham Lincoln! eh bien, nous allons voir s'il dérangera ses boulets coniques. — Maître, des hommes à la pièce de l'avant.„

Le canon du gaillard fut immédiatement changé et braqué. Le coup partit, mais le boulet passa à quelques pieds au dessus du bec cétacé qui se tenait à un demi-mille.

„A une autre plus adroit! cria le commandant, et cinq cents dollars à qui percera cette infernale bête!„

Un vieux canonnier à barbe grise, que je vois encore, l'œil calme, la physionomie froide, s'approcha de sa pièce, la mit en position et visa longtemps. Une forte détonation éclata, à laquelle se mêlèrent les hurrahs de l'équipage.

Le boulet atteignit son but, mais non pas normalement, et glissant sur la surface arrondie, il alla se perdre à deux milles en mer.

„Ah! ça, s'écria le vieux canonnier, rageant, ce gueux-là est donc blindé avec des plaques de trés pouces!

— Maledition! murmura le commandant Farragut! mais je le poursuivrai jusqu'à ce que ma frégate éclate!„

Et la chasse recommença. On pouvait espérer que l'animal s'épuiserait à la longue, et qu'il ne serait pas indifférent à la fatigue comme une machine à vapeur! Mais il n'en fut rien. Les heures s'écoulèrent,

dans qu'il donnât aucun signe d'épuisement.

Cependant, il faut dire à la louange de l'Abraham Lincoln qu'il lutta jusqu'à la dernière minute. Je n'estime pas à moins de cinq cents kilomètres la distance qu'il parcourut pendant cette malencontreuse journée du 6 novembre! Mais la nuit vint, et enveloppa de ses ombres le houleux océan.

En ce moment, je crus que notre expédition était terminée, et que nous ne reverrions plus jamais ce fantastique animal. Je me trompais.

A dix heures cinquante minutes du soir, la clarté électrique reparut à trois milles au vent de la frégate, aussi pure, et aussi intense que pendant la nuit dernière.

L'animal semblait immobile. Peut-être, fatigué de sa journée, dormait-il, en se laissant aller à l'ondulation des lames! Il y avait là une chance dont le commandant Farragut résolut de profiter.

Il donna ses ordres. L'Abraham Lincoln fut tenu sous petite vapeur, et s'avança prudemment pour ne pas donner l'éveil. Il n'est pas rare de rencontrer en plein océan, des baleines profondément endormies que l'on attaque alors avec succès. Ned Land en avait harponné plus d'une pendant son sommeil, et il alla reprendre son poste dans les sous-barbes du beaupré.

La frégate s'approcha sans bruit, stoppa à deux encablures du cétacé, et courut sur son erre. Tous les cœurs palpitaient à bord. Nous n'étions pas à cent pieds du foyer ardent dont l'éclat grandissait et éblouissait nos yeux.

J'étais alors sur le gaillard d'avant, penché sur la lisse, et je voyais au-dessous de moi Ned Land accroché d'une main à la martingale, et de l'autre brandissant son terrible harpon. Vingt pieds à peine le

reparaître de l'animal immobile.

Tout d'un coup, son bras se détendit violemment, et le harpon frappa la vitre. J'entendis le choc sourd de l'arme, qui semblait avoir heurté un corps dur...

La lame électrique s'éteignit subitement, rendant plus profondes encore les ténèbres qui nous environnaient. Je ne savais que penser, quand, en un moment, deux énormes trombes d'eau s'abattirent sur le pont de la frégate, et coururent comme un torrent de l'avant à l'arrière, renversant les hommes et brisant les saisines des drômes!

Un choc effroyable se produisit, et, lancé par dessus la lisse sans pouvoir me retenir, je fus précipité à la mer.

Dachy
J 30869

Chapitre 7.

Une baleine en tôle galvanisée.

Bien que j'eusse été très surpris par cette chute inattendue, je n'en conservai pas moins une impression très nette ~~de~~ de mes sensations.

Je fus d'abord entraîné à une profondeur de vingt pieds environ. ~~Je fus~~ bon nageur, et ce plongeon ne me fit point perdre la tête. Deux vigoureux coups de talon me ramenèrent à la surface de la mer. — sans prétendre égaler Byron et Edgard Poe, qui furent de grands maîtres,

Mon premier soin fut de chercher des yeux la frégate. L'équipage s'était-il aperçu de ma disparition ? L'Abraham Lincoln avait-il viré de bord ? Le commandant Farragut mettait-il une embarcation à la mer ? Devais-je espérer d'être sauvé ?

L'obscurité était profonde. Je ne vis qu'une masse noire qui disparaissait vers l'est, et dont les feux de position s'éteignirent dans l'éloignement. Je me sentis perdu.

« A moi ! A moi ! » criai-je, en nageant vers l'Abraham Lincoln d'un bras désespéré.

Mes vêtements m'embarrassaient. L'eau les collait à mon corps, et ils paralysaient mes mouvements. Je coulais ! Je suffoquais !...

« A moi ! »

Ce fut le dernier cri que je jetai. Ma bouche s'emplit d'eau. Je me débattis, entraîné vers l'abîme...

Soudain, mes habits ~~furent~~ saisis par une main vigoureuse, et je fus violemment ramené à la surface de la mer, et j'entendis — oui, j'entendis — murmurer ces paroles prononcées à mon oreille :

« Si monsieur veut avoir l'extrême obligeance de s'appuyer sur mon épaule, monsieur nagera beaucoup plus à son aise ! »

Je saisis d'une main le bras de mon fidèle Conseil.

« Toi ! dis-je, toi !

— Moi-même, répondit Conseil, et aux ordres de

Monsieur.
– Et moi t'ai prevenu en même temps que moi à la mer ?
– Nullement. Mais étant au service de Monsieur, j'ai suivi Monsieur !"

Le digne garçon trouvait cela tout naturel !

" Et la frégate ? demandai-je.
– Oh ! la frégate ! repondit Conseil, en se retournant sur le dos, je crois que monsieur fera bien de ne pas trop compter sur elle !
– Tu dis ?..
– Je dis qu'au moment où je me preparais à la mer, j'entendis les hommes de barre s'ecrier: " L'helice et le gouvernail sont brisés...."
– Brisés *positivement* ?
– Oui ! brisés par la dent du monstre. C'est la seule avarie, je pense, que le Lincoln ait eprouvée, mais malheureuse pour nous, il ne gouverne plus.
– Alors, nous sommes perdus !
– Peut être, repondit tranquillement Conseil; cependant, nous avons encore quelques heures devant nous, et en quelques heures, on fait bien des choses !"

D'imperturbable sang froid de Conseil me rendait. Je nageai plus vigoureusement; mais, gêné par mes vêtements qui me serraient comme une chappe de plomb, j'eprouvai une extreme difficulté à me soutenir. Conseil s'en aperçut.
" Que monsieur me permette de lui faire une incision ! me dit-il. Et glissant un couteau ouvert sous mes habits, il les fendit de haut en bas d'un coup rapide. Puis, il m'en debarrassa lestement tandis que je nageais pour tous deux.

A mon tour, je rendis le même service à Conseil; puis, nous continuâmes à " naviguer " l'un près de l'autre.

Cependant, la situation n'en était pas

moins terrible. Peut-être inutile notre disparition n'avait-elle pas été remarquée, et alors elle était, la frégate ne pouvait revenir en vue sous le vent à nous, étant démontée de son gouvernail. Il ne fallait donc pas compter sur ses embarcations.

Conseil raisonna froidement dans cette hypothèse, et fit son plan en conséquence. Etrange nature! ce digne garçon était là comme chez lui!

Il fut donc décidé que, en notre seule rade de salut étant dans l'abrahamlincoln, les embarcations de l'Abraham Lincoln, nous devions nous organiser de manière à les attendre le plus long-temps possible. Je résolus donc de diviser mes forces et de ne pas les épuiser simultanément. Voici donc ce qui fut convenu: Pendant que l'un de nous, étendu sur le dos, se tiendrait immobile, les bras croisés, les jambes allongées, l'autre nagerait et le pousserait en avant. Ce rôle de remorqueur ne devait pas durer plus de dix minutes, et, nous relayant ainsi, nous pouvions surnager pendant quelques heures, et peut-être atteindre le lever du jour.

Faible rêve! mais l'espoir est si fortement enraciné au cœur de l'homme! Puis, nous étions deux. Enfin, je l'affirme, bien que cela paraisse improbable, si je cherchais à détruire en moi toute illusion, si je voulais "désespérer," je ne pouvais y réussir.

Le matin la collision de la frégate et du récif s'était produite vers onze heures du soir environ. Je comptais donc sur huit heures de nage jusqu'au lever du soleil. Opération rigoureusement praticable, en nous relayant. La mer, assez belle, nous fatiguait peu. Parfois, je cherchais à percer du regard ces épaisses ténèbres que rompait seule la phosphorescence provoquée par nos mouvements. Je regardais ces ondes lumineuses qui se brisaient

sur ma main, et sous la nappe miroitante se tachait de plaques livides. On eut dit que nous eions plongés dans un bain de mercure.

Vers une heure du matin, je fus pris ~~brusquement~~ d'une extreme fatigue. Mes membres se raidirent sous l'étreinte de crampes violentes. Conseil dut me soutenir, et le soin de notre conservation reposa sur lui seul. J'entendis bientot haleter le pauvre garçon. Sa respiration devint courte et pressée. Je compris qu'il ne pourrait resister longtemps.

« Laisse-moi! laisse-moi! lui dis-je.

— Abandonner monsieur! jamais! repondit il. Je compte bien me noyer avant lui! »

En ce moment, la lune apparut à travers les franges d'un gros nuage que le vent entrainait dans l'est. La surface de la mer étincela sous ses rayons. Cette bienfaisante lumiere ranima nos forces. Ma tete se redressa. Mes regards se porterent à tous les points de l'horizon. J'apercus la frégate. Elle restait à trois milles de nous, et ne formait plus qu'une masse sombre, à peine appreciable. Mais d'embarcations, point!

Je voulus crier! A quoi bon, à pareille distance! Mes levres gonflées ne laisserent passer aucun son. Conseil put articuler quelques mots, et je l'entendis repeter à plusieurs reprises:

« A nous! à nous! »

Nos mouvements un instant suspendus nous ecoutames. Et fut-ce un effet du delire, fut-ce un de ces bourdonnements que dans le sang oppressé emplit l'oreille, mais il me semble qu'un cri repondait au cri de Conseil.

« As-tu entendu? murmurai-je

— Oui! oui! »

Et Conseil jeta dans l'espace un nouvel appel d'esperé.

Cette fois, pas d'erreur possible! une voix humaine repondait à la nôtre! Etait-ce la voix de quelque infortuné abandonné au milieu de

l'océan, quelque autre victime de l'accident du navire ? Ou plutôt une embarcation de la frégate ne nous éclairait elle pas dans l'ombre ?

Conseil fit un suprême effort, et s'appuyant sur mon épaule, tandis que je ressaisi dans une dernière convulsion, il se dressa à demi hors de l'eau, et retomba épuisé.

« qu'as-tu vu ?

— J'ai vu... murmura-t-il, j'ai vu... mais ne parlons pas... gardons toutes nos forces !... »

Qu'avait il vu ? Alors, je ne sais pourquoi, la pensée du monstre me vint pour la première fois à l'esprit !... mais devait cette voix humaine cependant ?... les temps ne sont plus où les dieux se refugiaient dans le ventre des baleines !

Pourtant Conseil me remorquait encore. Il se relevait parfois, regardait devant lui, et jetait un cri de reconnaissance auquel répondait une voix de plus en plus rapprochée. Je l'entendais à peine. Mes forces étaient à bout. Mes doigts s'écartaient ; ma main ne me fournissait plus un point d'appui ; ma bouche convulsivement ouverte s'emplissait d'eau salée ; le froid m'envahissait. Je relevai la tête une dernière fois, puis, je m'abîmai...

En ce instant, un corps dur me heurta. Je m'y cramponnai, désespéré. Puis, je sentis qu'on me retirait, qu'on me ramenait à la surface de l'eau, que ma poitrine se dégonflait ! Je m'évanouis alors.

Il m'est avis que je revins promptement à moi, sous de fortes vigoureuses frictions qui me sillonnaient le corps. J'entrouvris les yeux...

« Conseil ! murmurai-je.

— Monsieur m'a sauvé ? » répondit Conseil.

En ce moment, aux dernières clartés

de la lune qui s'abaissait vers l'horizon, j'aperçus notre compagnon d'infortune. Je le reconnus aussitôt.

« Ned ! m'écriai-je

– Lui-même ! répondit le Canadien.

– Vous êtes tombé au pouvoir de la frégate ?

– Oui, monsieur le professeur, mais plus favorisé que vous, j'ai pu prendre pied presque immédiatement sur un îlot flottant.

– un îlot ?

– Ou, pour mieux dire, sur votre Narval gigantesque

– Expliquez-vous, Ned.

– Seulement, je ~~ne m'explique pas~~ comprends pourquoi mon harpon n'a pu l'entamer, et s'est émoussé sur sa peau !

– Pourquoi, Ned, pourquoi ?

– C'est que cette bête-là, monsieur le professeur, est faite en tôle galvanisée ! »

Il faut ici que je reprenne mes esprits, que je revivifie mes souvenirs, que je contrôle moi-même l'absolue vérité de mes assertions, car ces choses doivent paraître si invraisemblables que j'hésite parfois à les raconter.

Les dernières paroles du Canadien avaient produit un revirement subit dans mon cerveau. Je me hâtai rapidement au sommet de l'objet à demi-immergé qui nous servait de refuge. Je l'éprouvai du pied. C'était évidemment un corps dur, impénétrable, et non pas cette substance molle qui forme la masse des grands mammifères marins.

Mais ce corps dur ~~pouvait être~~, devait être alors une carapace osseuse, semblable à celle des animaux antédiluviens, et j'en serais quitte pour classer le monstre parmi les reptiles amphibies, tels que les tortues ou les alligators !

Mais non! le dos noirâtre qui me supportait, était lisse, poli, non imbriqué et rendait au choc une sonorité métallique. Et puis, je reconnus qu'il était fait de plaques boulonnées!

Plus de doute possible: l'animal devenait un bateau-sous-marin! Ned Land et Conseil n'hésiteraient pas à le reconnaître.

« Mais alors, dis-je, il renferme en lui un mécanisme de locomotion, et un équipage pour le manœuvrer?

— Evidemment, répondit le harponneur, et néanmoins, depuis trois heures que j'habite cette île flottante, elle n'a pas donné signe de vie.

— Le bateau n'a pas marché?

— Non, monsieur Aronnax; il se laisse bercer à l'aventure, mais il ne bouge pas.

— Nous savons à n'en pas douter, cependant, qu'il est doué d'une grande vitesse. Or, comme il faut une machine pour produire cette vitesse, et un mécanicien pour conduire cette machine, j'en conclus... que nous sommes sauvés!

— Hum! » fit Ned Land d'un ton réservé.

En ce moment, et comme pour donner raison à mon argumentation, un bouillonnement se fit à l'arrière de ce mystérieux appareil, et il se mit en mouvement. Nous n'eûmes que le temps de nous accrocher à sa partie supérieure qui émergeait de quatre vingt centimètres environ. Très heureusement, sa vitesse n'était pas excessive.

« Tant qu'il naviguera horizontalement, murmura Ned Land, je n'ai rien à dire; mais s'il lui prend la fantaisie de plonger, je ne donnerais pas deux dollars de ma peau!

Pas même un dollar, aurait pu dire le Canadien. Il devenait donc urgent de communiquer

avec les êtres quelconques renfermés dans les flancs de cette machine. Je cherchai dans si la disposition des plaques ne me laisserait pas reconnaître une ouverture, un panneau, « un trou d'homme » pour employer l'expression technique ; mais les lignes de boulons, solidement rabattues sur la jointure des tôles étaient nettes et uniformes.

D'ailleurs, la lune disparut alors, et nous laissa dans une obscurité profonde. Il fallut attendre le jour pour aviser aux moyens de pénétrer à l'intérieur de ce bateau sous-marin.

Ainsi donc, notre salut dépendait uniquement du caprice des mystérieux humains qui dirigeaient cet appareil, et s'ils plongeaient, nous étions perdus ? Ce cas exapté, je ne doutais pas de la possibilité d'entrer en relation avec eux. Et en effet, s'ils ne faisaient pas eux-mêmes leur air, il fallait nécessairement qu'ils revinssent de temps en temps à la surface de l'océan pour renouveler leur provision de molécules respirables. Donc, nécessité d'une ouverture qui mettrait l'intérieur du bateau en communication avec l'atmosphère.

Quant à l'espoir d'être sauvé par le commandant Farragut, j'y renonçai complètement. Nous étions entraînés vers l'ouest, et j'estimai que notre vitesse, relativement modérée, atteignait douze mille à l'heure. L'hélice battait les flots avec une régularité mathématique, emergeant quelque fois, et faisant jaillir l'eau phosphorescente à une grande hauteur.

Vers quatre heures du matin, la ~~vitesse~~ rapidité de l'appareil s'accrut. Nous résistions difficilement à cette vertigineuse rapidité, surtout lorsque les lames nous battaient de plein fouet. Heureusement, Ned avait rencontré sous sa main un large organeau fixé à la partie supérieure du dos de tôle, et nous parvînmes à nous y accrocher solidement.

Enfin, cette longue nuit s'écoula. Mon souvenir ~~hésitait~~ ne permet pas d'en retracer toutes —

les impressions. Un seul détail me revient à l'esprit : Pendant certains accalmies de la mer et du vent, je crus plusieurs fois, entendre des sons vagues, une sorte d'harmonie fugitive produite par des accords lointains. Quel était donc le mystère de cette navigation sous-marine dont le monde entier cherchait vainement l'explication ? quels êtres vivaient dans ce étrange bateau ? quel agent mécanique lui permettait de se déplacer avec une si prodigieuse vitesse ?

Le jour parut. Des brumes du matin nous enveloppaient, mais elles ne tardèrent pas à se dissiper. J'allais procéder à un examen attentif de la coque qui nous soutenait, quand je la sentis s'enfoncer peu à peu.

« Eh ! mille diables ! s'écria Ned Land, en frappant du pied la tôle sonore, ouvrez donc, navigateurs peu hospitaliers ! »

Mais il était difficile de se faire entendre au milieu de ce bruit produit par les bouillonnements de l'hélice. Heureusement, le mouvement d'immersion s'arrêta.

Soudain un bruit de ferrures violemment poussées, se produisit à l'intérieur du bâtiment. Une plaque se souleva. Un homme parut, jeta un cri bizarre et disparut aussitôt.

Quelques instants après, huit solides gaillards se précipitaient sur nous, et nous entraînaient dans leur formidable machine.

Chapitre 8

Vingt-quatre heures de prison.

Cet enlèvement, si brutalement exécuté, s'était accompli avec la rapidité de l'éclair. Mes compagnons et moi, nous n'avions pas eu le temps de nous reconnaître. Je ne sais ce qu'ils

éprouverent en se sentant entraînés dans cette prison flottante ; mais, pour mon compte, un rapide frisson me glaça l'épiderme ! A qui avions-nous affaire ? Sans doute à quelques pirates d'une nouvelle espece qui exploitaient la mer à leur façon.

A peine l'étroit panneau fut-il refermé sur moi, que une obscurité profonde m'enveloppa. Mes yeux, imprégnés de la lumiere extérieure, ne purent rien percevoir. Je sentis mes pieds nus se cramponner aux échelons d'une échelle de fer. ~~Derrière moi,~~ Ned Land et Conseil, vigoureusement tenus, me suivaient. Au bas de l'échelle, une porte s'ouvrit et se referma immédiatement sur nous avec un retentissement sonore.

Nous étions seuls. Où, je ne pouvais le dire, à peine l'imaginer. Tout était noir, mais d'un noir si absolu, qu'après quelques minutes, mes yeux n'avaient encore pu saisir une de ces lueurs indéterminées qui flottent dans les plus profondes nuits.

Cependant, Ned Land, furieux de ces façons de procéder, donnait un libre cours à son indignation.

« Mille diables ! s'écriait-il, voilà des gens qui ne rencontreraient aux Calédoniens pour l'hospitalité ! Il ne leur manque plus que d'être anthropophages ! Je n'en serai pas surpris, mais je déclare que l'on ne me mangera pas sans que je discute la sauce à laquelle on prétendra m'accommoder !

— Calmez-vous, ami Ned, répondit tranquillement Conseil ; on ne vous emportera pas avant l'heure !

Nous ne sommes pas encore dans la rôtissoire !

— Dans la rôtissoire, non, répliqua le Canadien, mais dans le four, à coup sûr ! Il y fait

assez noir. Heureusement, mon « bowie-knife » (*) ne m'a pas quitté, et j'y vois toujours assez clair pour m'en servir. Le premier de ces bandits qui mettra la main sur moi...

— Ne vous irritez pas, Ned, dis-je alors au harponneur, et ne nous compromettez pas par d'inutiles violences ! Tâchons plutôt de savoir où nous sommes ! »

Je marchai en tâtonnant. Après cinq pas, je rencontrai une muraille de fer composée de tôles boulonnées. Puis, en me retournant, je heurtai une table de bois, près de laquelle étaient rangés plusieurs escabeaux. Le plancher de cette prison se dissimulait sous une épaisse natte de phormium qui assourdissait le bruit des pas. Des murs nus ne révélaient aucune trace de porte ni de fenêtre. Conseil, qui faisait un tour en sens inverse, me rejoignit, et nous revînmes au milieu de cette cabine, qui devait avoir vingt pieds de long sur dix pieds de large, grand à sa hauteur, Ned Land, malgré sa grande taille ne put la mesurer.

Une demi-heure s'était écoulée, sans que la situation se fut modifiée. — Quand de l'obscurité nos yeux passèrent subitement à la plus violente lumière. Notre prison s'éclaira soudain, c'est à dire qu'elle s'emplit d'une matière lumineuse tellement vive, que je ne pus d'abord en supporter l'éclat. A sa blancheur, à son intensité, je reconnus cet éclairage électrique qui produisait autour du bateau sous-marin comme un magnifique phénomène de phosphorescence. Après avoir involontairement fermé les yeux, je les rouvris, et je vis que l'agent lumineux emplissait un demi-globe dépoli qui s'arrondissait à la partie supérieure de la cabine.

(*) couteau à large lame qu'un Américain porte toujours sur lui

„ Enfin ! on y voit clair ! s'écria Ned Land, qui son couteau à la main, se tenait sur la défensive.

— Oui répondis-je, en risquant l'antithèse, mais la situation n'en est pas moins obscure !

— que Monsieur prenne patience, „ dit le impassible Conseil.

Le soudain éclairage de la cabine m'avait permis d'en examiner les moindres détails. Elle ne contenait que la table et les cinq escabeaux. La porte était hermétiquement fermée. Aucun bruit n'arrivait à notre oreille. Tout semblait mort à l'intérieur de ce bateau. Marchait-il, se maintenait-il à la surface de l'Océan, s'enfonçait-il dans ses profondeurs, je ne pouvais le deviner.

Cependant le globe lumineux ne s'était pas allumé sans raison. J'espérais donc que les gens de l'équipage ne tarderaient pas à se montrer. Quand on veut oublier les gens, on n'éclaire pas les oubliettes.

Je ne me trompais pas. Un bruit de verroux se fit entendre ; la porte s'ouvrit ; deux hommes parurent.

L'un était de petite taille, vigoureusement musclé, large d'épaules, robuste de membres, la tête forte, la chevelure abondante et noire, la moustache épaisse ~~et tombante~~, le regard vif et pénétrant, et toute la personne empreinte de cette vivacité méridionale qui caractérise en France les populations provençales. Diderot a très justement prétendu que le geste de l'homme est métaphorique, et ce petit homme en était certainement la ~~devait en être une~~ preuve vivante. On ~~le~~ sentait que dans son langage habituel, il devait prodiguer les prosopopées, les métonymies et les hypallages. Ce que, d'ailleurs, je ne fus jamais à même de vérifier, car il employa toujours ~~devant nous~~ un idiome singulier et

absolument incompréhensible.

Le second homme mérite une description plus détaillée. Un disciple de Gratiolet ou d'Engel eut lu sur sa physionomie à livre ouvert, je reconnus sans hésiter ses qualités dominantes, — la confiance en lui, car sa tête se dégageait noblement sur l'arc formé par la ligne de ses épaules, et ses yeux noirs regardaient avec assurance; — le calme, car sa peau, pâle plutôt que colorée, annonçait la tranquillité du sang; — l'énergie, que démontrait la rapide contraction de ses muscles sourciliers et masséters (*); — le courage enfin, car sa vaste respiration dénotait une grande expension vitale.

J'ajouterai que cet homme était fier, que son regard ferme et calme reflétait de hautes pensées. Cependant les mouvements de passion devaient être terribles car, pour employer une expression technique un peu vulgaire, mais juste, il présentait « une très grande surface de thorax. »

Enfin, de tout cet ensemble, de l'homogénéité des expressions dans les gestes du corps et du visage, suivant l'observation des physionomistes, résultait une indiscutable franchise.

Je me sentis « involontairement » rassuré en sa présence.

Ce personnage pouvait avoir cinquante ans. Ses cheveux courts grisonnaient. Il ne portait pas de barbe, ce qui facilitait la lecture de son visage. Détail particulier, ses yeux, très écartés l'un de l'autre, s'ouvraient [illegible], pouvaient [illegible]

jusqu'à ma retraite pour regarder tout en
avant obligé de embrasser simultanement dans prix d'une quarte
son regard tout le cercle de l'horizon. cette
faculté, - je l'ai verifié plus tard, - se doublait
d'une puissance de vision, superieure à celle
de Ned Land. Lorsque cet inconnu fixait un
objet, la ligne de ses sourcils se frongait, ses
larges paupieres se rapprochaient de manière
à circonscrire la pupille des yeux et à retrécir
ainsi l'etendue du champ visuel, et il
regardait! quel regard! comme il grossissait
les objets rapetissés par l'eloignement! comme
il vous penetrait jusqu'à l'ame! comme
il percait ces nappes liquides, si opaques à
nos yeux, et comme il lisait au plus profond
des mers!...

Les deux inconnus etaient vetus de
larges vetements d'une etoffe rayée, fixé à
la ceinture, que le plus grand drapait avec
une incomparable élégance.

Cet homme, - évidemment le chef du
bord, - nous examina avec une extreme
attention, sans prononcer une parole; puis,
se retournant vers son compagnon, il s'
entretint avec lui dans une langue que
je ne pus reconnaitre. C'etait un idiome
sonore, harmonieux, flexible, dont les
voyelles semblaient soumise à un accentuation
très variée.

L'autre repondit par un hochement
de tete, et ajouta deux ou trois mots par-
faitement incompréhensibles pour moi. Puis,
du regard, il parut m'interroger directement.

Je repondis en bon français, que je
n'entendais point son langage. Mais il ne
sembla pas me comprendre, et la situation
devint assez embarassante.

" que monsieur raconte toujours notre histoire, me dit conseil. Ces gens-là en saisiront peut-être quelques mots ! "

Je commençai le récit de nos aventures, articulant nettement toutes mes syllabes, et sans omettre un seul détail. Je déclinai nos noms et qualités, puis je présentai dans les formes le professeur Arronax, son domestique Conseil, et maître Ned Land, le harponneur.

L'homme aux yeux doux et calmes, ~~[illegible]~~, m'écouta tranquillement, poliment même, et avec une attention remarquable. Mais rien dans sa physionomie n'indiqua qu'il eut compris mon histoire. Quand j'eus fini, il ne prononça pas un seul mot.

Restait encore la ressource de parler anglais. Peut-être se ferait-on entendre dans cette langue qui est à peu près universelle. Je la connaissais, aussi que la langue allemande, d'une manière suffisante pour la lire couramment, mais non pour la parler correctement ou, ici, il fallait surtout se faire comprendre

" Allons, à votre tour, dis-je au harponneur. A vous, maître Land. Tirez de votre sac le meilleur anglais qui ait jamais parlé un anglo-saxon, et tâchez d'être plus heureux que moi. "

Ned ne se fit pas prier et recommença mon récit, le fond fut le même, mais la forme différa. Le canadien emporté par son caractère, y mit beaucoup d'animation. Il se plaignit violemment d'être emprisonné au mépris du droit des gens, demanda en vertu de quelle loi on le retenait ainsi, invoqua l'habeas corpus, menaça de poursuivre ceux qui le séquestraient indûment, se démena, gesticula, cria, et finalement, il fit comprendre par un geste expressif que nous mourions de faim.

Ce qui était parfaitement vrai ;

mais nous l'avions à peu près oublié.

A sa grande stupéfaction, le harponneur ne parut pas avoir été plus ~~compris~~ que intelligible que moi. Nos visiteurs ne sourcillèrent pas. Il était évident qu'ils ne comprenaient ni la langue d'Arago ni celle de Faraday.

Fort embarrassé, après avoir épuisé vainement nos ressources philologiques, je ne savais plus quel parti prendre, quand Conseil me dit :

„ Si monsieur m'y autorise, je raconterai la chose en allemand. "

— Comment ! tu sais l'allemand ? m'écriai-je.

— Comme un flamand, n'en déplaise à monsieur.

— Cela me plaît, au contraire. Va, mon garçon. "

Et Conseil, de sa voix tranquille, raconta pour la troisième fois les diverses péripéties de notre histoire, dont je ne compris pas un mot. Mais malgré les élégantes tournures et la belle accentuation du narrateur, la langue ~~flamande~~ allemande n'eut aucun succès.

Cette tentative définitivement avortée, les deux inconnus, comprenant l'inutilité de leur visite, échangèrent quelques mots, et se retirèrent, sans même nous avoir adressé un de ces gestes rassurants qui ont cours dans tous les pays du monde. La porte se referma sur nous.

„ C'est une infamie ! s'écria Ned Land, qui éclata pour la vingtième fois. Comment ! on leur parle français, anglais, allemand, à ces coquins-là, et il n'en est pas un qui ait la civilité de nous répondre !

Ce fut, je pense à tout, je ressemblai ~~Enfin de~~ fruit de qui me restait de mes premières études, j'entrepris de narrer nos aventures en latin. Cicéron fut bouleversé les oreilles mais cependant, je parvins à m'en tirer, même résultat négatif.

Sabine 129

— Calmez-vous, ned, dis-je au bouillant harponneur, la colère ne vous mènerait à rien.

— Mais savez-vous, monsieur le professeur, reprit notre irascible compagnon, que l'on mourrait parfaitement de faim dans cette cage !

— Bah ! fit conseil, avec mépris de la philosophie, on peut encore tenir long-temps !

— Mes amis, dis-je, il ne faut pas se desespérer. Nous nous sommes trouvés dans de plus mauvaises passes. Faites-moi donc le plaisir d'attendre pour vous former une opinion sur le commandant et l'equipage de ce bateau.

— Mon opinion est toute faite, répliqua ned Land. Ce sont des coquins...

— Bon ! et de quel pays ?

— Du pays des coquins, parbleu !

— Mon brave Ned, ce pays là n'est pas encore suffisamment indiqué sur la mappemonde, et j'avoue que la nationalité de ces deux inconnus est difficile à déterminer ! Ni anglais, ni français, ni allemands, voilà tout ce que l'on peut affirmer. Cependant, je serais tenté d'admettre que ce commandant et son second sont nés sous de basses latitudes. Il y a du méridional en eux. Mais sont-ils Espagnols, Turcs, arabes ou Indiens, c'est ce que leur type physique ne me permet pas de décider. Quant à leur langage, il est absolument incompréhensible.

— Voilà le désagrément de ne pas savoir toutes les langues, répondit conseil, ou le désavantage de ne pas avoir une langue unique !

— Ce qui ne servirait a rien ! repondit le Ned Land. Ne voyez-vous pas que ces gueux là ont un langage a eux, un langage inventé pour desesperer les braves gens qui demandent a dîner ! Mais, dans tous les pays de la terre, ouvrir la bouche, remuer les machoires, happer des dents et des levres, est-ce que cela ne se comprend pas de reste ? Est-ce que cela ne veut pas dire a quebec comme aux Pomotou, a Paris comme aux antipodes : J'ai faim ! je crève de faim ! Donnez-moi a manger !...

— Oh ! fit Conseil, il y a des natures si intelligentes !... »

Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit. Un steward entra ; il nous apportait des vetements, vestes et culottes de mer faites d'un tissu particulier dont je ne reconnus pas la nature. Je me hatai de les revetir, et mes compagnons m'imiterent.

Pendant ce temps, le steward avait disposé la table, et mis trois couverts.

« Voila quelque chose de serieux, dit Conseil, et cela s'annonce bien.

— Bah ! repondit le ramasseur d'harpons, que diable voulez-vous qu'on mange dans une pareille cassine ! Du foie de tortue, du filet de requin, du beefsteak de chien de mer !

— Nous verrons bien ! » dit Conseil.

Les plats arriverent, et nous primes place a table. Decidement, nous avions affaire a des gens civilisés, et sans la lumiere electrique qui nous inondait, je me serais cru dans la salle a manger de l'hotel adelphi, a Liverpool, ou du grand hotel

à Paris. Parmi les divers mets qui nous furent servis, je reconnus divers poissons délicatement apprêtés ; mais sur certains plats, excellents d'ailleurs, je ne pus me prononcer, et je n'aurais même su dire à quel règne, végétal ou animal, ils appartenaient. Quant au service de table, il était élégant et d'un goût parfait. Chaque assiette, chaque couteau, fourchette, portait une lettre entourée d'une devise en exergue, et voici le fac simile exact :

Mobilis in mobile

N

Mobile dans l'élément mobile ! Cette devise s'appliquait justement à cet appareil sous-marin, à la condition de traduire la préposition in par dans et non par sur. La lettre N commençait sans doute le nom de cet énigmatique personnage qui commandait au fond des mers !

Ned et Conseil ne faisaient pas tant de réflexions. Ils dévoraient, et je ne tardai pas à les imiter. J'étais, d'ailleurs, rassuré sur notre sort, et il me paraissait évident que nos hôtes ne voulaient pas nous laisser mourir de faim d'inanition.

Cependant, tout finit ici bas, tout passe, même la faim de gens qui n'ont pas mangé depuis quinze heures. Notre appétit satisfait, le besoin de sommeil se fit impérieusement sentir. Réaction bien naturelle, après l'interminable nuit pendant laquelle nous avions lutté contre la mort.

« Ma foi, je dormirais bien, dit Conseil.

— Et moi, je dors !... répondit Ned Land.

Mes deux compagnons s'étendirent sur le plancher de la cabine, et furent bientôt plongés dans un profond sommeil.

Pour mon compte, je cédai moins facilement à ce violent besoin de dormir. Trop de pensées s'accumulaient dans mon esprit, trop de questions insolubles s'y pressaient, trop d'images luttaient mes paupières entrouvertes! Où étions-nous? quelle étrange puissance nous emportait? Je sentais, ou plutôt, je croyais sentir l'appareil s'enfoncer dans les couches les plus reculées de la mer. De violents cauchemars m'obsédaient alors. J'entrevoyais dans ces mystérieux asiles tout un monde d'animaux inconnus, dont ce bateau sous-marin semblait être le congénère, vivant, se mouvant, formidable comme eux!... Puis, mon cerveau se calma; mon imagination se fondit dans une vague somnolence, et je tombai bientôt dans un morne sommeil.

Chapitre 9

Les colères de Ned Land.

Quelle fut la durée de ce sommeil, je l'ignore, mais il dut être long, car il nous reposa complètement de nos fatigues. Je me réveillai le premier. Mes compagnons n'avaient pas encore bougé, et demeuraient étendus dans leur coin, comme des masses inertes.

A peine relevé de ma couche passablement dure, je sentis mon cerveau dégagé, mon corps dispos, mon esprit net, puis je recommençai un examen attentif de notre cellule.

Rien n'était changé à ses dispositions

intérieures. La prison était restée prison, et les prisonniers, prisonniers. Cependant, le steward, profitant de notre sommeil, avait desservi la table. Rien n'indiquait donc une modification prochaine dans notre situation, et je me demandai sérieusement si nous étions destinés à vivre en cage.

Cette perspective me sembla d'autant plus pénible, que, si mon cerveau était libre de ses obsessions de la veille, je me sentais la poitrine singulièrement oppressée; ma respiration se faisait difficilement. L'air lourd ne suffisait plus au jeu de mes poumons. Bien que la cellule fut vaste, il était évident que nous avions consommé en grande partie l'oxygène qu'elle contenait. En effet, chaque homme dépense dans une heure l'oxygène renfermé dans cent litres d'air, et cet air, chargé alors d'une quantité presque égale d'acide carbonique, devient irrespirable.

Il était donc urgent de renouveler l'atmosphère de notre prison, et sans doute aussi, toute l'atmosphère du bateau sous-marin.

Là se posait une question à mon esprit. Comment procédait le commandant de cette demeure flottante? Obtenait-il de l'air par des moyens chimiques, en dégageant par ~~[illegible]~~ la chaleur l'oxygène contenu dans du chlorate de potasse, et en absorbant l'acide carbonique par la potasse caustique. Dans ce cas, il devait avoir conservé des relations avec les continents, afin de se procurer les matières nécessaires à cette opération. Se bornait-il seulement

à emmagasiner l'air sous de hautes pressions dans de vastes réservoirs, puis à le répandre suivant les besoins de son equipage ? Peut-être. Ou, procédé plus commode, plus économique, et par conséquent, plus probable, se contenter de revenir respirer à la surface des eaux, comme un cétacé, et de renouveler pour vingt-quatre heures sa provision d'atmosphère ? Quoiqu'il en soit, et quelque fut la méthode, il me paraissait prudent de l'employer sans retard.

En effet, j'étais déjà réduit à multiplier mes inspirations pour extraire de cette cellule le peu d'oxygène qu'elle renfermait, quand, soudain, je fus rafraîchi par un courant d'air pur et tout parfumé d'émanations salines. C'était bien la brise de mer vivifiante et nargée d'iode ! J'ouvris largement la bouche, et mes poumons se saturèrent de fraîches molécules. En même temps, je sentis un balancement, un roulis de médiocre amplitude, mais parfaitement déterminable. Le bateau, le monstre de tôle, venait évidemment de remonter à la surface de l'océan pour y respirer à la façon des baleines, ce mode de ventilation du navire était donc reconnu.

Lorsque j'eus absorbé cet air pur à pleine poitrine, je songeai à conduit, l'« aérifère » si l'on veut, qui laissait arriver jusqu'à nous cette bienfaisante effluve, et je ne tardai pas à le trouver. Au dessus de la porte s'ouvrait un trou d'aérage qui donnait passage à une fraîche colonne d'air, et renouvelait ainsi l'atmosphère appauvrie de la cellule.

Répétez

Je dirai

J'en étais là de mes observations quand vers le conseil s'éveillèrent presque en même temps, sous l'influence de cette aération revivifiante. Ils se frottèrent les yeux, se dérouillèrent les bras, et furent sur pied en un instant.

« Monsieur a bien dormi ? me demanda Conseil avec sa politesse quotidienne.

– Fort bien, mon brave garçon, répondis-je. Et vous, maître Land ?

– Profondément, monsieur le professeur. Mais, je ne sais si je me trompe, il me semble que je respire comme une brise de mer !. »

Le marin, habitué aux émanations salines, ne pouvait s'y méprendre, et je lui fis part du phénomène que j'avais observé pendant son sommeil.

« Bon ! me dit-il, cela explique parfaitement ces mugissements que nous entendions lorsque le prétendu narval se trouvait en vue du Lincoln.

– Parfaitement, maître Land.

– Seulement, monsieur Aronnax, je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est, à moins que ce ne soit l'heure du dîner ?

– L'heure du dîner, mon digne harponneur ? Dites, au moins, l'heure du déjeuner, car nous sommes certainement au lendemain d'hier.

– Ce qui démontre, répondit Conseil, que nous avons pris vingt-quatre heures de sommeil.

– C'est mon avis, répondis-je.

– Je ne vous contredis point, répliqua

Ned Land ; mais dîner ou déjeuner, le steward sera le bien venu, qu'il apporte l'un ou l'autre.

— L'un et l'autre, dit Conseil.

— C'est juste, répondit le Canadien, nous avons droit à deux repas, et pour mon compte, je ferai honneur à tous les deux.

— Eh bien, Ned, attendons patiemment, répondis-je. Il est évident que ces gens inconnus ne veulent pas nous laisser mourir de faim, car, dans ce cas, le dîner d'hier soir n'aurait aucun sens.

— À moins qu'on ne nous engraisse ! riposta Ned.

— Je proteste, répondis-je. Nous ne sommes point tombés entre les mains de cannibales !

— Une fois n'est pas coutume, répondit sérieusement le Canadien, qui sait si ces gens-là ne sont pas privés depuis long-temps de chair fraîche, et dans ce cas, trois particuliers sains et bien constitués comme monsieur le professeur, son domestique et moi...

— Chassez ces idées, maître Land, répondis-je au harponneur, et surtout, ne parlez pas de là pour vous emporter contre nos hôtes, ce qui ne pourrait qu'aggraver notre situation.

— En tout cas, dit le harponneur, j'ai une faim de tous les diables, et, dîner ou déjeuner, le repas n'arrive guère.

— Maître Land, répliquai-je, il faut se conformer au règlement du bord, et je suppose que notre estomac avancera

sur la dodge du maître coq.
– Eh bien, on le mettra à l'heure, répondit tranquillement Conseil.
– Je vous reconnais là, ami Conseil, riposta l'imparturbable Canadien. Vous ne userez jamais votre bile et vos nerfs! Toujours calme. Vous seriez capable, j'imagine, de dire vos Graces avant votre Benedicite, et de mourir de faim avant de vous plaindre!
– A quoi cela servirait-il? demanda Conseil.
– Mais cela servirait à se plaindre! C'est déjà quelque chose. Et si ces pirates – ~~corsaires~~ je dis pirates par respect, et pour ne pas contrarier monsieur le professeur qui défend de les appeler cannibales, – si ces pirates se figurent qu'ils vont me garder dans cette cage où j'étouffe, sans apprendre de quels jurons j'assaisonne mes emportements, ils se trompent! Voyons, monsieur Arronax, parlez franchement. Croyez-vous qu'ils nous tiennent longtemps dans cette boîte de fer?
– A dire vrai, je n'en sais rien, mon Land.
– Mais enfin, que supposez-vous?
– Je suppose que le hasard nous a rendus maîtres d'un secret important. Or, si l'équipage de ce bateau sous-marin a intérêt à le garder, et s'il attache en plus grande que la vie de trois hommes, je crois notre existence très compromise. Dans le cas contraire, à la première occasion, le monstre qui nous a engloutis nous

rendra au monde habité par nos semblables.
— A moins qu'on ne nous enrole parmi l'équipage de ce bateau, et qu'ainsi l'on nous garde...
— Jusqu'au moment, répliqua Ned Land, où quelque frégate plus rapide ou plus adroite que le Lincoln s'emparera de ce nid de pirates et enverra son équipage et nous respirer une dernière fois au bout de sa grand'vergue.
— Bien raisonné, maître Land, répliquai-je. Mais on ne nous a pas encore fait que je sache de proposition à ce sujet. Inutile donc de discuter le parti que nous devrons prendre le cas échéant. Je vous le répète, attendons, prenons conseil des circonstances, et ne faisons rien puisqu'il n'y a rien à faire.
— Au contraire, monsieur le professeur, répondit le harponneur, qui n'en voulait pas démordre, il faut faire quelque chose.
— Eh! quoi donc, maître Land?
— Nous sauver.
— Se sauver d'une prison « terrestre », en effet difficile, mais d'une prison sous-marine, cela me paraît absolument impossible.
— Allons, ami Ned, demanda Conseil, que répondez-vous à l'objection de Monsieur? Je ne puis croire que vous soyez à bout de ressources "!»

Le harponneur, visiblement embarrassé, se tairait. Une fuite, dans les conditions où le hasard nous avait jetés, était absolument impraticable. Mais un Canadien est à demi français, et maître Ned Land le fit bien voir par sa réponse.

SOCIETE DE GEOGRAPHIE

Sabine 28 L.

.. ainsi, monsieur Arronax, reprit-il après
quelques instants de reflexion, vous ne
Devinez pas ce que doivent faire des gens
qui ne peuvent s'echapper de leur prison?
— Non, mon ami.
— C'est bien simple, il faut qu'ils s'arrangent
de manière a y rester.
— Parbleu! fit Conseil.
— Mais après avoir jeté dehors géoliers,
porte-clefs et gardiens. Voilà tout.
— quoi, Ned? vous songez sérieusement à
vous emparer de ce bâtiment?
— Très sérieusement, repondit le Canadien.
— Mais c'est impossible.
— Pourquoi donc, monsieur? Il peut se
présenter quelque chance favorable, et je ne
vois pas ce qui pourrait nous empêcher
d'en profiter. ~~Mais~~ S'ils ne sont qu'une
vingtaine à bord de cette machine, ils ne
feront pas reculer deux français et un
Canadien, je suppose!»

Il valait mieux admettre la
proposition du harponneur que de la discuter.
aussi me contentai-je de répondre:
« Laissons venir les circonstances, maître
Land, et nous verrons. ~~Mais~~ Mais jusque
là, je vous en prie, contenez votre impatience.
On ne peut agir que par ruse, et ce n'est
pas en vous emportant que vous ferez
naître des chances favorables. Promettez-
moi donc, que vous accepterez la situation
sans trop de colère.
— Je vous le promets, monsieur le professeur,
répondit Ned Land, d'un ton peu rassuré.
Pas un mot violent ne sortira de ma
bouche, pas un geste brutal ne me trahira,
quand bien même le service de la table

ne se ferait pas avec toute la régularité désirable.

– J'ai votre parole, Ned, » répondis-je au Canadien.

Puis, la conversation fut suspendue, et chacun de nous se mit à réfléchir, à part soi. J'avouerai que, pour mon compte, et malgré l'assurance du harponneur, je ne conservais aucune illusion. Je n'admettais pas ces chances favorables dont Ned Land avait parlé. Pour être si sûrement manœuvré, le bateau sous-marin exigeait un nombreux équipage, et conséquemment, dans le cas d'une lutte, nous aurions affaire à trop forte partie. D'ailleurs, il fallait avant tout, être libres, et nous ne l'étions pas. Je ne voyais même aucun moyen de fuir cette cellule de tôle si hermétiquement fermée ; et pour peu que l'étrange commandant de ce bateau eût un secret à garder, – ce qui paraissait au moins probable, – il ne nous laisserait pas aller librement à son bord. Maintenant, se débarrasserait-il de nous par la violence, ou nous jetterait-il un jour sur quelque coin de terre, c'était là l'inconnu. Toutes ces hypothèses me semblaient extrêmement plausibles, et il fallait être un harponneur pour espérer de reconquérir sa liberté.

Je compris (cerveau), d'ailleurs, que les idées de Ned Land se modifiaient avec les réflexions qui s'emparaient de son cerveau. J'entendais peu à peu les jurons gronder au fond de son gosier, et je voyais ses gestes redevenir menaçants. Il se levait, bourrait comme une bête fauve en cage, frappait les murs du pied et du poing.

D'ailleurs, le temps s'écoulait, la faim se faisait cruellement sentir, et cette fois, le steward n'apparaissait pas.

Ned Land se montrait de plus en plus, et malgré sa parole, je craignais une explosion, lorsqu'il se trouverait en présence de l'un des hommes du bord.

Et je n'avais que trop lieu de le craindre ! Pendant deux heures encore, la colère de Ned Land s'exalta. Il appelait, il criait, mais en vain. Les murailles de tôle étaient sourdes. Je n'entendais même aucun bruit à l'intérieur de ce bâtiment qui semblait abandonné, mort. Il ne bougeait pas, car j'aurais évidemment senti les frémissements de la coque sous l'impulsion de l'hélice. Plongé sans doute dans l'abîme des eaux, il n'appartenait plus aux vivants de la terre. Tout ce silence était effrayant.

Quant à notre abandon, à notre isolement dans cette cellule, je n'osais estimer ce qu'il pourrait durer. Les espérances que j'avais conçues après notre entrevue avec le mystérieux commandant du bord, s'effaçaient peu à peu. La douceur du regard de cet homme, l'expression généreuse de sa physionomie, la noblesse de son maintien, tout disparaissait de mon souvenir. Je revoyais cet énigmatique personnage tel qu'il devait être, nécessairement impitoyable, cruel. Je le sentais en dehors de l'humanité, ~~et par conséquent~~, inaccessible à tout sentiment de pitié, ~~sans doute~~ implacable ennemi des hommes auxquels il avait dû vouer une haine ~~désespérée~~, implacable.

Mais, cet homme, allait-il donc nous

laissés périr d'inanition enfermés dans
cette étroite prison, livrés à ces horribles
envies auxquelles pousse la faim farouche ?
Cette affreuse pensée prit dans mon esprit
une intensité surprenante, et, l'imagination
aidant, je me sentis envahir par une
épouvante insensée. Conseil restait calme.
Ned Land rugissait.

En ce moment, un bruit se fit entendre
extérieurement. Des pas résonnèrent sur les
dalles de métal. Les serrures de la porte
furent fouillées. La porte s'ouvrit. Le steward
qui nous avait servi la veille, parut.

Avant que j'eusse fait un mouvement
pour l'en empêcher, le Canadien s'était
précipité sur ce malheureux ; il l'avait
renversé, il le tenait à la gorge, il l'étouffait.
Le steward râlait sous sa main puissante.

Conseil allongeait déjà à retirer des
mains du harponneur sa victime à demi-
suffoquée, et j'allais joindre mes efforts aux
siens, quand, subitement, je fus cloué à ma
place par ces mots prononcés en français :
« Calmez-vous, maître Land, et vous, monsieur
le professeur, veuillez m'écouter ! »

Chapitre 10

L'homme des Eaux

C'était l'étrange commandant
du bord qui parlait ainsi.

A ces mots, Ned Land se releva
subitement. Le steward, presque étranglé,
sortit en égarant sur un signe de son
maître. Conseil, intéressé malgré lui, moi
stupéfait, nous attendions en silence le
dénouement de cette situation.

Le commandant, appuyé sur l'angle

De la table, les bras croisés, nous observait avec une profonde attention. Il essaya. Il a parlé ! Regrettait-il ces mots qu'il venait de prononcer en français, on pouvait le croire.

(22 à lire) Lefèvre (85 lignes)

Après quelques instants d'un silence qu'aucun de nous ne songea à interrompre :

« Messieurs, dit-il d'une voix calme et pénétrante, je parle également bien le français, l'anglais, l'allemand. J'aurais donc pu vous répondre dès notre première entrevue, mais je voulais vous connaître, d'abord, réfléchir ensuite. Votre triple récit, absolument semblable au fond, m'a affirmé l'identité de vos personnes. Je sais maintenant que le hasard a mis en ma présence monsieur Arronax, professeur d'histoire naturelle au Muséum de Paris, chargé d'une mission scientifique à l'étranger, conseil son domestique, et Ned Land, d'origine canadienne, harponneur à bord de la frégate l'Abraham Lincoln, de la marine nationale des États-Unis d'Amérique. »

Je m'inclinai d'un air d'assentiment. Ce n'était pas une question que me posait le commandant. Donc, pas de réponse à faire. Cet homme singulier s'exprimait en français avec une aisance parfaite, et sans aucun accent. Sa phrase était nette, ses mots justes, sa facilité d'élocution remarquable. Et cependant, je ne sentais pas en lui un compatriote.

Il reprit la conversation en ces termes :

~~« Vous avez trouvé bizarre, monsieur, que je ne vous aie pas répondu lorsque j'étais à votre dernière visite pour la première fois~~ « Vous avez trouvé sans doute, messieurs,

que j'ai long temps tardé à vous rendre cette seconde visite. C'est que, je vous l'ai dit, votre identité reconnue, je voulais réfléchir sur le parti à prendre envers vous. J'ai beaucoup hésité, car les plus bizarres circonstances vous ont jeté à mon bord. Vous êtes venu troubler l'existence d'un homme qui a rompu avec l'humanité...

— Involontairement, dis-je.

— Involontairement? répondit l'inconnu, en forçant un peu sa voix. Est-ce involontairement que le Abraham Lincoln me chasse sur toutes les mers? Est-ce involontairement que vous avez pris passage à bord de cette frégate? Est-ce involontairement que vos boulets ont rebondi sur la coque de mon navire? Est-ce involontairement que maître Ned Land m'a frappé de son harpon? »

Je surpris dans ces paroles une irritation contenue. Mais à ces récriminations j'avais une réponse toute naturelle.

« Monsieur, dis-je, vous ignorez sans doute les discussions qui ont eu lieu à votre sujet en Amérique et en Europe. Vous ne savez pas que divers accidents, provoqués par le choc de votre appareil sous-marin, ont ému l'opinion publique dans les deux continents. Je vous fais grâce des hypothèses sans nombre par lesquelles on cherchait à expliquer l'inexplicable phénomène dont seul vous aviez le secret. Mais sachez qu'en vous poursuivant jusque dans les hautes mers du Pacifique, l'Abraham Lincoln croyait chasser quelque puissant monstre marin dont il fallait à tout prix délivrer l'Océan. »

Un demi-sourire détendit les lèvres

Du commandant ; puis, d'un ton plus calme :

« Monsieur Arronax, répondit-il, osez-vous affirmer que votre frégate n'eut pas poursuivi et canonné un bateau-sous-marin aussi bien qu'un monstre ? »

Cette question m'embarrassa, car, certainement, le commandant Farragut n'eut pas hésité ; c'était son devoir de détruire un appareil de ce genre tout comme un narval gigantesque.

« Vous comprenez donc, monsieur, reprit l'inconnu, que j'ai le droit de vous traiter en ennemis. »

Je ne répondis rien, et pour cause. A quoi bon discuter une proposition semblable, quand la force peut détruire les meilleurs arguments.

« J'ai longtemps hésité, reprit le commandant. Rien ne m'obligeait à vous donner l'hospitalité. Si je devais me séparer de vous, je n'avais aucun intérêt à vous revoir. Je vous remettais sur la plate-forme d'un navire qui vous avait servi de refuge, je me retirais, je ~~disparaissais~~ me replongeais sous les mers, et j'oubliais que vous aviez jamais existé. N'était-ce pas mon droit ?

— C'était le droit d'un sauvage, répondis-je, et non celui d'un homme.

— Monsieur le professeur, répliqua vivement le commandant, ~~veuillez ne pas me condamner~~ Je ne suis pas un homme ! ~~Je ne suis pas un homme devant les lois humaines.~~ J'ai rompu la société toute entière pour des raisons dont je suis le seul juge ; je n'obéis donc point à ses règles, et je vous engage à ne jamais les invoquer devant moi ! »

Ceci fut dit nettement. Un éclair de haine avait allumé les yeux de l'inconnu, et dans la vie de cet homme, j'entrevis tout un passé formidable, non seulement

Il s'était mis en dehors des lois humaines,
mais il se savait indépendant, libre dans la
plus rigoureuse acception du mot, sans de
toute atteinte. Qui donc oserait le poursuivre
au fond des mers, puisque, à leur surface,
il dévorait les efforts tentés contre lui ?
quel navire pourrait résister au choc de
son monitor sous-marin ? Quelle cuirasse,
si épaisse qu'elle fut, supporterait les ~~résisterait aux~~ coups
de son éperon ? Nul, entre les hommes, ne
pouvait lui demander compte de ses œuvres.
Dieu, s'il y croyait, sa conscience, s'il en
avait une, voilà les seuls juges auxquels
il ne ~~sa~~ saurait échapper.

Ces réflexions traversèrent rapidement
mon esprit, pendant que l'étrange personnage
se taisait, ~~concentré~~ absorbé et retiré en lui
même. Je le considérais avec un effroi très
mélangé d'intérêt, et sans doute, comme
Œdipe considérait le sphinx. Après un assez
long silence, l'inconnu reprit en ces termes :
« J'ai donc hésité, dit-il, mais j'ai pensé
que mon intérêt pouvait s'accorder avec cette
pitié naturelle à laquelle tout homme a
droit. ~~Vous êtes donc mes hôtes, je ne dis~~
~~plus mes prisonniers. Vous êtes libres à~~
~~mon bord~~ Et, en échange de cette liberté,
toute relative, d'ailleurs, je ne vous imposerai qu'une seule condition.
~~que trois conditions~~. Votre parole de vous
y soumettre me suffira.

Vous restez donc à mon bord, puisque la fatalité vous y a jetés ! Vous y êtes libres

— Parlez, monsieur, répondis-je. Je pense
que cette condition ~~est~~ est de celles qu'un
honnête homme peut accepter.

— Sans restriction, monsieur. Elles ne vous
engageront que dans certaines limites, et
n'ont d'autre but que de sauvegarder le
mystère de mon existence.

je serai seul juge des circonstances dans les quelles nous devrons nous séparer. Des mois des années peuvent s'écouler sans que ces circonstances se présentent, et vous attendrez patiemment que l'heure ait sonné pour vous de reprendre cet insupportable joug de la terre que les hommes appellent la liberté. Acceptez-vous ?

– Nous acceptons, " répondis-je, malgré la mine peu satisfaite du canadien

Je ne voyais pas, d'ailleurs, comment j'aurais pu refuser. Nous ne traitions pas sur le pied d'égalité, et je devais tenir compte de la situation qui nous était faite. Cette seconde condition, bien qu'elle nous reconnût la qualité " d'hôtes ", nous constituait ~~expressément prisonniers sur parole~~.

" Voici ma dernière condition, reprit alors le ~~commandant, et vous devez vous y soumettre sans restriction~~ Parfaitement, monsieur, et la voici.. Il est possible que quelques certains événements imprévus m'obligent à vous consigner dans vos cabines, pour quelques heures ou quelques jours suivant le cas. J'attends de vous une obéissance passive, désirant ne jamais employer la violence. En agissant ainsi, je couvre votre responsabilité, je vous dégage entièrement, et c'est à moi de vous mettre dans l'impossibilité de voir ce qui ne doit point être vu. Acceptez-vous cette condition? ~~comme les deux premières ?~~ "

Il se passait donc à bord des choses singulières, et que ne devaient point voir des gens qui n'avaient pas encore rompu avec les lois sociales ? Entre les surprises que l'avenir me ménageait, celle-ci ne devait pas être la moindre.

" Nous acceptons ", répondis-je ~~cependant, et~~

— Nous vous écoutons, monsieur, répondis-je.

— Voici ces conditions. Premièrement, vous ne chercherez jamais à savoir qui j'ai été, ni qui je suis, ce que j'ai fait, ni ce que je fais, pourquoi j'ai voulu vivre dans ces conditions, ni pourquoi j'y vis encore. Quant aux événements qui se passeront à mon bord et dont vous serez témoins, je les livre à votre appréciation, et je ne vous demande pas le secret, ce que vous aurez vu, entendu, compris, vous pourrez le redire, si vous retournez jamais parmi vos semblables!

— Si nous retournons jamais!... dit Ned Land. Est-ce que?..

— Patience, maître Land, reprit le commandant. Ce "jamais" qui vous surprend, je l'expliquerai plus tard. Acceptez-vous, messieurs?

— Nous acceptons, répondis-je simplement.

En somme, cette première condition était juste. L'inconnu nous laissait toute la liberté compatible avec les exigences spéciales de son bord, et n'interdisait que les investigations relatives à sa personne.

« En second lieu, reprit-il, vous ne chercherez jamais à quitter mon bord sans mon autorisation, et quand même certaines circonstances vous paraîtraient favorables à une évasion, je ne veux pas que vous puissiez fuir sans mon consentement. Acceptez-vous?

— Monsieur, répondis-je, des prisonniers indignes reprennent toujours le droit de fuir. Il sera donc à vous de ne pas nous traiter en prisonniers.

— Je vous répète que vous serez mes hôtes et rien que mes hôtes. ~~Acceptez-vous sans autre explication cette seconde condition?~~

~~— Oui, répondis-je, mais je vous demanderai jusqu'à quand nous serons retenus à votre bord.~~

Seulement, je vous demanderai, monsieur, la permission de vous adresser une question bien naturelle.

— Parlez, monsieur.

— ~~Dès que vous nous aurez donné la liberté~~ Vous avez dit que nous serions libres à votre bord. Je

— Parfaitement, monsieur.

— Je vous demanderai donc ce que vous entendez par cette « liberté »

— Mais la liberté d'aller, de venir, de voir, d'observer tout ce qui se passe ici, — sauf en quelques circonstances rares, — la liberté enfin dont nous jouissons nous-mêmes, nos compagnons et moi! »

Il était évident que nous ne nous entendions point.

« Pardon, monsieur, repris-je, mais cette liberté ne peut nous suffire.

— Il faudra cependant, monsieur, qu'elle vous suffise!

— Quoi! nous devons renoncer à jamais revoir notre patrie, nos amis, nos parents!

— Oui! monsieur, renoncer à jamais reprendre cet inappréciable joug de la terre que les hommes croient être la liberté!

— Par exemple, s'écria Ned Land, jamais je ne donnerai ma parole de ne pas chercher à me sauver.

— Je vous demande pas ~~votre~~ de parole, maître Land, répondit froidement le commandant. Mais on ne se sauve pas d'ici!

— Monsieur, répondis-je, emporté malgré moi, vous abusez de votre force, c'est de la cruauté.

— Non, monsieur, c'est de la clémence! Vous êtes mes prisonniers après combat, et je vous garde, quand je pourrais d'un mot vous replonger dans les abîmes de l'Océan! Vous m'avez attaqué. Vous êtes venus surprendre un secret que nul de vous ne doit commenter, le secret de toute mon existence! Et vous croyez que je vais vous renvoyer sur cette terre que je ne veux plus connaître! Jamais!... »

Je vis le moment où Ned Land allait se jeter sur l'inconnu. Je l'arrêtai.

— Monsieur, dis-je, vous nous donnez une implacable alternative entre la vie ou la mort.

— Évidemment.

— Mes amis, dis-je, il nous faudra toujours temps d'en venir à cette dernière extrémité, et nous y réfléchirons. Mais aucune parole ne nous lie au commandant de ce bord.

— Aucune, monsieur, répondit l'inconnu; puis

~~sans faire aucune observation.~~

~~— Bien, reprit l'inconnu, j'ai votre parole.~~

"Laissez-moi vous dire maintenant, monsieur le professeur, que vous ne regretterez pas le temps passé à mon bord. Vous allez voyager dans le pays des merveilles, l'étonnement, la stupéfaction seront probablement l'état habituel de votre esprit. Vous ne vous blaserez jamais sur le spectacle incessamment offert à vos yeux. A partir de ce jour, vous entrez dans un monde nouveau, vous verrez ce que n'a vu encore aucun homme, ... car moi et les miens nous ne comptons plus, ~~parmi eux~~, et notre ~~parmi les représentants de cette espèce~~ dégénérée Nature va vous livrer les derniers secrets. Il ~~se~~ souhaite que la ~~sépare en vous~~, monsieur le professeur, et que vous puissiez rapporter à vos semblables le fruit de vos études sous-~~traines~~. L'avenir en décidera.

~~— Monsieur~~, répondis-je, assez ému, je vous remercie au nom de mes compagnons de ~~mon~~ Si vous avez brisé avec l'humanité, je pense que vous n'avez pas, du moins, rompu avec tout sentiment humain. Vous sommes des naufragés charitablement recueillis à votre bord, nous ne l'oublierons pas !"

Je pensais que le commandant allait me tendre la main, comme pour sceller notre traité. Il n'en fit rien. Je le regrettai pour lui.

.. une dernière question, dis-je au moment où cet être inexplicable semblait vouloir se retirer.

— Parlez, monsieur le professeur.

s'inclina un peu plus, il reprit:

Je vous connais. Vous trouverez parmi les livres qui savent à mes études favorites l'ouvrage que vous avez publié sur les grands fonds sous-marins: je l'ai souvent lu. Chez une nature de proie, que vous avez pensée aussi logique vous le permettait la même fermeté; mais vous ne serez pas seul. Vous n'avez pas tout vu, et nous compléterons votre livre ensemble.

Précisément, je vais revoir dans un moment tout du monde sous marin, — qui sait, le dernier peut-être, — tout ce que j'ai pu étudier au fond de ces mers tant de fois parcourues, et vous serez mon compagnon d'études. Donc à

[Je ne puis rien que ces paroles du commandant firent sur moi un merveilleux effet. J'étais pour lui pas mon faible, et j'oubliais, pour une instant, que la contemplation de ces choses sublimes ne pouvaient valoir notre liberté perdue. Cependant, je comptais sur l'avenir pour trouver quelque grave question. Aussi, je me contentai de répondre:

" Monsieur, si vous avez brisé avec l'humanité, je vous avoue que vous n'avez pas rompu avec tout sentiment humain. Vous sauvez des naufragés charitablement recueillis à votre bord, et pour mon compte, je vous remercie de la part que vous me offrez de prendre à vos travaux sous-marins."

Duchy

— De quel nom dois-je vous appeler?

— Monsieur, répondit le commandant, je ne suis pour vous que le capitaine Nemo, et vos compagnons et vous, n'êtes pour moi que les passagers du Nautilus. »

Le capitaine Nemo appela. Un steward parut. Le capitaine lui donna ses ordres dans cette langue étrangère que je ne pouvais reconnaître. Puis, se tournant vers le Canadien et Conseil :

« Votre déjeuner vous attend dans votre cabine, leur dit-il. Vous pourrez suivre cet homme.

— Ça n'est pas de refus ! » répondit le harponneur.

Conseil et lui sortirent ainsi de cette cellule où ils étaient renfermés depuis plus de trente heures.

« Et maintenant, monsieur Aronnax, notre déjeuner nous attend. Veuillez me permettre de vous précéder. »

— A vos ordres, capitaine. »

Je suivis le capitaine Nemo, et dès que j'eus ~~passé~~ franchi la porte, je pris une sorte de couloir, électriquement éclairé, semblable aux coursives d'un navire. Après un parcours d'une dizaine de mètres, une seconde porte s'ouvrit devant moi.

J'entrai alors dans une salle à manger, ornée et meublée avec un goût sévère. De hauts dressoirs de chêne, incrustés d'ornements d'ébène, s'élevaient aux deux extrémités de cette salle, et sur leurs rayons à ligne ondulée étincelaient des faïences, des porcelaines, des verreries d'un prix inestimable. La vaisselle plate y resplendissait sous les rayons que versait un plafond lumineux dont de fines peintures tamisaient et adoucissaient l'éclat.

Au centre de la salle apparaissait une table richement servie. Le capitaine Nemo m'indiqua la place que je devais occuper.

« Asseyez-vous, me dit-il, et mangez comme un homme qui doit mourir de faim ! »

Ce que je fis consciencieusement, en attaquant les plats pour la mer seule avait fourni le couvert.

Le déjeuner se composait encore d'un certain nombre de mets dont j'ignorais la nature et la provenance. J'avouerai que c'était bon, mais avec un goût particulier auquel je m'habituai facilement. Les divers aliments me parurent riches en phosphore, et je pensai qu'ils devaient avoir une origine marine.

Le capitaine Nemo me regardait. Sans, je ne lui demandai rien, mais il devina mes pensées, et il répondit de lui même aux questions que je brûlais de lui adresser.

« La plupart de ces mets vous sont inconnus, me dit-il, mais cependant, vous pouvez en user sans crainte. Ils sont sains et nourrissants. Depuis long-temps, j'ai renoncé aux aliments de la terre, et je ne m'en porte pas plus mal. Mon équipage, qui est fort vigoureux, ne se nourrit pas autrement que moi.

— Ainsi, dis-je, tous ces aliments sont des produits de la mer ?

— Oui, monsieur le professeur, la mer fournit à tous mes besoins. Tantôt, je mets mes filets à la traîne, et je les retire, prêts à se rompre. Tantôt, je vais chasser au milieu de cet élément qui paraît être inaccessible à l'homme, et je force le gibier qui gîte dans mes forêts sous-marines ; mes troupeaux, comme ceux du vieux pasteur de Neptune, paissent sans crainte les immenses prairies de l'Océan. J'ai la même une vaste propriété, que j'exploite moi-même, et qui est toujours ensemencée par la main du Créateur de toutes choses.

Je regardai le capitaine Nemo avec un certain étonnement, et je lui répondis :

« Je comprends parfaitement, monsieur, que vos filets fournissent d'excellents poissons à votre table ; je comprends moins que vous poursuiviez le gibier aquatique dans vos forêts sous-marines ; mais je ne comprends plus du tout qu'une parcelle de viande, si petite qu'elle soit figure dans votre menu.

— Aussi, monsieur professeur, me répondit le capitaine Nemo, ne fais-je jamais usage de la chair des animaux terrestres.

— Ceci, cependant, repris-je en désignant un plat où se voyaient encore quelques tranches de filet.

— Ce que vous croyez être de la viande, monsieur le professeur, n'est autre chose que du filet de tortue de mer : Voici également quelques émincés de dauphin que vous prendriez pour un ragoût de porc ! Mon cuisinier est un habile préparateur, qui excelle à conserver ces produits variés de l'Océan. Goûtez à tous ces mets. Voici une préparation d'holothuries qu'un malais déclarerait sans rivale au monde, et voilà des confitures d'anémones qui valent celles des fruits les plus savoureux ! »

Et je goûtais, plutôt en curieux qu'en gourmet, tandis que le capitaine Nemo m'enchantait par ses invraisemblables récits.

« Mais cette mer, monsieur Aronnax, me dit-il, cette nourrice prodigieuse, inépuisable, elle ne me nourrit pas seulement ; elle me vêtit encore ; ces étoffes qui vous couvrent sont tissues avec le byssus de certains coquillages ; elles sont teintes avec la pourpre des anciens, et nuancées de couleurs diverses que j'extrais d'un grand nombre de mollusques. Les parfums qui vous trouverez sur la toilette de votre cabine, sont extraits le produit de la distillation des plantes marines ; votre lit sera fait du plus doux goémon de l'océan ;

Votre plume sera désormais un canon de Gatling ;
votre encre, de la liqueur secrétée par la seiche
ou l'encornet. Tout me vient maintenant de la
mer, comme tout lui retournera un jour !
– Vous aimez la mer, capitaine !
– Oui ! Je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre
les sept dixièmes du globe terrestre. Son souffle
est pur et sain. C'est l'immense désert où l'
homme n'est jamais seul, car il sent frémir la
vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule
d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle
n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini
vivant, comme l'a dit votre Michelet ! Et en
effet, monsieur le professeur, la nature s'y
manifeste par ses trois règnes minéral, végétal,
animal ! Ce dernier y est largement représenté
par les quatre groupes des Zoophytes, par trois
classes d'articulés, par cinq classes de mollusques, et
par trois classes de vertébrés, les mammifères, les reptiles,
et enfin ces innombrables légions de poissons, ordre
infini d'animaux qui compte plus de treize
mille espèces, dont un dixième seulement appartient
à l'eau douce ! La mer est le vaste réservoir
de la nature. C'est par la mer que le monde
globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait
si il ne finira pas par elle ! Là est la suprême
tranquillité. La mer n'appartient pas aux
tyrans ! A sa surface, ils peuvent encore exercer
des droits iniques, s'y battre, s'y dévorer, y
transporter toutes les horreurs terrestres. Mais
à trente pieds ~~au~~ au dessous de son niveau,
leur pouvoir cesse, leur influence s'éteint, leur
puissance se manifeste disparaît !... Ah ! monsieur ! vivez,
vivez au sein des mers ! La seulement est
l'indépendance ! Là, je ne reconnais pas de
maître ! Là, je suis libre ! »

Le capitaine Nemo se tut subitement
au milieu de cet enthousiasme qui débordait
de lui ! S'était-il laissé entraîner au delà de
sa réserve habituelle ? Avait-il trop parlé ?

Pendant quelques instants, il se promena, très agité ; puis ses nerfs se calmerent, ~~xxxxxxx~~ sa physionomie reprit sa froideur accoutumée ; et se tournant vers moi :

« Maintenant, monsieur le professeur, dit il, si vous voulez visiter le Nautilus, je suis à vos ordres ! »

Chapitre 11e
Le Nautilus.

Le capitaine Nemo se leva, ~~de quitta la table~~, et je le suivis. une double porte, ménagée à l'arriere de la salle s'ouvrit, et j'entrai dans une chambre de dimension égale à celle que je venais de quitter.

C'était à la fois une bibliotheque et un fumoir. De hauts meubles en palissandre noir, incrustés de cuivres, supportaient sur leurs larges rayons un grand nombre de livres uniformement reliés. Ils suivaient tout le contour de la salle et se terminaient à leur partie inferieure par de vastes divans, capitonnés de cuir marron, qui offraient aux lecteurs les courbes les plus confortables. De legers pupitres mobiles, qui s'ecartaient ou se rapprochaient à volonté, permettaient d'y poser le livre en lecture. ~~xxxxxxxxx~~ Au centre se dressait ~~xxxxxxxxx~~ une vaste table, couverte de brochures entre lesquelles apparaissaient quelques journaux déjà vieux. La lumiere electrique inondait tout cet harmonieux ensemble, et tombait de quatre globes dépolis à demi engagés dans les volutes du plafond. Je regardais avec une admiration réelle cette salle si ingenieusement aménagée, et je ne pouvais en croire mes yeux.

« Capitaine Nemo, dis-je à mon hôte, qui

venait de s'ouvrir sur l'un des divans, voilà une bibliothèque qui ferait honneur à plus d'un palais des continents, et je suis vraiment émerveillé, quand je songe qu'elle peut vous suivre au plus profond des mers

— Où trouverait-on plus de solitude, plus de silence, monsieur le professeur? répondit le capitaine Nemo. Votre cabinet du Museum vous procure-t-il un repos aussi complet?

— Non, monsieur, et je dois ajouter qu'il est bien pauvre auprès du vôtre. Vous possédez là six ou sept mille volumes...

— Douze mille, monsieur Arronax. Ce sont les seuls liens qui me rattachent à la terre. Mais le monde a fini pour moi le jour où mon navire s'est plongé pour la première fois sous les eaux. Ce jour là, j'ai acheté mes derniers volumes, mes dernières brochures, mes derniers journaux, et depuis lors, je veux croire que l'humanité n'a plus ni pensé ni écrit. Ces livres, monsieur le professeur, sont d'ailleurs à votre disposition, et vous pourrez en user tout le temps que vous resterez passager du Nautilus.»

Je remerciai le capitaine Nemo, et je m'approchai des rayons de cette bibliothèque. Livres de science et de littérature, écrits en toute langue, y abondaient, mais je ne remarquai pas un seul ouvrage de morale ~~politique~~ ou d'économie politique; ils semblaient être sévèrement proscrits du bord. Détail curieux, tous ces livres étaient indifféremment classés en quelque langue qu'ils fussent écrits, et ce mélange prouvait que le capitaine du Nautilus devait lire couramment ces divers volumes que sa main prenait au hasard.

Parmi ces ouvrages, je remarquai les chefs d'œuvre des maîtres anciens et modernes,

c'est à dire tout ce que l'humanité avait produit
de plus beau dans l'histoire, la poesie, le
roman et la scène, depuis Homere jusqu'à
Victor Hugo, depuis Xenophon jusqu'à
Michelet, depuis Rabelais jusqu'a Madame Sand, ~~depuis Eschyle jusqu'à Dumas fils~~.
~~Mais~~. Mais la science, plus particulierement,
faisait les frais de cette bibliothèque; les livres
de mecanique, de balistique, d'hydrographie,
de météorologie, de géographie, de geologie,
etc., y tenaient une place non moins importante
que les ouvrages d'histoire naturelle, et je
compris qu'ils formaient la principale étude
du capitaine. Je vis là tout le Humboldt,
tout l'Arago, les oeuvres de Milne Edwards, de
quatrefages, de Tyndall, de Faraday, de
Berthelot, de l'abbé Secchi, de Petermann,
du commandant Maury, d'Agassis, etc., les
memoires de l'académie des Sciences, les
bulletins des diverses Sociétés de géographie,
etc. Un livre de Joseph Bertrand, intitulé
les fondateurs de l'astronomie, me donna
même une date certaine, et comme je savais
qu'il avait paru dans le courant de 1865, je
fus en conclure que l'installation du Nautilus
ne remontait pas à une époque postérieure. Ainsi
donc, depuis trois ans, au plus, le capitaine
Nemo avait commencé son existence sous-marine.
J'espérai, d'ailleurs, que des ouvrages plus récents
me permettraient ~~d'assigner~~ de fixer plus exactement
cette époque; mais le temps ne me manquait
pas pour tenter cette recherche, et je ne voulus
pas retarder davantage notre promenade à
travers les merveilles du Nautilus.

« Monsieur, dis-je au capitaine, je vous
remercie d'avoir mis cette bibliothèque à ma
disposition. Il y a là des trésors, et j'en
profiterai.

~~Etude d'Astronomie~~

et aussi mon ouvrage qui n'avait pour moi
valeur certaine relativement à la carrière du
capitaine Nemo.

Jourdan

— Cette salle n'est pas seulement une bibliothèque, dit le capitaine Nemo, c'est aussi un fumoir.
— Un fumoir ? m'écriai-je. On fume donc à bord ?
— Sans doute.
— Alors, capitaine, je suis forcé de croire que vous avez conservé des relations avec la Havane.
— Aucune, répondit le capitaine. Acceptez ce cigare, monsieur Aronnax, et, bien qu'il ne vienne pas de la Havane, vous en serez content, si vous êtes connaisseur. »

Je pris ce cigare dont la forme rappelait celle des Londrès ; mais ~~[illegible]~~ il semblait être fabriqué avec des feuilles d'or. Je l'allumai à un petit brasero que supportait un élégant pied de bronze, et j'aspirai les premières bouffées avec la volupté d'un amateur qui n'a pas fumé depuis deux jours.

« C'est excellent, dis-je, mais ce n'est pas du tabac.
— Non, répondit le capitaine, ce tabac ne vient ni de la Havane, ni de l'Orient. C'est une sorte d'algue, riche en nicotine, que la mer me fournit, non sans quelque parcimonie. Regrettez-vous les Londrès, monsieur ?
— Capitaine, je les méprise à partir de ce jour.
— Fumez donc à votre fantaisie, et sans discuter l'origine de ces cigares ; amant regrette ne les a contrôlés, mais ils n'en sont pas moins bons pour cela.
— Au contraire ».

A ce moment, le capitaine Nemo ouvrit une porte qui faisait face à celle par laquelle j'étais entré dans la bibliothèque, et je passai dans un salon immense et splendidement éclairé.

C'était un carré long de dix mètres de large de six, et haut de cinq. Un plafond lumineux, décoré de légères arabesques, distribuait un jour clair et doux sur toutes les merveilles entassées dans ce musée. Car, c'était un musée

dans lequel une main intelligente et prodigue avait
réuni tous les trésors de la nature et de l'art,
avec ce pêle-mêle artiste qui distingue un
atelier de peintre.

Une trentaine de tableaux de maîtres,
à cadres uniformes, séparés par d'étincelantes
panoplies, ornaient les parois tendues de tapisseries
d'un dessin sévère. Je vis là des toiles de
la plus haute valeur, et que, pour la plupart,
j'avais admirés dans les musées de l'Europe et
aux expositions de peinture. Les diverses écoles
des maîtres anciens étaient représentés par une
madone de Raphaël, une ~~femme à demi voilée~~ vierge
de Léonard de Vinci, une nymphe du Corrége,
une femme du Titien, une adoration de
Véronèse, une assomption de Murillo, un
portrait d'Holbein, un moine de Velasquez, un
martyre de Ribeira, une kermesse de Rubens,
deux paysages flamands de Teniers, trois
petits tableaux de genre de Gerard Dow, de Metzu, de Gericault, de Prud'hon,
et de Paul Potter, quelques marines de Van Bruchen
et de Vernet. Parmi les œuvres de la peinture
moderne, apparaissaient des tableaux signés
Delacroix, ~~Decamps~~, Ingres, Decamps,
Troyon, Meissonier, ~~Courbet, Rosa Bonheur~~,
Daubigny, ~~Trouvenin, Müller~~, et quelques
statuettes de marbre ou de bronze, animées
par le ciseau de ou de
se dressaient sur leur piédestaux dans les angles
de ce magnifique salon. Cet état de stupéfaction
dont m'avait parlé le commandant du Nau-
tilus commençait déjà.

« Monsieur le professeur, dit alors cet homme
étrange, vous excuserez le sans-gêne avec lequel
je vous reçois, et le désordre qui règne dans
ce salon.

— Monsieur, te répondis-je, sans chercher à
savoir qui vous êtes, m'est-il permis de
reconnaître en vous un artiste ?

— Un amateur, tout au plus, monsieur. J'aimais autrefois à collectionner ces belles œuvres créées par la main de l'homme. J'étais un chercheur avide, un fureteur infatigable, et j'ai pu réunir quelques objets d'un haut prix. Ce sont mes derniers souvenirs de cette terre qui est morte pour moi. Vos artistes modernes ne sont déjà plus que des anciens ; ils ont deux ou trois mille ans d'existence, et je confonds dans mon esprit un Lesueur et un Zeuxis, un Apelle et un Delacroix.

— Et vos musiciens ? dis-je, en montrant des partitions de Rossini, de Mozart, de Beethoven, d'Haydn, de Meyerbeer, d'Herold, de Wagner, d'Auber, de Gounod, et nombre d'autres, éparses sur un piano-orgue de grand modèle, qui occupait un des panneaux du salon.

— Ces musiciens, me répondit le capitaine Nemo, ce sont des contemporains d'Orphée, car ~~pour moi les temps historiques les traits de~~ les différences chronologiques s'effacent dans l'esprit des morts, et je suis mort, monsieur le professeur, aussi bien mort que ceux de vos amis qui reposent à six pieds sous terre ! »

Le capitaine Nemo se tut alors, et sembla perdu dans une rêverie profonde. Je le considérais avec une vive émotion, analysant en silence les étrangetés de sa physionomie. Accoudé sur l'angle d'une précieuse table de mosaïque, il ne me voyait plus, il oubliait ma présence...

Je respectai cet accueillement, et je continuai de passer en revue les curiosités qui enrichissaient ce salon.

Auprès des œuvres de l'art, les raretés naturelles tenaient une place très importantes.

Elles consistaient principalement en plantes, ~~et~~ en coquilles, et autres produits de la mer, qui devaient être les trouvailles personnelles du capitaine Nemo. Au milieu du salon, un jet d'eau, électriquement éclairé, retombait dans une vasque, faite d'une valve de tridacne ~~gigantesque~~ ; cette coquille, fournie par les plus grands mollusques acéphales et longue de deux mètres, formait sur ses bords merveilleusement festonnés, une circonférence de six mètres environ ; elle reposait donc au second rang ces deux belles tridacnes qui furent données à François Ier par la république de Venise, et dont l'église Saint Sulpice, à Paris, a fait deux bénitiers gigantesques.

Autour de cette vasque, sous des vitrines fixées par des armatures de cuivre, étaient classés et étiquetés les plus précieux ~~objets~~ produits de la mer qui eussent jamais été livrés aux regards d'un naturaliste. On conçoit ma joie de professeur.

L'embranchement des Zoophytes offrait de ~~les~~ curieux spécimens de ses deux groupes des polypes et des echinodermes : dans le premier, des ~~tubipores~~ tubipores, des gorgones disposées en éventail, des éponges douces de Syrie, des isis des Moluques, des pennatules, une virgulaire admirable des mers de Norwège, des ombellulaires variées, des alcyonnaires, toute une série de ces madrépores que mon maître Milne-Edwards a si sagacement classés en sections, et ~~parmi~~ parmi lesquels je remarquai d'adorables flabellines, des oculines de l'île Bourbon, le gant de Neptune des Antilles et de superbes variétés de coraux, enfin toutes les espèces de ces curieux polypiers dont l'assemblage ~~forme~~ forme des îles entières qui deviendront un jour des continents.

Dans les ~~remarquables~~ échinodermes, remarquables par leur enveloppe épineuse, les astéries, les étoiles de mer, les pantacrines, les comatules, les astérophyons, les oursins, les holothuries, etc., représentaient la collection complète des individus de ce groupe.

Un conchyliologue, un peu nerveux, se serait pâmé certainement devant d'autres vitrines plus nombreuses qui recouvraient les échantillons de l'embranchement des mollusques. Je voyais là une collection d'une valeur inestimable, et que le temps me manquerait à décrire toute entière. Parmi ces échantillons, je ~~remarquerai~~ citerai, pour mémoire seulement, — l'élégant marteau royal de l'Océan indien, dont les régulières bandes blanches ressortaient vivement sur un fond rouge et brun — l'un spondyle impérial, aux vives couleurs, tout hérissé d'épines, rare spécimen dans les musées européens, et dont j'estimai la valeur à vingt mille francs, — un marteau commun des mers de la Nouvelle-Hollande, qui se recueille difficilement, — des buccardes exotiques du Sénégal, fragiles coquilles blanches à doubles valves, qu'un souffle met dissipées comme une bulle de savon, — plusieurs variétés des arrosoirs de Java, sortes de tubes calcaires bordés de replis foliacés, et très disputés par les amateurs, — toute une série de troques, les uns jaunes-verdâtres, pêchés dans les mers d'Amérique, les autres bruns-roussâtres, amis des eaux de la Nouvelle Hollande, ceux-ci remarquables par leurs coquille imbriquée, venus du golfe du Mexique, les des stellaires trouvés dans les mers australes, et enfin, le plus rare de tous, le magnifique éperon de la Nouvelle-Zélande, — puis d'admirables tellines sulfurées, de précieuses espèces de cythérées

et de Vénus, le cadran treillissé des cones de Tranquebar, le sabot marbré à nacre resplendissante, les perroquets verts des mers de Chine, le cône presque inconnu du genre Coenodulli, toute les varietés de porcelaines qui servent de monnaie dans l'inde et en afrique, la gloire de la mer, la plus precieuse coquille des indes orientales, - enfin des littorines, des dauphinules des turritelles, des janthines, des ovules, des volutes, des olives, des mitres, des casques, des pourpres, des buccins, des harpes, des rocyers, des tritons, des cérites, des fuseaux, des strombes, des ptérocères, des patelles, des hyales, des cléodores, coquillages délicats amoureusement que la science a baptisés de ses noms les plus charmants.

A part, et dans des compartiments speciaux se deroulaient des chapelets de perles de la plus grande beauté, que la lumière electrique piquait de poutres de feu. des perles roses, arrachées aux pinnes marines de la mer rouge, des perles vertes de l'haliotyde iris, des perles jaunes, bleues, noires, curieux produits des divers mollusques de tous les océans et de certains moules des cours d'eau du nord, enfin plusieurs échantillons d'un prix inappreciable et distillés par les pintadines les plus rares. quelques unes de ces perles surpassaient en grosseur un oeuf de pigeon; leur ~~valeur inestimable~~ elles valaient, et au de la, celle que le voyageur Tavernier vendit trois millions ~~d'livres à l'homme~~ au shah de Perse, et primait cette autre perle de l'imam de Mascate, que je croyais sans rivale au monde.

Ainsi donc, chiffrer la valeur de cette collection, était impossible pour [ainsi dire; le capitaine Nemo avait du depenser des millions pour acquerir ces échantillons divers, ~~au moins~~

et je me demandais à quelle source il puisait pour satisfaire ses fantaisies de collectionneur, quand je fus interrompu par ces mots :

« Vous examinerez mes coquilles, me dit-il, ~~plus tard~~ : en effet, elles peuvent intéresser un professeur d'histoire naturelle ; mais pour moi, elles ont un charme de plus, car je les ai toutes recueillies de ma main, et il n'est pas une mer du globe qui ait échappé à mes recherches.

— Je comprends, capitaine, je comprends votre bonheur à vous promener au milieu de ces richesses. Vous êtes de ceux qui ont fait eux-mêmes leur ~~futur~~ trésor. Aucun musée de l'Europe ne possède une telle collection des produits de ~~la mer~~ l'Océan. Mais si j'épuise mon admiration pour elle, que me restera-t-il pour ~~admirer~~ le navire qui les porte. Je ne veux point pénétrer des secrets qui sont les vôtres ; mais j'avoue que le Nautilus, la force motrice qu'il renferme en lui, les appareils qui permettent de le manœuvrer, l'agent si puissant qui l'anime, tout cela construit pour moi un insoluble problème. Je vois suspendus aux murs de ce salon, des instruments dont l'usage m'est inconnu. Puis-je savoir ?..

— Monsieur Arronax, me répondit le capitaine Nemo, je vous ai dit que vous seriez libre à mon bord, et par conséquent, aucune partie du Nautilus ne vous est interdite. Vous pouvez donc le visiter en détail, et je me ferai un plaisir d'être votre cicerone.

— Je ne sais comment vous remercier, monsieur, mais je n'abuserai pas de votre complaisance. Je vous demanderai seulement à quel usage

tout dernier ces instruments de physique...

– Monsieur le professeur, ces mêmes instruments se trouvent dans ma chambre, et c'est là que j'aurai le plaisir de vous expliquer leur emploi. Mais auparavant, veuez visiter la cabine qui vous est destinée ; il faut que vous sachiez comment vous serez installé à bord du Nautilus. »

Je suivis le capitaine Nemo, qui par une porte latérale me fit entrer dans les coursives du navire. Il me dirigea vers l'avant, et j'arrivai, non pas à une cabine, mais à une assez vaste chambre, élégamment meublée d'un lit, d'une toilette, et de divers autres meubles.

Je ne pus que remercier mon hote.

« Votre chambre est contigue à la mienne me dit-il, en ouvrant une porte, et la mienne donne sur le salon que nous venons de quitter. »

J'entrai dans la chambre du capitaine. Elle avait un aspect severe, presque cénobitique. une couchette de fer, une table de travail, quelques meubles de toilette ; le tout eclairé par un demi-jour. Rien de confortable ; le strict necessaire, voila tout.

Le capitaine Nemo me montra un siege.

« Asseyez-vous » me dit-il.

Je m'assis, et il prit la parole en ces termes :

~~~~
~~~~

Chapitre 12

Tout par l'électricité.

« Monsieur, dit le capitaine Nemo, me montrant divers instruments suspendus aux parois de sa chambre, voici les appareils exigés par mon genre de navigation ; ici comme dans le salon, je les ai toujours sous les yeux ; et ils m'indiquent ma situation et ma direction exacte au milieu de l'Océan. Les uns vous sont connus, tels que le thermomètre qui me donne la température intérieure du Nautilus, le baromètre qui me marque Desrondeaux pèse le poids de l'air et me prédit les changements de temps, l'hygromètre qui marque le degré de sécheresse de l'atmosphère, le storm-glass dont le mélange en se décomposant m'annonce l'arrivée des tempêtes, la boussole qui dirige ma route, le sextant qui par la hauteur du soleil m'apprend ma latitude, les chronomètres qui me permettent de calculer ma longitude, et enfin des lunettes de jour et de nuit qui me servent à sonder tous les points de l'horizon quand le Nautilus est remonté à la surface des flots. ~~Je vois, capitaine, répondis-je, vos instruments~~ ~~ordinaires sont les usuels de la navigation~~.

— Ce sont les instruments ordinaires à la navigation, répondis-je, et j'en connais l'usage. Mais en voici d'autres qui répondent sans doute aux exigences particulières du Nautilus. Ce cadran que j'aperçois et que parcourt une aiguille mobile, n'est-ce pas un manomètre ?

— C'est un manomètre, en effet. Mis en communication avec l'eau dont il m'indique la pression extérieure, il me donne par là même la profondeur à laquelle se maintient mon appareil.

– Et ces sondes d'une nouvelle espèce?
– Ce sont des sondes thermométriques qui rapportent la température des diverses couches d'eau.
– Et ces autres instruments dont je ne devine pas l'emploi?
– Ici, monsieur le professeur, je dois vous donner quelques explications. Veuillez m'écouter. Il est un agent puissant, obéissant, rapide, facile, qui se plie à tous les usages et qui règne en maître à mon bord. Tout se fait par lui. Il m'éclaire, il m'échauffe, il est l'âme de tous mes appareils mécaniques. C'est un agent, c'est l'électricité.
– L'électricité? m'écriai-je, assez surpris.
– Oui, monsieur.
– Cependant, capitaine, vous possédez une extrême rapidité de mouvements qui s'accorde mal avec le pouvoir de l'électricité; jusqu'ici, sa puissance dynamique est restée très restreinte et n'a pu produire que de petites forces!
– Monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, mon électricité n'est pas celle de tout le monde, et c'est là tout ce que vous me permettrez de vous en dire.
– Je n'insisterai pas, monsieur, et je me contenterai d'être très étonné d'un tel résultat. Une seule question, cependant, à laquelle vous ne répondrez pas, si elle est indiscrète. Les éléments que vous employez pour produire ce merveilleux agent doivent s'user vite. Le zinc, par exemple, comment le remplacez-vous, puisque vous n'avez plus aucune communication avec la terre?
– Votre question aura sa réponse, me dit le capitaine Nemo. Je vous apprendrai, d'abord, qu'il existe au fond des mers des mines de zinc, de fer, d'argent, d'or, dont l'exploitation de houille

serait praticable, mais dispendieuse. J'ai donc voulu ne demander qu'à la mer les moyens de produire mon électricité.

— A la mer ?

— Vous connaissez la composition de l'eau de mer ; sur mille grammes d'eau, on trouve quatre vingt seize centièmes et demi d'eau, et deux centièmes deux tiers environ de chlorure de sodium, puis, en petite quantité, des chlorures de magnésium et de potassium, du brômure de magnésium, du sulfate de magnésie, du sulfate et du carbonate de chaux. Vous voyez donc que le chlorure de sodium s'y rencontre dans une proportion notable. Or, c'est ce sodium que j'extrais de l'eau de mer, et dont je compose mes éléments.

— Le sodium ?

— Oui, monsieur. Mélangé avec le mercure, il forme un amalgame qui tient lieu du zinc dans les éléments Bunzen ; le mercure ne s'use jamais ; le sodium seul se consomme, et la mer me le fournit elle-même. Je vous dirai, en outre, que les piles au sodium doivent être considérées comme les plus énergiques, et que leur force électro-motrice est double de celle des piles au zinc. L'électricité me produit l'électricité, et l'électricité donne au Nautilus la chaleur, la lumière, le mouvement, la vie en un mot.

— Mais non pas l'air que vous respirez.

— Oh ! je pourrais fabriquer l'air nécessaire à ma consommation, mais c'est inutile, puisque je remonte à la surface de l'océan, quand il me plaît. Cependant, si l'électricité ne me fournit pas l'air respirable, elle manœuvre, du moins, des pompes puissantes qui l'emmagasinent dans des réservoirs spéciaux ; ce qui me permet de prolonger, au besoin, mon séjour

— Oui, monsieur, le prosperum, et les mercure ne me mangeaient pas : j'aurais pu en établir sans cesse entre des plis plongés à différentes profondeurs obtenir de l'électricité par la différence de température qu'ils éprouveraient. mais j'ai préféré employer un système plus pratique.

— Lequel ?

— Je comprends bien, monsieur, l'excellence du sodium dans les conditions où vous vous trouvez. Je me le constate. Bien. Mais il faut encore le fabriquer, l'extraire en un mot. Et comment l'extrayez-vous ? — Electricité vos piles pourraient électricité, vraisemblablement le produire, la dépense de — Pas du tout. Mais, si je ne me trompe, il faut dépenser du sodium dans vos appareils électriques. Dépenser le sodium pour le fabriquer, doit dépenser la quantité de ce sodium extraite de la mer. Il arriverait donc que dans un temps donné vous ne recueilleriez autant de cette matière.

— Aussi, monsieur le professeur, j'emploie le charbon de terre.

— De terre ? dis-je au capitaine

— mettez le charbon de mer, si vous voulez, répondit le capitaine Nemo.

— Et vous pouvez exploiter des mines sous-marines ?

— Monsieur professeur, vous me verrez à l'œuvre. Je ne vous demande qu'un peu de patience, puisque vous avez le temps d'être patient. Rappelez-vous seulement ceci : Je suis fort à l'Océan, et

dans les couches profondes.

— Capitaine, repondis-je, je me contente d'admirer. Vous avez evidemment trouvé ce que les hommes trouveront sans doute un jour, la veritable puissance dynamique de l'electricité.

— Je n'en sais rien, repondit froidement le capitaine Nemo. Quoiqu'il en soit, vous connaissez deja la premiere application que j'ai faite de ce precieux agent. C'est lui qui nous eclaire avec une egalité une continuité, ~~une regularité~~ que n'a pas la lumiere du soleil. Maintenant, voyez cette horloge; elle est electrique, et marche avec une regularité qui defie celle des meilleurs chronometres. Je l'ai divisée en vingt quatre heures, comme les horloges italiennes, car pour moi, il n'existe ni nuit, ni jour, ni soleil, ni lune, mais seulement cette lumiere factice que j'entraine jusqu'au fond des mers! Tenez, en ce moment, il est dix heures du matin.

— Parfaitement.

— Autre application de l'electricité. Ce cadran que vous voyez suspendu à la paroi de cette chambre, sert à m'indiquer la vitesse du Nautilus. C'est un Log electrique; son helice, toujours à la traine, est mise en communication par un fil avec l'aiguille de ce cadran, et le nombre de ses tours, me donne la marche reelle de mon appareil. En ce moment, nous filons avec une vitesse moderée de quinze milles à l'heure.

— C'est merveilleux, repondis-je, et je vois bien, capitaine, que vous avez eu raison d'employer cet agent, qui est destiné à remplacer un jour, le vent, l'eau et la vapeur.

— Vous n'avez pas fini, monsieur Aronnax, dit le capitaine en se levant, et si vous voulez me suivre, nous visiterons l'arriere du Nautilus."

En effet, je connaissais deja toute la partie

antérieure du bateau sous-marin, dont voici la
division exacte: en allant du centre à l'éperon:
la salle à manger de cinq mètres, séparée de
la bibliothèque par une cloison étanche; la
bibliothèque ou fumoir de cinq mètres; le
grand salon de dix mètres, séparé de la
chambre du capitaine par une seconde cloison
étanche; la dite chambre du capitaine de
cinq mètres; la mienne de deux mètres cinquante; —
et enfin un réservoir d'air de sept mètres
cinquante, qui s'étendait jusqu'à l'étrave.
Total, trente cinq mètres de longueur. Les
cloisons étanches étaient percées de portes qui
se fermaient hermétiquement au moyen d'
obturateurs en caoutchouc, et elles assuraient
toute sécurité à bord du Nautilus, au cas
où une voie d'eau se fut déclarée.

Je suivis le capitaine Nemo, à travers
les coursives situées en abord, et j'arrivai au
centre du navire. Là se trouvait une porte
de puits renfermé entre deux cloisons étanches;
~~chaque cloison était munie d'obturateurs~~; une échelle
de fer, cramponnée à la paroi, conduisait
à son extrémité supérieure. Je demandai au
capitaine quelle était la destination de cette
~~de~~ échelle.

„ Elle aboutit au canot, répondit-il.

— quoi ? Vous avez un canot ?

— Sans doute. Une excellente embarcation
légère et insubmersible, qui sert à la pro-
menade et à la pêche.

— Mais alors, quand vous voulez vous embarquer
vous êtes forcé de revenir à la surface de
la mer ?

— Aucunement. Ce canot adhère à la partie
supérieure de la coque du Nautilus, et
occupe une cavité disposée pour le recevoir.
Il en est entièrement pointé et absolument —

étanche, et retenu par de solides boulons. Cette cage conduit à un trou d'homme percé dans la coque du Nautilus, qui correspond à un trou pareil percé dans le flanc du canot. C'est par cette double ouverture que je m'introduis dans le canot. On referme l'une, celle du Nautilus, je referme l'autre, celle du canot, au moyen de vis de pression; je largue les boulons, et l'embarcation remonte avec une prodigieuse rapidité à la surface de la mer. J'ouvre alors le panneau du pont, soigneusement clos jusque là, je mâte, je hisse ma voile, ou je prends mes avirons, et je me promene.

— Mais comment revenez-vous à bord ?

— Je ne reviens pas, monsieur Arronax, c'est le Nautilus qui revient.

— A vos ordres ?

— A mes ordres. Un fil électrique me rattache à lui; je lance un télégramme, et tout est dit.

— En effet, dis-je, charmé par ces merveilles, rien n'est plus simple ! »

Le puits tourné, après avoir dépassé la cage de l'escalier qui aboutissait à la plate-forme, je vis une cabine longue de deux metres, dans laquelle Conseil et Ned Land, ~~se~~ auxquels j'allais tenir compagnie à leur repas, s'occupaient à dévorer des filets de marsouin. Puis, une porte s'ouvrit sur la cuisine longue de trois metres, située entre les vastes cambuses du bord.

La l'électricité faisait tous les frais de la cuisson, plus énergique et plus obéissante que le gaz lui-même. Les fils arrivant sous les fourneaux, communiquaient à des éponges de platine une chaleur qui se distribuait et se maintenait régulièrement.

Elle chauffait également des appareils distillatoires qui, par la vaporisation, fournissaient une excellente eau potable.

A la cuisine succédait le poste de l'équipage, long de cinq mètres. Il était désert, — à l'occasion peut-être de ma visite. Les cadres, superposés, pouvaient recevoir une vingtaine d'hommes, car à bord un équipage suffisant pour la manœuvre du Nautilus.

Au fond s'élevait une quatrième cloison étanche qui séparait ce poste de la chambre des machines, une porte s'ouvrit, et je me trouvai dans le compartiment où le capitaine Nemo, ingénieur de premier ordre, a coup sûr, avait disposé ses appareils de locomotion.

Cette chambre des machines, nettement éclairée, ne mesurait pas moins de vingt mètres en longueur. Elle était naturellement divisée en deux parties ; la première renfermait les éléments qui produisaient l'électricité, et la seconde, le mécanisme qui transmettait le mouvement à l'hélice.

Je fus surpris, tout d'abord, de l'odeur « sui generis » qui emplissait ce compartiment. Le capitaine Nemo s'aperçut de mon impression :

— « Je vous, me dit-il, quelques dégagements de gaz, produits par l'emploi du sodium ; mais ce n'est qu'un léger inconvénient ; tous les matins, d'ailleurs, nous purifions le navire en le ventilant à grand air. »

Cependant, j'examinais avec un intérêt facile à concevoir, la machine du Nautilus.

« Vous le voyez, me dit le capitaine Nemo, j'emploi des éléments Bunzen, et non des éléments Rhumkorff. Ceux-ci eussent été insuffisants. Mes éléments Bunzen sont relativement peu nombreux, mais forts et grands, ce qui vaut mieux,

experience faite. L'électricité produite se rend à
l'arrière ou elle agit directement sur un
système de leviers et d'engrenages qui transmettent
le mouvement à l'arbre de l'hélice. Celle-
ci, dont le diamètre est de six mètres et le
pas de trois mètres, peut donner jusqu'à
cent vingt tours par seconde.

— Et vous obtenez alors ?

— une vitesse de trente cinq milles à l'heure. »

Il y avait là un mystère, mais
je n'insistai pas pour le connaître. Comment
l'électricité pouvait elle agir avec une telle
puissance ? Où cette force presque ~~infinie~~ illimitée
prenait elle son origine ? Était-ce dans
sa tension excessive obtenue par des bobines
d'une nouvelle sorte ? Était-ce dans sa
transmission qu'un système de leviers in-
connus (*) pouvait accroître à l'infini ? Ci
encore ce que je ne devais jamais savoir.

« Capitaine Nemo, dis-je, je constate les résultats
et je ne cherche pas à les expliquer. J'ai vu
le Nautilus manœuvrer devant l'Abraham
Lincoln, et je sais à quoi m'en tenir sur
sa vitesse. Mais manger ne suffit pas.
Il faut voir où l'on va ! Il faut pouvoir
se diriger à droite, à gauche, en haut, en
bas ! Comment atteignez-vous de grandes
profondeurs, où vous trouvez une résistance
croissante qui s'évalue par des centaines d'
atmosphères ? Comment remontez-vous à
la surface de l'océan ? Enfin, comment
vous maintenez-vous dans le milieu qui
vous convient ? Suis-je indiscret en vous le
demandant ?

(*) Et précisément, on parle d'une découverte de ce genre dans laquelle un nouveau jeu de leviers produit de forces considérables. L'inventeur serait d'une rencontre avec le capitaine ~~Nemo~~ Nemo ? — J. V.

— Assurément, monsieur le professeur, me répondit le capitaine Nemo, après une légère hésitation, ~~d'ailleurs, monsieur, si, comme s'il ne parlait à lui-même, qui sait si vous quitterez jamais~~ le bateau sous-marin ~~?~~

~~Je voulus ne pas avoir entendu, me réservant de revenir plus tard sur cette question, et en temps favorable.~~

"Venez dans notre musée, reprit-il; c'est notre véritable cabinet de travail, et là, vous apprendrez tout ce que vous devez savoir sur le Nautilus!"

Chapitre 13.

quelques chiffres.

Un instant après, nous étions assis sur un divan du grand salon, le cigare aux lèvres. Le capitaine mit sous mes yeux une épure donnant les plan coupe et élevation du Nautilus, puis, il commença sa description en ces termes:

"Voici, monsieur Arronax les diverses dimensions du bateau qui vous porte. C'est un cylindre très allongé, à bouts coniques, qui affecte sensiblement la forme d'un cigare, forme déjà adoptée à Londres dans plusieurs constructions du même genre. La longueur de ce cylindre, de fer en fer, est exactement de soixante dix mètres, et son beau, à sa plus grande largeur, est de huit mètres. Il n'est donc pas construit tout à fait au dixième comme

vos steamers de grande marche, mais les lignes d'eau sont suffisamment longues, et sa coulée assez prolongée, pour que l'eau déplacée s'échappe aisément, et n'oppose aucun obstacle à sa marche.

.. Ces deux dimensions vous permettent d'obtenir par un simple calcul la surface et le volume du Nautilus. Sa surface comprend mille onze mètres carrés et quarante cinq centièmes; son volume, quinze cents mètres cubes et deux dixièmes, ce qui revient à dire qu'entièrement immergé il déplace ou pèse quinze cent mètres cubes ou tonneaux.

« Lorsque j'ai fait les plans de ce navire destiné à une navigation sous-marine, j'ai voulu qu'en équilibre dans l'eau, il plongeât des neuf dixièmes, et qu'il émergeât d'un dixième seulement. Par conséquent, il ne devait déplacer dans ces conditions que les neuf dixièmes de son volume, soit treize cent cinquante six mètres cubes et quarante huit centièmes, c'est-à-dire ne peser que ce même nombre de tonneaux. J'ai donc dû ne pas dépasser ce poids en le construisant suivant les dimensions susdites.

.. Le Nautilus se compose de deux coques, l'une intérieure, l'autre extérieure, réunies entre elles par des fers en T qui ~~[illegible]~~ lui donnent une rigidité extrême. En effet, grâce à cette disposition cellulaire, il résiste comme un bloc, comme s'il était plein. Son bordé ne peut céder; il adhère par lui-même et non par le serrage des rivets, et l'homogénéité de sa construction, due au parfait assemblage de ses matériaux

lui permet de défier les mers les plus violentes.

« Les deux coques sont fabriquées en tole d'
acier dont la densité par rapport à l'eau est de sept huit dixièmes
~~[illegible]~~. La première n'a pas moins de cinq
centimètres d'épaisseur et pese trois cent
quatre vingt quatorze tonneaux quatre vingt
seize centièmes. La seconde enveloppe la
quille qui, haute de cinquante centimètres et
large de ~~[illegible]~~ vingt cinq ~~[illegible]~~ pese, à elle seule,
soixante deux tonneaux, la mâture, le gré,
les divers accessoires et amenagements, les
cloisons et les étresillons intérieurs ont un poids
de neuf cent soixante et un tonneaux soix-
ante deux centièmes qui, ajoutés aux trois
cent quatre vingt quatorze tonneaux et
quatre vingt seize centièmes formant le
~~[illegible]~~ total exigé de treize cent cinquante
six tonneaux et quarante huit centièmes.
Est-ce entendu ?

— C'est entendu, repondis-je.

— Donc, reprit le capitaine, lorsque le Nau-
tilus se trouve à flot dans ces conditions, il
emerge d'un dixième. Or, si j'ai disposé
des reservoirs d'une capacité egale à ce
dixième, soit une contenance de cent cinquante
tonneaux et soixante douze centièmes, et
si je les remplis d'eau, le ~~[illegible]~~ bateau
deplacera alors quinze cent sept tonneaux ou
les pesant, ce qui revient au même, sera
completement immergé. C'est ce qui arrive,
monsieur le professeur. Ces reservoirs existent
en abord dans les parties inferieures du
Nautilus j'ouvre des robinets, ils se remplissent,
le bateau s'enfonce et vient affleurer la
surface de l'eau.

— Bien, capitaine, mais nous arrivons alors
à la véritable difficulté. que vous puissiez
affleurer la surface de l'ocean, je le comprends.
Mais plus bas, en vous enfonçant-vous

de cette surface, votre appareil sous-marin ne va-t-il pas rencontrer une pression et par conséquent subir une poussée de bas en haut qui doit être évaluée à une atmosphère par trente pieds d'eau, soit un kilogramme par centimètre carré ?

1 kilogramme

— Parfaitement, monsieur.

— Donc, à moins que vous ne rempliss[iez] le Nautilus en entier, je ne vois pas comment vous pouvez l'entraîner au sein des masses liquides.

— Monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, il ne faut pas confondre la statique avec la dynamique, sans quoi l'on s'expose à de graves erreurs. Il y a très peu de travail à dépenser pour atteindre les basses régions de l'Océan, car les corps ont une tendance à devenir "pesants". Suivez mon raisonnement.

— Je le suis, capitaine.

— Lorsque je veux déterminer l'accroissement de poids qu'il faut donner au Nautilus pour le faire plonger, je n'ai à me préoccuper que de réduction de volume que l'eau de mer éprouve à mesure que ses couches deviennent de plus en plus profondes.

— C'est évident, répondis-je.

— Or, si l'eau n'est pas absolument incompressible, elle est, du moins, très peu compressible. En effet, cette réduction n'est que de quatre cent trente six dix millièmes par atmosphère ou par chaque trente pieds de profondeur. S'agit-il d'aller à mille mètres, je tiens compte alors de la réduction de volume sous une pression équivalente à celle d'une colonne d'eau de mille mètres, c'est-à-dire sous une pression de cent atmosphères ; cette réduction sera alors de quatre cent trente six cent millièmes. Je devrai donc accroître mon poids de

façon à peser quinze cent trente tonneaux soixante dix sept centièmes ; au lieu de quinze cent sept tonneaux deux dixièmes. L'augmentation ne sera donc que de six tonneaux cinquante sept centièmes.

— Seulement ?

— Seulement monsieur Aronnax, et mon calcul est facile à vérifier. Or, j'ai des réservoirs supplémentaires capables d'embarquer cent tonneaux. Je puis donc descendre à des profondeurs considérables. Lorsque je veux remonter à la surface et l'affleurer, il me suffit de chasser cette eau, et de vider entièrement tous mes réservoirs, si je désire que le Nautilus émerge du dixième de sa capacité totale. »

A ces raisonnements appuyés sur des chiffres, je n'avais rien à objecter.

« J'admets vos calculs, capitaine, répondis-je, et j'aurais mauvaise grâce à les contester, puisque l'expérience leur donne raison chaque jour. Mais je me trouve actuellement en présence d'une difficulté réelle.

— Laquelle, monsieur ?

— Lorsque vous êtes par mille mètres de profondeur, les parois du Nautilus supportent ~~[illegible]~~ une pression de cent atmosphères. Si donc, à ce moment, vous voulez vider vos réservoirs supplémentaires pour alléger votre bateau et remonter à la surface, il faut que vos pompes vainquent cette pression de cent atmosphères qui est de cent kilogrammes par centimètre carré. De là une puissance...

— que l'électricité seule pourrait me donner, se hâta de me dire le capitaine Nemo. Je vous répète, monsieur, que la puissance dynamique de mes machines est à peu près infinie. D'ailleurs, je ne me sers de mes réservoirs supplémentaires que pour atteindre des profondeurs moyennes de quinze cent à

Les pompes du Nautilus ont une force prodigieuse, et vous avez vu de vos yeux, quand leurs colonnes d'eau se sont précipitées comme un torrent sur le pont du Scotia ? Il tabrayam Luiolus

deux mille mètres et cela dans le but de ménager mes appareils. Aussi, lorsque la fantaisie me prend de visiter les profondeurs de l'océan à deux ou trois lieues au dessous de sa surface, j'emploie des manœuvres plus longues, mais moins infaillibles.

— Lesquelles, capitaine? demandai-je.

— Ceci m'amène naturellement à vous dire comment se manœuvre le Nautilus

— Je suis impatient de l'apprendre.

— Pour gouverner ce bateau ~~suivant son axe~~ sur tribord, sur babord, pour évoluer en un mot dans un plan horizontal, je me sers d'un gouvernail ordinaire à large safran, fixé sur l'arrière de l'étambot, et qui une roue et des palans pour agir. Mais je puis aussi le mouvoir de bas en haut et de haut en bas, dans un plan vertical, au moyen de deux plans inclinés, attaqués aux flancs du Nautilus sur son centre de flottaison, plans mobiles après à prendre toutes les positions et qui se manœuvrent de l'intérieur au moyen de leviers puissants. Ces plans sont-ils maintenus parallèles au bateau, celui-ci se meut horizontalement. Sont-ils inclinés de l'arrière à l'avant, le Nautilus, sous la poussée de son hélice, s'enfonce suivant une diagonale aussi allongée qu'il me convient. Sont-ils inclinés de l'avant à l'arrière, il remonte suivant cette diagonale. Et même, si je veux revenir plus rapidement à la surface, j'embraye l'hélice, et la pression des eaux fait remonter verticalement le Nautilus comme un ballon qui, gonflé d'hydrogène, s'élève rapidement dans les airs.

— Bravo, capitaine, m'écriai-je, mais comment votre timonier peut-il suivre la route que vous lui donnez au milieu des eaux.

— Mon timonier est placé dans une cage

vitrée, qui fait saillie à la partie supérieure de la coque du Nautilus, et que garnissent des verres lenticulaires.

— Des verres capables de resister à de telles pressions ?

— Parfaitement. Le cristal, fragile au choc, offre cependant une resistance considerable ; dans des experiences de pesge à la lumière electrique faites en 1864, au milieu des mers du Nord, on a vu des plaques de cette matière, sous une epaisseur de sept millimetres seulement, resister à une pression de seize atmospheres, tout en laissant passer de puissants rayons calorifiques que lui répartissait inégalement la chaleur. Or, les verres dont je me sers n'ont pas moins de vingt et un centimetres à leur centre, c'est à dire trente fois cette epaisseur.

— Admis, capitaine Nemo, mais enfin, pour voir, il faut que la lumiere chasse les tenebres, et je me demande comment au milieu de l'obscurité des eaux ...

— En arriere de la cage du timonnier, est placé un puissant réflecteur electrique, dont les rayons illuminent la mer à un demi-mille de distance.

— Ah ! bravo ! trois fois bravo, capitaine. Je m'explique maintenant cette phosphorescence du pretendu narwal, qui a tant intrigué les savants ! C'était donc vous, c'était un beau, dont un merveilleux bateau que votre Nautilus !

— Oui, monsieur le professeur, repondit avec une certaine emotion le capitaine Nemo, et je l'aime comme la chair de ma chair ! Si tout est danger sur un de vos navires soumis aux hasards de l'ocean, si sur cette mer, la premiere impression est le sentiment de l'abime, comme l'a si bien dit le hollandais Jansen, au dessous, et à bord

— Je vous demanderai maintenant si l'abordage du Nautilus et du Scotia qui a eu tant de retentissement, a été le resultat d'une rencontre fortuite ?

— Purement fortuite, monsieur ; je revenais à la surface des eaux, quand le choc s'est produit. Je n'ai meme vu qu'il n'avait eu aucun resultat fâcheux.

— Aucun, monsieur ainsi quand à votre rencontre avec l'Abraham Lincoln ?...

— Aucun le prospectus, j'en suis sûr, pour l'un des meilleurs navires de cette brave marine américaine, mais on m'attaquait et je me suis defendu ! Je me suis contenté simplement de mettre la proue sous l'abri de mon éperon, et voilà tout.

— Ah ! commandant, ne cherchez pas à me cacher plus longtemps que vous venez de sauver un merveilleux bateau que votre Nautilus !

Elle ne sera pas gênée à rejoindre les navires au long cours les plus pressés.

Du Nautilus, le cœur de l'homme n'a plus rien à redouter. Pas de déformation à craindre car la double coque de ce bateau a la rigidité du fer ; pas de grément que le roulis ou le tangage fatigueront ; pas de voiles que le vent emporte ; pas de chaudières que la vapeur dégrise ; pas d'incendie à redouter, puisque il est fait de tôle et non de bois ; pas de charbon qui s'épuise, puisque l'électricité est son agent mécanique ; pas de rencontre à redouter, puisqu'il est seul à naviguer dans les eaux profondes ; pas de tempête à braver, puisqu'il trouve à quelques mètres au-dessous des eaux l'absolue tranquillité ! Voilà, monsieur, voilà le navire par excellence ! Et s'il est vrai que l'ingénieur ait plus de confiance dans le bâtiment que le constructeur, et le constructeur plus que le capitaine lui-même, comprenez donc avec quel abandon je me fie à mon Nautilus, puisque j'en suis tout à la fois le capitaine, le constructeur et l'ingénieur ! »

Le capitaine Nemo parlait avec une éloquence entraînante ; le feu de son regard, la passion de son geste le transfiguraient. Oui ! il aimait son navire comme un père aime son enfant !

Mais une question, indiscrète peut-être, se posait naturellement, et je ne pus me retenir de la lui faire.

« Vous êtes donc ingénieur, capitaine Nemo ?

— Oui, monsieur le professeur, me répondit-il, j'ai étudié à Londres, à Paris, à New-York, du temps que j'étais un habitant des tristes continents de la terre.

— Mais comment avez-vous pu construire en secret ~~cet~~ cet admirable Nautilus ?

— Chacun de ses morceaux, monsieur Aronnax, m'est arrivé d'un point différent du globe, et

sous une destruction sequrée. sa quille a été forgée au creusot, son arbre d'helice chez Penn & Co. de Londres, ses plaques de tole de sa coque chez M. Laird de Liverpool, son helice chez Scott de Glasgow ; ses reservoirs ont été fabriqués par Cail et Cie de Paris, sa machine par Krupp ~~essen~~ en Prusse, son éperon dans les ateliers de Motala, en Suede, ses instruments de precision chez Hart freres de New-York, etc. etc., et chacun de ces fournisseurs ~~a reçu~~ a reçu ~~plusieurs~~ mes plans sous des noms divers.

— Mais, repris-je, ces ~~des~~ morceaux ainsi fabriqués, il a fallu les monter, les ajuster ?...

— Monsieur le professeur, j'avais établi mes ateliers sur un ilot désert ; là mes ouvriers, c'est à dire mes braves compagnons et moi, nous avons aujourd'hui notre Nautilus ; puis, l'operation terminée, le feu a détruit toute trace de notre passage sur cet ilot que j'aurais fait sauter, si je l'avais pu.

— Alors, il m'est permis de croire que le prix de revient de ce bâtiment est excessif.

— Monsieur Arronax, un navire en fer coûte ouvrage cent vingt cinq francs par tonneau ; et or, le Nautilus en jauge quinze cents. Il revient donc à seize cent quatre vingt sept mille francs, soit Deux millions ~~cinq~~ y compris son aménagement, ~~quatre~~ soit quatre ou cinq millions avec les œuvres d'art et les collections qu'il renferme.

— une dernière question, capitaine Nemo.

— Faites, monsieur le professeur.

— Vous êtes donc riche ?

— Riche à l'infini, monsieur, et je pourrais sans me gener, payer les dix milliards de dettes de la France !"

Je regardai fixement le bizarre personnage

qui me parlait ainsi ! Abusait-il de ma crédulité ? L'avenir devait me l'apprendre.

Chapitre 14

Le fleuve Noir.

La portion du globe terrestre occupée par les eaux, est évaluée à trois millions huit cent trente deux mille cinq cent cinquante huit myriamètres carrés, soit plus de trente huit millions d'hectares. Cette masse liquide comprend deux milliards deux cent cinquante millions de ~~cubes~~ milles cubes, et formerait une sphère d'un diamètre de soixante lieues : c'est à peu près la quantité d'eau que verseraient tous les fleuves de la terre pendant une durée ~~période~~ de quarante mille ans.

3,000,000,000,000,000,000,

donc le poids serait de trois quintillions de tonneaux. pour comprendre ce nombre, il faut se dire que le quintillion est un milliard de fois le milliard et qu'il y a autant de milliards dans un quintillion qu'il y a d'unités dans un milliard. or, cette masse liquide, c'

Aux époques géologiques, à la période du feu succéda la période de l'eau. L'océan fut d'abord universel. Puis, peu à peu, dans les temps siluriens, des sommets de montagnes apparurent, des îles émergèrent, disparurent sous des déluges partiels, se montrèrent à nouveau, se soudèrent, formèrent des continents et enfin, les terres se fixèrent géographiquement, telles que nous les voyons ; le solide avait conquis sur le liquide, trente sept millions six cent cinquante sept mille carrés, soit douze mille neuf cent vingt millions d'hectares.

La configuration des divers continents permet de diviser les eaux en cinq grandes parties : l'océan glacial arctique, l'océan glacial antartique, l'océan indien, l'océan atlantique, l'océan Pacifique.

L'océan Pacifique s'étend du nord au sud entre les deux cercles polaires, et de l'ouest à l'est entre l'asie et l'Amérique

sur un étendue de cent quarante cinq degrés en longitude. C'est la plus tranquille des mers, ses courants sont larges et lents, ses marées médiocres, ses pluies abondantes. Tel était l'océan que ma destinée m'appelait d'abord à parcourir dans les plus étranges conditions.

« Monsieur le professeur, me dit le capitaine Nemo, nous allons, si vous le voulez bien, relever exactement notre position, et fixer le point de départ de ce voyage. Il est midi moins le quart. Je vais remonter à la surface des eaux. »

Le capitaine pressa trois fois un timbre électrique. Les pompes commencèrent à chasser l'eau des réservoirs; & l'aiguille du manomètre marqua par les différentes pressions le mouvement ascensionnel du 'Nautilus', puis elle s'arrêta.

« Nous sommes arrivés" dit le capitaine.

Je me rendis à l'escalier central qui aboutissait à la plateforme; je gravis les marches de fer et, par les panneaux ouverts, j'arrivai sur la partie supérieure du Nautilus.

La plateforme émergeait de quatre vingt centimètres seulement. Vers son milieu, le canot à demi-engagé dans la coque du navire, formait une légère extumescence. En avant et en arrière s'élevaient deux cages de hauteur médiocre, à parois inclinées, et en partie fermées par d'épais verres lenticulaires: l'une destinée au timonnier qui dirigeait le Nautilus, l'autre où brillait le puissant fanal électrique, qui éclairait sa route.

La mer était magnifique, le ciel pur. A peine si le long véhicule ressentait les longues ondulations de l'océan. Une

légère brise de l'est ridait la surface des eaux. L'horizon, dégagé de brumes, se prêtait aux meilleures observations.

Nous n'avions rien en vue ; pas un écueil, pas un îlot, plus d'Abraham Lincoln, l'immensité déserte.

Le capitaine Nemo, muni de son sextant prit la hauteur du soleil, qui devait lui donner sa latitude. Il attendit pendant quelques minutes que l'ondulation des verres ramenât l'astre au bord de l'horizon. Tandis qu'il observait, pas un de ses muscles ne tressaillait, et l'instrument n'eut pas été plus immobile dans une main de marbre.

« Midi, dit-il bientôt. Monsieur le professeur, quand vous voudrez... »

Je jetai un dernier regard sur cette vaste mer, puis je redescendis au grand salon.

Là, le capitaine fit son ~~calcul~~ point, et calcula chronométriquement sa longitude qu'il contrôla par de précédentes observations d'angles horaires ; puis, il me dit :

« Monsieur Aronnax, nous sommes par cent trente sept degrés et quinze minutes de longitude à l'ouest...

— De quel méridien ? demandai-je vivement, espérant que peut-être la réponse du capitaine m'indiquerait sa nationalité.

— Monsieur, me dit-il, j'ai des chronomètres réglés sur les méridiens de Paris, de Greenwich et de Washington. Mais, en votre honneur, je me servirai de celui de Paris. »

Je m'inclinai, et il reprit :

« Cent trente sept degrés et quinze minutes de longitude à l'ouest du méridien de Paris, et par trente degrés et sept minutes de latitude nord, c'est-à-dire à trois cents mille environ

des côtes du Japon. C'est aujourd'hui, 8 novembre, à midi, que commence notre voyage d'exploration sous les eaux.

– Dieu nous garde ! répondis-je.

– Et maintenant, monsieur le professeur, ajouta le capitaine, je vous laisse à vos études. J'ai donné la route à l'est nord est par cinquante mètres de profondeur. Voici des cartes à grands points, où vous pourrez la suivre. Le salon est à votre disposition, et je vous demande mainte la permission de me retirer. »

Le capitaine Nemo me salua. Je restai seul absorbé dans mes pensées, toujours les mêmes, toujours relatives ~~à cet étrange~~ au commandant du Nautilus. J'aurais-je jamais à quelle nation appartenait cet homme étrange qui se faisait gloire de n'appartenir à aucune ? cette haine qu'il avait vouée à l'humanité, cette haine qui cherchait peut-être des vengeances terribles, qui l'avait provoquée ? ~~Quelle profonde douleur avait-il~~ Moi, que le hasard venait de jeter à son bord, moi dont il tenait la vie entre les mains, il m'accueillait froidement, mais hospitalièrement. Seulement, il n'avait jamais pris la main que je lui tendais ; il ne m'avait jamais tendu la sienne.

Une heure entière, je demeurai plongé dans ces réflexions, cherchant à percer ce mystère ; puis, mes regards se fixèrent sur le vaste planisphère étalé sur la table, et je plaçai le doigt sur le point même où se croisaient la longitude et la latitude observées.

La mer a ses fleuves comme les continents. Ce sont des courants spéciaux, reconnaissables à leur température et à leur couleur, et dont le plus remarquable ~~principal~~ est connu sous le nom de Gulf-Stream. La science a déterminé la direction de cinq courants

Naut-a un de ces savants, méconnus, un de ces génies, à auxquels on n'fait un Galilée moderne ?. Du même un de ces grands esprits, comme le commandant Nemo, ~~marqués de politique~~ dont la carrière scientifique a été brisée par des causes sociales ? Je me pourrai encore le dire.

principaux : un dans l'Atlantique Nord, un second dans l'Atlantique Sud, un troisième dans le Pacifique Nord, un quatrième dans le Pacifique Sud, et un cinquième dans l'Océan Indien Sud. Il est même probable qu'un sixième courant existait autrefois dans l'ocean indien Nord, lorsque les mers Caspienne et d'Aral et les grands lacs de l'Asie ne formaient qu'une seule et même étendue d'eau.

Or, un point indiqué sur le planisphère, se déroulait l'un de ces courants, le Kuro-Sivo des Japonais, le Fleuve Noir, qui, sorti du golfe du Bengale où le réchauffent les rayons perpendiculaires du Soleil des Tropiques, traverse le détroit de Malacca, prolonge la côte d'asie, s'arrondit dans le Pacifique Nord jusqu'aux îles Aléoutiennes, charriant les produits indigènes, et tranchant par le pur indigo de ses eaux chaudes avec les flots de l'océan. C'est ce courant que le Nautilus allait parcourir ; je le suivais du regard, je le voyais se perdre dans l'immensité du Pacifique et je me sentais entraîner avec lui, quand Ned Land et Conseil apparurent à la porte du salon.

Mes deux braves compagnons restèrent pétrifiés, à la vue des merveilles entassées devant leurs yeux.

« où sommes-nous ? où sommes-nous ? s'écria le Canadien. Au musée de Québec ?

— S'il plaît à Monsieur, répliqua Conseil, ce serait plutôt à l'hôtel du Sommerard.

— Mes amis, répondis-je, en leur faisant signe d'entrer, vous n'êtes ni au Canada ni en France, mais bien à bord du Nautilus, et à cinquante mètres au-dessous du niveau de la mer.

— Il faut croire Monsieur, puisqu'il l'affirme, répliqua Conseil, mais, franchement, il y a là de quoi étonner même un flamand comme moi.

Vieme fontaine
16 Ogres
134

— Promène-toi, mon ami, et regarde, car, pour un classificateur de ta force, il y a de quoi classer ici. »

Je n'avais pas besoin d'encourager ce conseil. Le brave garçon, penché sur les vitrines, murmurait déjà ces mots : classe des gastéropodes, famille des Buccinoïdes, genre des Porcelaines, espèces des Cypræa madagascariensis, etc.

Pendant ce temps, Ned Land, assez peu conchyologue, m'interrogeait sur mon entrevue avec le capitaine Nemo. Avais-je découvert qui il était, d'où il venait, où il allait, ce qu'il comptait faire de nous, vers quelles profondeurs il nous entraînait, enfin mille questions auxquelles je n'avais pas le temps de répondre.

Je lui appris tout ce que je savais, ou plutôt, tout ce que je ne savais pas, et je lui demandai ce qu'il avait entendu ou vu de son côté.

« Rien vu, rien entendu, répondit le Canadien ! Je n'ai pas même aperçu l'équipage de ce bateau diabolique. Est-ce que, par hasard, il serait électrique, aussi lui ?

— Électrique !

— Par ma foi ! on serait tenté de le croire. Mais vous, monsieur Arronax, demanda Ned Land, qui avait toujours son idée, vous ne pouvez me dire combien d'hommes il y a à bord ? Dix, vingt, cinquante, cent ?

— Une vingtaine, au plus, maître Land, du moins je le suppose. ~~Mais il n'est pas exact~~ ~~temps d'en venir aux mains~~ Ainsi, tenez-vous tranquille, et tâchons de voir ce qui se passe ici.

— Voir, s'écria le harponneur ! mais on ne voit rien, on ne verra rien dans cette prison de tôle ! Nous marchons, nous naviguons en aveugles...

croyez-moi, abandonnez votre idée de vous emparer du Nautilus ou de le fuir. C'est une merveille que je regretterai de ne pas avoir vue ! Bien des hommes acceptent la situation qui nous est faite, ne sera-ce que pour jeter un coup d'œil à travers ces merveilles.

Ned Land prononçait ces mots, quand l'obscurité se fit subitement, une obscurité absolue, telle que nous l'avions eue dans la cellule de fer. Le plafond lumineux s'éteignit, et si rapidement que nos yeux en éprouvèrent une impression douloureuse, analogue à celle que produit le passage contraire des ténèbres à la lumière.

Nous étions restés muets, ne reconnaissant pas, ne sachant quelle surprise, agréable ou désagréable, nous attendait. Mais bientôt un glissement se fit entendre ; on eut dit que des panneaux se manœuvraient sur les flancs du Nautilus.

« C'est la fin de la fin, dit Ned Land.

— Ordre des hydroméduses ! » murmura Conseil.

Soudain, le jour se fit de chaque côté du salon, à travers deux ouvertures oblongues ; les masses liquides nous apparurent, vivement éclairées par les effluences électriques. Deux plaques de cristal nous séparaient de la mer. Je frémis, d'abord, à la pensée que cette fragile paroi pouvait se briser ; mais de puissantes armatures de cuivre la maintenaient, et lui donnaient une résistance presque infinie.

La mer était distinctement visible dans un rayon d'un mille autour du Nautilus. Quel spectacle, et quelle plume le pourrait retracer ! Qui saurait peindre les effets de la lumière à travers ces nappes transparentes, et la beauté de ses dégradations successives jusqu'aux confins inférieurs et supérieurs de l'océan !

On connaît la diaphanéité de la mer. On sait que sa limpidité l'emporte sur celle de l'eau de roche. Les substances minérales et organiques qu'elle tient en suspension, accroissent même sa transparence. Dans certaines parties de l'océan, aux

Antilles, une quarante cinq metres d'eau laissant
apercevoir le lit de sable avec une surprenante
netteté, et la force de penetration des rayons
solaires parait s'arrêter à une profondeur
de trois cent metres. Mais dans ce milieu
fluide que parcourait le Nautilus, ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ l'eclat electrique ~~[illegible]~~ se produisait au
sein meme des ondes, et ce n'etait plus de
~~[illegible]~~ l'eau lumineuse, mais
bien de la lumiere liquide.

Si l'on admet l'hypothese d'Ehrenberg
qui croit à une illumination phosphorescente
des fonds sous-marins, la nature a reellement
reservé pour les habitants de la mer l'un de
ses plus prodigieux spectacles, et j'en pouvais juger
ici par les mille jeux de cette lumiere. De
chaque coté, j'avais une fenetre ouverte sur ces
abimes inexplorés; l'obscurité du salon faisait
valoir la clarté exterieure, et nous regardions comme si ce
~~[illegible]~~ pur cristal eut été
la vitre d'un immense aquarium.

Le Nautilus ne semblait pas bouger;
c'est que les points de repere manquaient
Parfois, cependant, les lignes d'eau, divisées
par son eperon filaient devant nos regards
avec une vitesse excessive.

Emerveillés, nous etions accoudés
devant ces vitrines, et nul de nous n'avait
encore rompu ce silence de stupefaction,
quand Conseil dit:

« Vous vouliez voir, ami Ned, eh bien! vous
voyez!

— curieux! curieux! faisait le Canadien, et
l'on viendrait de plus loin pour admirer
ce spectacle!

— Ah! m'ecriai-je, je comprends la vie de

qui oubliait ses colères et ses propos d'avarice, subissant
l'irresistible attraction de ce spectacle,

cet homme ! Il s'en fait un monde à part qui lui réserve ses plus étonnantes merveilles !

— Mais les poissons ? fit observer le Canadien. Je ne vois pas de poissons !

— Que vous importe, ami Ned, répondit Conseil, puisque vous ne les connaissez pas

— Moi ! me prendre à ! s'écria Ned Land

Et à ce sujet, une amusante discussion s'éleva entre les deux amis, car chacun d'eux connaissait les poissons, mais d'une façon très différente.

Tout le monde sait que les poissons forment la quatrième et dernière classe de l'embranchement des vertébrés. On les a très justement définis : des vertébrés à circulation double et à sang froid, respirant par des branchies et destinés à vivre dans l'eau. » Ils composent deux séries distinctes: la série des poissons osseux, c'est-à-dire ceux dont l'épine dorsale est faite de vertèbres osseuses, et les poissons cartilagineux, c'est-à-dire ceux dont l'épine dorsale est faite de vertèbres cartilagineuses.

Le Canadien connaissait peut-être cette distinction, mais Conseil en savait bien davantage, et lié d'amitié avec Ned, il ne pouvait admettre qu'il fut moins instruit que lui. Aussi lui dit-il :

« Ami Ned, vous êtes un tueur de poissons, un très habile pêcheur, vous avez pris un grand nombre de ces intéressants animaux ! Mais je gagerais que vous ne savez pas comment ils se classent.

— Si, répondit sérieusement le harponneur. Ils se classent en poissons qui se mangent et en poissons qui ne se mangent pas !

— Voilà une classification de gourmand, répondit Conseil. Mais dites-moi si vous connaissez la distinction des poissons osseux et cartilagineux[a].

— Peut-être bien, Conseil.

— Mais la subdivision de ces deux grandes classes ?
— Je ne m'en doute pas, répondit le Canadien
— Eh bien, ami Ned, écoutez et retenez. Les poissons osseux se subdivisent en six ordres : ~~deuxièmement~~
primo, les acanthoptérygiens, dont la mâchoire supérieure est complète, mobile, et dont les branchies affectent la forme d'une peigne. Cet ordre comprend quinze familles, c'est à dire les trois quarts des poissons connus. Type : la perche commune.
— Assez bonne à manger, répondit Ned Land.
— Secundo, reprit conseil., les abdominaux, qui ont les nageoires ventrales suspendues sous l'abdomen et en arrière des pectorales, sans être attachées aux os de l'épaule, ordre qui se divise en cinq familles, et qui comprend la plus grande partie des poissons d'eau douce. Type : la carpe, le brochet.
— Peuh ! fit le Canadien avec un certain mépris. Des poissons d'eau douce !
— Tertio, dit conseil, les subbrachiens, dont les ventrales sont attachées sous les pectorales, et immédiatement suspendues aux os de l'épaule. Cet ordre contient quatre familles. Type : les plies, limandes, turbots, barbues, soles, etc.
— Excellent ! Excellent ! s'écriait le harponneur, qui ne voulait considérer les poissons qu'au point de vue comestible.
— Quarto, reprit conseil, ~~quinto~~ sans nageoire ventrale, les apodes, au corps allongé, dépourvus de nageoires ventrales, et revêtus d'une peau épaisse et souvent gluante, ordre qui ne comprend qu'une famille. Type l'anguille, la gymnote.
— Médiocre ! médiocre ! répondit Ned Land.
— Quinto, dit Conseil, les Lophobranches, qui ont les mâchoires complètes et libres, mais dont les branchies sont formées de petites touffes disposées par paires le long des arcs branchiaux.

Chapitre

Cet ordre ne compte qu'une famille. Type : les hippocampes, les Pegases Dragons

— Mauvais ! Mauvais ! répliqua le harponneur.

— Sexto, enfin, dit Conseil, les Plectognathes, dont l'os maxillaire est attaché fixement sur le côté de l'intermaxillaire qui forme la mâchoire, et dont l'arcade palatine s'engrène par suture avec le crâne, ce qui la rend immobile, et qui manquent de vraies ventrales. Ordre qui se compose de deux familles. Types : les Tétrodons, les poissons lune.

— Bons à déshonorer une cuisinière ! s'écria le Canadien.

— Avez-vous compris, ami Ned, demanda le savant Conseil.

— Par le moins du monde, ami Conseil, répondit le harponneur, mais allez toujours, car vous êtes diablement intéressant.

— Quant aux poissons cartilagineux, reprit imperturbablement Conseil, ils ne comprennent que trois ordres.

— Tant mieux ! fit Ned.

— Primo, les ~~Dermoptères~~ cyclostomes dont les mâchoires sont soudées en un anneau mobile, et dont les branchies s'ouvrent par des trous nombreux, ordre ne comprenant qu'une seule famille. Type, la lamproie.

— Faut l'aimer, répondit Ned Land.

— Secundo, les Selaciens, avec branchies semblables à celles des cyclostomes, mais dont la mâchoire inférieure est mobile. Cet ordre, qui est le plus important de la classe, comprend deux familles Types : la raie et les squales.

— Quoi ! s'écria Ned, des raies et des requins dans le même ordre. Et bien, ami Ned, je ne vous conseille pas de les mettre ensemble dans le même bocal !

— Tertio, répondit Conseil, les Sturoniens, dont

les branchies sont ouvertes comme à l'ordinaire par une seule fente, garnie d'un opercule, ordre qui comprend Type : l'estur-
geon.

— Ah! ami conseil, vous avez gardé le meilleur pour la fin, — à mon avis, du moins. Et c'est tout?

— Oui, mon brave Ned, répondit Conseil, et remarquez que quand on sait cela, on ne sait rien encore, car les familles se subdivisent en genres, en sous-genres, en espèces, en variétés....

— Eh bien, ami Ned, s'écria le harponneur en se penchant sur la vitre du panneau, voici des variétés qui passent!

— Oui! des poissons, répondit Conseil, on se croirait devant un aquarium!

— Non, répondis-je, car l'aquarium n'est qu'une cage, et ces poissons-là sont libres comme l'oiseau dans l'air!

— Eh bien, ami Conseil, nommez-les donc, nommez-les donc! disait Ned Land.

— Moi, répondit Conseil! Impossible! Cela regarde mon maître!"

Et en effet, le brave garçon, classificateur enragé, n'était point un naturaliste, et je ne sais pas s'il aurait distingué un thon d'une bonite; en un mot, le contraire du canadien qui les nommait tous ces poissons sans hésiter.

"Et un baliste cynèque! répondait Ned Land.

— Genre des balistes, famille des sclérodermes, ordre des Plectognathes! murmurait Conseil.

Décidément, à eux deux, Ned et Conseil auraient fait un naturaliste distingué.

Le canadien ne s'était pas trompé; une troupe de balistes, à corps comprimé, à peau grenue, et armés d'un aiguillon sur leur dorsale,

se jouaient autour du Nautilus et agitaient
les quatre rangées de piquants qui hérissent
chaque côté de leur queue. Rien de plus admi-
rable que leur enveloppe, grise par dessus, blanche
par dessous, dont les tailles d'or scintillaient dans
le sombre remous des lames. Entre eux ondulaient
des raies, comme une nappe abandonnée aux
vents, et parmi elles j'aperçus, à ma grande
joie, cette raie dymoise, jamais à sa partie
supérieure, rose tendre sous le ventre, et munie
de trois aiguillons en arrière de son œil; espèce
rare, et même douteuse au temps de Lacepède
qui ne l'avait jamais vue que dans un recueil
de dessins japonais.

Pendant deux heures, toute une armée
aquatique fit escorte au Nautilus; au milieu
de leurs jeux, de leurs bonds, tandis qu'ils riva-
lisaient de beauté d'éclat et de vitesse, je
distinguai le labre vert du Japon, le mulle
barbarin, marqué d'une double raie noire, le
gobie élégant à caudale arrondie, blanc de
couleur et tacheté de violet sur le dos, le
scombre du Japon, admirable maquereau
de ces mers, au corps bleu et à la tête
argentée, de brillants azurors dont le nom
seul emporte toute description, des spares
rayés, aux nageoires variées de bleu et de
jaune, des spares fasciés, relevés d'une bande
noire sur leur caudale, des spares zonophores
cerclés dans leurs six ceintures, des
aulostomes, véritables Boudges en flûte,
ou bécasses de mer, dont quelques échantillons
atteignaient une longueur d'un mètre, des
salamandres du Japon, des murènes échidnées,
longs serpents de six pieds, aux yeux vifs et
petits, et à la vaste bouche hérissée de
dents, etc. etc.

Notre admiration se maintenait toujours au plus haut point ; nos interjections ne tarissaient pas. Ned nommait les poissons, Conseil les classait, moi je m'extasiais devant la vivacité de leurs allures et la beauté de leurs formes. Jamais il ne m'avait été donné de surprendre ces animaux vivants, et libres dans leur élément naturel.

Je ne citerai pas toutes les variétés qui passèrent ainsi devant nos yeux éblouis, toute cette collection des mers du Japon et de la Chine. Les poissons accouraient plus nombreux que les oiseaux dans l'air, attirés sans doute par ce brillant foyer de lumière électrique.

Subitement, le jour se fit dans le salon, les panneaux de tôle se refermèrent ; l'enivrante vision disparut. Mais longtemps, je rêvai encore, jusqu'au moment où mes regards se fixèrent sur les instruments suspendus aux parois. La boussole marquait toujours la direction au nord nord est, le manomètre indiquait une pression de cinq atmosphères correspondant à une profondeur de cinquante mètres, et le log électrique donnait une marche de quinze milles à l'heure.

~~Ned Land et Conseil~~, j'attendais le capitaine Nemo, l'ingénieur qui avait créé cette féerique mise en scène ; mais il ne parut pas. L'horloge marqua cinq heures.

Ned Land et Conseil retournèrent à leur cabine. Moi, je regagnai ma chambre. Mon dîner y était préparé. Il se composait d'une soupe à la tortue faite des carets les plus délicats, d'un surmulet à chair blanche, un peu feuilletée, dont le foie préparé à part, fit un manger délicieux, et de filets de cette viande de l'holocanthe empereur,

dont la saveur me parut supérieure à celle du saumon.

Puis, je passai la soirée à lire, à écrire, à penser : et, le sommeil me gagnant, je me rendis sur ma couche de Zostaire, et je m'endormis profondément au milieu de ce rapide courant du Fleuve Noir.

~~~~

Chapitre 15

Une invitation par lettre.

Le lendemain, 9 novembre, je ne me réveillai qu'après un long sommeil de douze heures. Conseil vint, suivant son habitude, savoir « comment Monsieur avait passé la nuit, » et lui offrir ses services. Il avait laissé son ami le Canadien dormant comme un homme qui n'aurait fait que cela toute sa vie.

Je laissai le brave garçon babiller à sa fantaisie, sans trop lui répondre. J'étais assez préoccupé de l'absence du capitaine Nemo pendant notre séance de la veille, et j'espérais le revoir aujourd'hui

Après avoir revêtu mes vêtements de byssus, dont la nature provoqua plus d'une fois les réflexions de Conseil, je me rendis au grand salon. Il était désert.

Je me plongeai dans l'étude de ces trésors de conchyliologie entassés sous les vitrines. Je fouillai aussi de vastes herbiers, remplis des plantes marines les plus rares, et soigneusement desséchées entre leurs pages blanches; parmi ces précieuses hydrophytes, je remarquai des dadostrephes verticillées, des padines paon, des caulerpes à feuilles de vignes, des callithamnes granifères, de délicates céramies à teintes écarlates, des agares
~~~~

disposées en éventails, des madrépores semblables
à des bouquets de champignons, tout récemment,
et qui furent longtemps classés parmi les Zoophytes,
enfin toute une série de varecs.

La journée entière se passa, sans que
je fusse honoré de la visite du capitaine Nemo.
Les panneaux du salon ne s'ouvrirent pas. Peut-
être ne voulait-on pas nous blaser sur ces
belles choses.

La direction du Nautilus se maintint
au Nord-est, sa vitesse à douze milles, sa
profondeur entre cinquante et soixante mètres.

Le lendemain, 10 novembre, même
abandon, même solitude. Je ne vis personne
de l'équipage. Ned et Conseil passèrent la
plus grande partie de la journée avec moi. Ils
s'étonnaient de l'inexplicable absence du capitaine.
Cet homme singulier était-il malade ? Voulait-
il modifier ses projets à notre égard ?

Alors vous, suivant la remarque de
Conseil, nous jouissions d'une entière liberté,
nous avions délicatement et abondamment nourri,
notre hôte ne tenait dans les termes de son
traité. Nous ne pouvions nous plaindre /

Ce jour-là, je commençai le journal
de ces aventures, ce qui m'a permis de les
raconter au public avec la plus scrupuleuse
exactitude.

Le 11 novembre, de grand matin, l'air
frais répandu à l'intérieur du Nautilus, m'
apprit que nous étions revenus à la surface
de l'océan, afin de renouveler nos provisions
d'oxygène. Je me dirigeai vers le puits central,
et je montai sur la plateforme.

Il était six heures. Je trouvai le temps
couvert, la mer grise, mais calme ; à peine de
houle. Le capitaine Nemo, que j'espérais

et d'ailleurs, la Patrie nous réservait
de si belles compensations que nous
n'avions pas encore le droit de l'accuser

rencontrer là, viendrait il ? Je n'aperçus que le timonier emprisonné dans sa cage de verre. Ainsi sur la saillie produite par la coque du canot, j'aspirai avec délices les émanations salines.

Peu à peu, la brume se dissipa sous l'action des rayons solaires ; l'astre radieux débordait de l'horizon oriental. La mer s'enflamma sous son regard comme une traînée de poudre. Les nuages, éparpillés dans les hauteurs, se colorèrent de tons vifs admirablement nuancés, et de nombreuses « langues de chats » (*) annoncèrent du vent pour la journée.

Mais que faisait le vent à ce Nautilus que les tempêtes ne pouvaient effrayer.

J'admirais donc ce joyeux lever de soleil, si gai, si vivifiant, lorsque j'entendis quelqu'un monter vers la plate-forme.

Je me préparais à saluer le capitaine Nemo, mais ce fut le second qui apparut hors du panneau. Il prit pied sur la plate-forme, et ne sembla pas s'apercevoir de ma présence. Sa puissante lunette aux yeux, il scruta tous les points de l'horizon avec une attention extrême. Puis, cet examen fait, il s'approcha du panneau, et prononça une phrase dont voici exactement les termes. Je l'ai retenue, car chaque matin, elle se reproduisit dans des conditions identiques. Elle était ainsi conçue :

« Nautron respoc lomi vinch »

Ce que cela signifiait, je ne saurais le dire.

Ces mots prononcés, le second disparut. Je pensai que le Nautilus allait reprendre sa navigation sous-marine. Je regagnai donc

que j'avais déjà vu pendant la première visite du capitaine.

(*) Petits nuages blancs effilochés, sur l'azur du ciel

le pauvre et par les coursives, je revins à ma chambre.

Cinq jours s'écoulèrent ainsi, sans que la situation se modifiât. Chaque matin, je montais sur la plateforme. La même phrase était prononcée par le même individu. Le capitaine Nemo ne paraissait pas.

Bref, j'avais pris mon parti de ne plus le voir, quand le 16 novembre ~~rentrant~~ rentré dans ma chambre avec Ned et Conseil, je trouvai sur la table un billet à mon adresse.

Je l'ouvris d'une main assez impatiente. Il était écrit d'une certaine franche et nette, mais un peu gothique, et presque semblable aux types allemands.

Ce billet était libellé en ces termes :

« Monsieur le professeur Arronax,
A bord du Nautilus
16 novembre 1867

« Le capitaine Nemo invite monsieur
« Arronax à une partie de chasse qui aura
« lieu demain matin dans les forêts de
« l'île Crespo. Il espère que rien n'empêchera
« monsieur le professeur d'y assister, et il
« verra avec plaisir que ses compagnons se
« joignent à lui.

Le commandant du Nautilus
Capitaine Nemo. »

« Une chasse ! s'écria Ned.

— Et dans les forêts de l'île Crespo, ajouta Conseil.

— Mais il va donc à terre, ce particulier-là, reprit Ned Land.

— Cela me paraît clairement indiqué, dis-je en relisant la lettre.

— Eh bien ! il faut accepter, dit le Canadien. Une fois sur la terre ferme, nous aviserons à prendre un parti. D'ailleurs, je ne serai pas fâché de manger un peu de venaison fraîche. »

Sans chercher à concilier ce qu'il y avait de contradictoire entre l'honneur manifeste du capitaine Nemo, et son invitation de rester en paix, je me contentai de répondre :

« Voyons d'abord ce que c'est que l'île Crespo. »

Je consultai le planisphère, et par 32°40' de latitude nord et 167°50' de longitude ouest, je trouvai un îlot qui fut reconnu en 1801 par le capitaine Crespo, et que les anciennes cartes espagnoles nommaient Roca de la Plata, c'est-à-dire « Roche d'Argent ». Nous étions donc à dix huit cent milles environ de notre point de départ, et la direction, un peu modifiée du Nautilus, le ramenait vers le sud-est.

Je montrai à mes compagnons ce roc perdu au milieu du Pacifique Nord.

« Si le capitaine Nemo va quelque fois à terre, leur dis-je, il choisit, du moins, des îles absolument désertes ! »

Ned Land hocha la tête sans répondre, puis conseil et lui me quittèrent. Après un souper qui me fut servi par le steward muet et impassible, je m'endormis, non sans quelque préoccupation.

Le lendemain, 19 novembre, à mon réveil, je sentis que le Nautilus était absolument immobile. Je m'habillai, entrai dans le grand salon.

Le capitaine Nemo était là. Il m'attendait, se leva, salua, et me demanda s'il me convenait de l'accompagner.

Comme il ne fit aucune allusion à son absence de huit jours, je m'abstins de lui en parler, et je répondis simplement que mes compagnons et moi, nous étions prêts à le suivre.

" Seulement, monsieur, ajoutai-je, je me permettrai de vous adresser une question.
— Adressez, monsieur Arronnax, et si je puis y répondre, j'y répondrai.
— Eh bien, capitaine, comment se fait-il que vous qui avez rompu toute relation avec la terre, vous possédiez des forêts dans l'île Crespo ?
— Monsieur le professeur, me répondit le capitaine, les forêts que je possède ne demandent au soleil ni sa lumière ni sa chaleur. Ni les lions, ni les tigres, ni les panthères, ni aucun des ~~des~~ quadrupèdes ne les fréquentent. Elles ne sont connues que de moi seul. Elles ne poussent que pour moi seul ! Ce ne sont point des forêts terrestres, mais bien des forêts sous-marines.
— Des forêts sous-marines, m'écriai-je encore plus profondément surpris.
— Oui, monsieur le professeur
— Et vous m'offrez de m'y promener ?
— Précisément.
— A pied ?
— Et même à pied sec.
— En chassant ?
— En chassant.
— Le fusil à la main ?
— Le fusil à la main. "

Je regardai le commandant du Nautilus d'un air qui n'avait rien de flatteur pour sa personne.

" Décidément, il est fou, pensai-je. Il a eu un accès qui a duré huit jours, et même qui dure encore. C'est dommage ! Je l'aimais mieux étrange que fou ! "

Cette pensée se lisait clairement sur mon

visage, mais le capitaine Nemo se contenta de m'inviter à le suivre. Et je le suivis en homme résigné à tout.

Nous arrivâmes dans la salle à manger où le déjeuner se trouvait servi.

« Monsieur Arronax, me dit le capitaine, je vous prierai de partager mon déjeuner sans façon. Nous causerons en mangeant. Mais, si je vous ai promis une promenade en forêts, je ne me suis point engagé à vous y nourrir. Veuillez donc déjeuner en homme qui ne dînera probablement que fort tard. »

Je fis bonne honneur au repas. Le capitaine Nemo mangea d'abord, sans prononcer une parole. Puis, il me dit :

« Monsieur le professeur, quand je vous ai proposé de venir chasser dans mes forêts de Crespo, vous m'avez cru en contradiction avec moi-même. Quand je vous ai appris qu'il n'existait de forêts sous-marines, vous m'avez cru fou. Monsieur le professeur, il ne faut jamais juger les hommes à la légère, ~~si misérables qu'ils soient, les condamner sans les entendre.~~

— Mais, capitaine, croyez que...

— Veuillez m'écouter, et vous verrez si vous devez m'accuser de folie ou de contradiction.

— Je vous écoute.

— Monsieur le professeur, vous le savez aussi bien que moi, l'homme peut vivre sous l'eau à la condition d'emporter avec lui sa provision d'air respirable. Dans les travaux sous-marins, l'ouvrier, revêtu d'un vêtement imperméable, et la tête emprisonnée dans une capsule de métal, reçoit l'air de l'extérieur au moyen de pompes foulantes et de régulateurs d'écoulement.

— C'est le scaphandre, dis-je.

— En effet, mais dans ces conditions, l'homme n'est pas libre ; il est rattaché à la pompe qui lui envoie l'air, par un tuyau de caoutchouc, véritable chaîne qui le rive à la terre, ~~[illegible]~~ et si nous devions être ainsi retenus au Nautilus, nous ne pourrions aller loin.

— Et le moyen d'être libre ? demandai-je

— C'est d'employer l'appareil Rouquayrol, imaginé par un de vos compatriotes, mais que j'ai perfectionné pour mon usage. Il se compose d'un réservoir en tôle épaisse, dans lequel j'emmagasine l'air sous une pression de cinquante atmosphères. Ce réservoir se fixe sur le dos au moyen de bretelles, comme un sac de soldat. Sa partie supérieure forme une boîte d'où l'air, maintenu par un mécanisme à soupape, ne peut s'échapper qu'à sa tension ~~[illegible]~~ normale. Dans l'appareil Rouquayrol, tel qu'il est employé, deux tuyaux en caoutchouc, partant de cette boîte, viennent aboutir à une sorte de pavillon qui emprisonne le nez et la bouche de l'opérateur ; l'un sert à l'introduction de l'air inspiré ; l'autre à l'issue de l'air expiré, et la langue ferme celui-ci ou celui-là, suivant les besoins de la respiration. Mais, moi qui affrontais des pressions considérables au fond des mers, j'ai dû enfermer ma tête, comme celle des scaphandres dans une sphère de cuivre, et c'est à cette sphère qu'aboutissent les deux tuyaux inspirateurs et expirateurs.

— Parfaitement, capitaine Nemo, mais l'air que vous emporterez doit s'user vite, et dès qu'il ne contient plus que quinze pour cent d'oxygène, il devient irrespirable.

— Sans doute, mais, je vous l'ai dit, monsieur Aronnax, vos pompes du Nautilus me permettent de l'emmagasiner sous une pression considérable,

et alors le reservoir de l'appareil pourra fournir
de l'air respirable pendant neuf ou dix heures.
— Je n'ai plus d'objection à faire, repondis-je.
Je vous demanderai seulement, capitaine, comment
vous éclairez votre route au fond de l'ocean.
— Avec l'appareil Ruhmkorff, monsieur Aronnax.
Si le premier se porte sur le dos, le second s'
attache à la ceinture. Il se compose d'une pile de
Bunsen que je mets en activité, non avec du
bichromate de potasse, mais avec du sodium;
une bobine d'induction recueille l'electricité produite, et la dirige vers
une lanterne d'une disposition particuliere.
Dans cette lanterne se trouve un serpentin de
verre qui contient seulement un residu de gaz
carbonique. quand l'appareil fonctionne, ce
gaz devient lumineux, en donnant une lumiere
blanchâtre et continue. Ainsi pourvu,
je respire et je vois.
— Capitaine Nemo, à toutes mes objections vous
faites de si écrasantes reponses, que je n'ose
plus douter. Cependant, si je suis bien forcé
d'admettre les appareils rouquayrol et Ruhmkorff, je demande à faire des reserves pour le
fusil dont vous voulez m'armer.
— Mais ce n'est point un fusil à poudre, repondit le capitaine.
— C'est donc un fusil à vent?
— Sans doute. Comment voulez-vous que je
fabrique de la poudre à mon bord n'ayant
ni salpetre, ni soufre, ni charbon.
— D'ailleurs, dis-je pour tirer sous l'eau...
— Ce ne serait pas une raison: je connais des
canons, munis d'un système de fermeture, et qui
peuvent tirer dans ces conditions. Mais je vous
le repete, n'ayant pas de poudre, rien ne m'
etait plus facile que de la remplacer par de
l'air à haute pression.

— Mais cet air doit s'user rapidement.

— Eh bien, n'ai-je pas mon réservoir Rouquayrol qui peut, au besoin, m'en fournir. Il suffit pour cela d'un robinet ad hoc. D'ailleurs, monsieur Aronnax, vous verrez par vous même, que dans ces chasses sous-marines, on ne fait pas grande dépense d'air ni de balles.

— Cependant, il me semble que dans cette demi-obscurité, et au milieu de ce liquide, très dense par rapport à l'atmosphère, les coups ne peuvent porter loin et sont difficilement mortels ?

— Monsieur, avec ce fusil tous les coups sont mortels, au contraire, et dès qu'un animal en touché, si légèrement que ce soit, il tombe foudroyé.

— Pourquoi ?

— Parceque ce ne sont pas des balles ordinaires que ce fusil lance, mais de petites capsules de verre, inventées par un chimiste autrichien, monsieur Lenebrock, — et que je fabrique moi-même. Ces capsules de verre, recouvertes d'une armature d'acier, sont de véritables petites bouteilles de Leyde, dans lesquelles l'électricité est formée à une très haute tension ; au plus léger choc, elles se déchargent, et l'animal, si puissant qu'il soit, tombe mort. J'ajouterai que ces capsules ne sont pas plus grosses que du numéro quatre, et que la charge d'un fusil ordinaire pourrait en contenir dix.

— Monsieur, je ne dis plus rien, répondis-je en me levant de table, et je n'ai plus qu'à prendre mon fusil. — D'ailleurs, où vous irez, j'irai. »

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'arrière du Nautilus, et en passant devant la cabine de Ned et de Conseil, j'appelai mes deux compagnons qui nous suivirent aussitôt.

Puis, nous arrivames à une cellule située en abord, près de la chambre des machines, et dans laquelle nous devions revêtir nos vêtements de promenade.

Chapitre 16.

Promenade en plaine.

Cette cellule était, à proprement parler l'arsenal et le vestiaire du Nautilus. Une fourgaine d'appareils de scaphandres ~~[illegible]~~ suspendus à la paroi, attendaient les promeneurs.

Ned Land, en les voyant, manifesta une répugnance évidente à s'en revêtir.

" Mais, mon brave Ned, lui dis-je, les forets de l'île Crespo ne sont que des forets sous-marines!

— Bon! fit le harponneur désappointé, que voyait s'évanouir ses rêves de viande fraîche, et vous, monsieur Aronnax, vous allez vous introduire dans ces habits là?

— Il le faut bien, maître Ned.

— Libre à vous, monsieur, répondit le harponneur haussant les épaules, mais quant à moi, à moins qu'on ne m'y force, je n'entrerai jamais là dedans.

— On ne vous forcera pas, maître Ned, dit le capitaine Nemo.

— Et conseil va se risquer, demanda Ned

— Je suis monsieur partout ou va Monsieur," répondit Conseil.

Sur un appel du capitaine, deux hommes de l'équipage vinrent nous aider à revêtir ces lourds vêtements imperméables, faits en caoutchouc sans couture, et préparé de manière à supporter des pressions considérables; on eut dit une armure à la fois souple et résistante. Ces vêtements ~~[illegible]~~ formaient pantalon et verte; le pantalon se terminait

par d'epaisse dgaussures, garnies de lourdes semelles de plomb ; le tissu de la veste etait maintenu par des lamelles de cuivre qui defendaient la poitrine contre la poussee des eaux, et laissaient les poumons fonctionner librement ; ses manches ~~finissaient~~ finissaient sous la forme de gants bien assouplis, qui ne contrariaient aucunement les mouvements de la main.

Le capitaine Nemo, un de ses compagnons sorte d'hercule d'une force prodigieuse, Conseil et moi, nous eumes bientot revêtu nos habits de scaphandres. Il ne s'agissait plus que d'emboiter notre tete dans sa sphere metallique. Mais avant de terminer l'operation, je demandai au capitaine la permission d'examiner les fusils qui nous etaient destinés.

On me presenta une de ces armes, etablie à peu près comme un fusil ordinaire. Seulement la crosse, faite en tôle d'acier, et creuse à l'interieur, etait de dimension assez grande. Elle servait de reservoir à l'air comprimé, qu'une soupape manoeuvrée par une gachette, laissait ejapper dans le tube de metal. Une boite à ~~cartouche~~ projectiles, dissimulée dans l'epaisseur de la crosse renfermait une douzaine de balles électriques, qui, au moyen d'un ressort, se plaçaient automatiquement dans le canon du fusil. Dès qu'un coup etait tiré, l'autre etait prêt à partir.

« Capitaine Nemo, dis-je, cette arme est parfaite, et d'un maniement facile. Je ne demande plus qu'à l'essayer. Mais comment allons-nous gagner le fond de la mer ?

— Au ce moment, monsieur le professeur, le Nautilus est eiloué par dix metres d'eau, et nous n'avons plus qu'à partir.

— Mais comment sortir du bâtiment ?

— Vous ~~allez~~ l'allez voir. »

Le capitaine Nemo mit à profit le

tete dans la calotte spherique. Conseil et moi, nous
en fumes autant, non sans avoir entendu le Canadien
nous lancer un « Bonne chasse » ironique. Le
haut de notre vetement etait terminé par un collet
de cuivre tarandé, sur lequel se vissait cette
calotte de metal; trois trous, proteges par des
verres epais, permettaient de voir suivant toutes
les directions, rien qu'en tournant la tete
à l'interieur de cette sphere. Dès qu'elle fut
en place, les appareils Rouquayrol, placés sur
notre dos, et reunis par leur double tube, com-
mencerent à fonctionner, et, pour mon compte,
je respirai à mon aise.

La lampe Rhumcorff, suspendue à ma
ceinture, le fusil à la main, j'étais prêt à partir,
mais, pour être franc, emprisonné dans ces lourds
vetements, et cloué au tillac par mes semelles de
plomb, il m'eut été impossible de faire un pas.

Fort heureusement, je sentis que l'on
me poussait dans une petite dyambre contigue
au vestiaire. Mes compagnons, également remorqués,
me suivaient. J'entendis une porte, munie d'obtu-
rateurs, se refermer sur nous, et une profonde
obscurité nous enveloppa.

Après quelques minutes, un vif sifflement
parvint à mon oreille; je sentis une certaine im-
pression de froid monter de mes pieds à ma
poitrine. Evidemment, on avait ouvert une issue
à l'eau exterieure qui nous envahissait, ~~[illegible]~~ et
~~[illegible]~~ dans cette
dyambre fut bientôt remplie. Une seconde porte,
percée dans le flanc du Nautilus s'ouvrit alors,
un demi-jour nous éclaira, et un instant après,
nos pieds foulaient le fond de la mer.

Et maintenant, comment pourrai-je retracer
~~[illegible]~~ les impressions que m'a laissées cette
promenade dans les eaux? les mots sont impuis-
sants à rendre de telles merveilles! quand

le pinceau lui-meme est inhabile à rendre les effets particuliers à l'element liquide, comment la plume saurait-elle les peindre ?

Le capitaine Nemo marchait en avant, et son compagnon nous suivait à quelques pas en arrière. Conseil et moi, nous restions l'un près de l'autre, comme si un échange de paroles eut été possible à travers nos carapaces métalliques. Je ne sentais déjà plus la lourdeur de mes vetements, de mes chaussures, de mon reservoir d'air, ni le poids de cette épaisse sphere, au milieu de laquelle ma tete battottait comme une amande dans sa coquille. Tous ces objets, plongés dans l'eau, perdaient une partie de leur poids egale à celui du liquide deplacé, et je me trouvais très bien de cette loi physique reconnue par Archimede. Je n'etais plus une masse inerte, et j'avais une liberté de mouvements relativement grande.

La lumiere qui éclairait le sol jusqu'à trente pieds au dessous de la surface de l'eau, m'étonna par sa puissance. Les rayons solaires traversaient aisement cette masse liquide et en dissipaient la coloration. Je distinguais nettement les objets à une distance de cent metres. Au delà, les fonds se mangeaient des plus degradations de l'outremer, puis bleuissaient dans les lointains, et s'effaçaient au milieu d'une vague obscurité. Veritablement, cette eau qui m'entourait, n'etait qu'une sorte d'air, plus dense que l'atmosphere terrestre, mais presque aussi diaphane. Au dessus de moi, j'apercevais la calme surface de l'ocean.

Nous marchions sur un sable fin, qui ne rida comme celui des plages qui conserve l'empreinte de la houle. Ce tapis éblouissant, comme un reflecteur, repoussait les rayons du soleil avec une surprenante intensité. De là, une immense reverberation qui penetrait toutes les molecules liquides. Serai-je cru si j'affirme

qu'à cette profondeur de trente pieds, j'y voyais comme en plein jour ?

Pendant un quart d'heure, je foulai ~~avec~~ ce sable ardent, semé d'une impalpable poussière de coquillages. La coque du Nautilus, dessinée comme un long canot, disparaissait peu à peu, mais son fanal, qui devait faciliter notre retour à bord, projetait ses traits électriques avec une incomparable netteté. Effet difficile à comprendre pour qui n'a vu que sur terre ces nappes blanchâtres si vivement accusées : là, ~~elle~~ la poussière dont l'air est saturé, leur donne l'apparence d'un brouillard lumineux ; mais sur mer comme sous mer, ces rayons se transmettent avec une pureté que je ne saurais décrire.

Cependant, nous allions toujours. La vaste plaine de sable ne semblait pas devoir finir. J'écartais de la main les rideaux liquides qui se refermaient derrière moi, et la trace de mes pas s'effaçait soudain sous la pression de l'eau.

Bientôt, quelques formes d'objets, à peine estompés dans l'éloignement, se dessinèrent à mes yeux. Je reconnus de magnifiques premiers plans de rochers, tapissés de zoophytes du plus bel échantillon ; mais avant de les étudier, je fus tout d'abord frappé d'un effet spécial à ce milieu.

Il était alors dix heures du matin, et les rayons solaires frappaient la surface des flots sous un angle assez oblique ; leur lumière se décomposait par réfraction, comme à travers un prisme, et fleurs, rochers, plantules, coquillages, polypes, madrépores, se nuançaient sur leurs bords des sept couleurs du spectre. C'était une merveille, une fête des yeux, que cet enchevêtrement de ~~tons~~ tons colorés, une vraie kaléidoscopie de vert, de jaune,

d'orangé, de violet, d'indigo, de bleu, toute la palette d'un coloriste enragé ! que ne pouvais-je alors communiquer a mes compagnons les sensations puissantes qui me montaient au cerveau, et rivaliser avec eux d'interjections admiratives ! Eh ! que dis-je ! je me parlais a moi meme, je criais dans la boite de cuivre qui coiffait ma tete, j'epuisais peut etre en vaines paroles, plus d'air qu'il ne convenait.

Devant ce splendide spectacle, Conseil s'etait arreté comme moi. Evidemment, le digne garçon, en presence de ces echantillons de Zoophytes et de mollusques, classait, classait toujours. Polypes et Echinodermes abondaient ; les isis variées, les corallaires qui vivaient isolement, des touffes d'oculines vierges désignées autrefois sous le nom de "corail blanc", des fongies hérissées en forme de champignons, des anemones adherent par leur disque musculaire figuraient un parterre de fleurs, émaillé de porpites parées de leur collerette de tentacules argurés, d'etoiles de mer qui constellaient le sol, d'holothuries et d'astérophytons verruqueux, puis dentelles brodées par la main des naïades et dont les festons se balançaient aux faibles ondulations provoquées par nos pas. C'etait une peine d'écraser tous les brillants specimens de mollusques qui jonchaient le sable par milliers, les peignes concentriques, les marteaux, les donaces, véritables coquilles bondissantes, les troques, les casques rouges, les strombes aile-d'ange, les aplysies, et tant d'autres produits de cet inépuisable océan, mais il fallait manger, et, au dessus de nos tetes voguaient des troupes de physalies qui laissaient leurs tentacules d'outre-mer flotter à la

traine, des méduses dont l'ombrelle opaline ou rose tendre, festonnée d'un liseré d'azur, nous abritaient des rayons solaires, et des pélagies panoptyres, qui, dans l'obscurité, eussent tracé notre chemin de lueurs phosphorescentes.

Toutes ces merveilles, je les entrevis dans l'espace d'un quart de mille, mais, m'arrêtant à peine, et suivant le capitaine Nemo qui me rappelait d'un geste. Bientôt, la nature du sol se modifia. A la plaine de sable succéda une prairie d'algues, plantes pélagiennes que les eaux n'avaient pas encore arrangées, et dont la végétation était fougueuse. Les pelouses au tissu serré, douces au pied, eussent rivalisé avec les plus moelleux tapis tissés par la main des hommes. Mais, en même temps que la verdure s'étalait sous nos pas, elle n'abandonnait pas nos têtes. Tout un berceau de plantes marines pétarsaciennes, classées dans cette exubérante famille des algues, dont on connaît plus de deux mille espèces, se croisait à la surface des eaux. Je voyais flotter de longs rubans de fucus, les uns globuleux, les autres tubulés, des laurencies, des dadosteptes au feuillage si délié, des rhodymenes palmés et semblables à des éventails de cactus. J'observai que les plantes vertes se maintenaient plus près de la surface de la mer, tandis que les rouges occupaient une profondeur moyenne, laissant aux hydrophytes noires ou brunes le soin de former les jardins et les parterres des couches reculées de l'océan.

Ces algues sont véritablement un prodige de la création, une des merveilles de la flore universelle. Cette famille produit à la fois les plus petits et les plus grands végétaux du globe. Car, de même qu'on a compté quarante

mille de ces imperceptibles plantules dans un espace de cinq millimètres carrés, de même on a recueilli des fucus dont la longueur dépassait cinq cents mètres.

Nous avions quitté le Nautilus depuis une heure et demie environ. Il était près de midi. Je m'en aperçus à la perpendicularité des rayons solaires qui ne se réfractaient plus. La magie des couleurs disparut peu à peu, et les nuances de l'émeraude et du saphir s'effacèrent de notre firmament. ~~phosphoriques~~.

En ce moment, le sol s'abaissa par une pente prononcée, et la lumière prit une teinte uniforme. Nous atteignîmes ~~bientôt~~ une profondeur de cent mètres, subissant alors une pression de dix atmosphères ; mais mon vêtement de scaphandre était établi dans des conditions telles que je ne souffrais aucunement de cette pression. Je sentais seulement une certaine gêne aux articulations des doigts, et encore, ce malaise ne tarda-t-il pas à disparaître. Quant à la fatigue que devait amener cette promenade de deux heures sous un harnachement dont j'avais si peu l'habitude, elle était nulle ; mes mouvements, aidés par l'eau, se produisaient avec une surprenante facilité.

Arrivé à cette profondeur de trois cents pieds, je percevais encore les rayons du soleil, mais faiblement. A leur éclat intense succédait un crépuscule rougeâtre, moyen terme entre le jour et la nuit ; mais nous voyions suffisamment à nous conduire, et il n'était pas encore nécessaire de mettre les appareils Ruhmkorff en activité.

En ce moment, le capitaine Nemo s'arrêta. Il attendit que je l'eusse rejoint, et du doigt, il me montra quelques masses obscures

Vaysseire
81 bg

qui s'estompaient dans l'ombre à une petite
distance.
« C'est la forêt de l'île Gaspo, »
pensai-je, et je ne me trompais
pas.

~~~
~~~

M. Deyrsagne

Chapitre 17

Une foret sous-marine.

Nous etions enfin arrivés sur la lisière de cette foret, sans doute l'une des plus belles de l'immense domaine du capitaine Nemo. Il la considérait comme étant sienne, et s'attribuait les mêmes droits de propriété qu'avaient les premiers hommes aux premiers jours du monde. Et D ailleurs qui lui eut disputé la possession de cette ~~foret~~ propriété sous-marine ? quel autre pionnier plus hardi, serait venu, la hache à la main, en défricher les sombres taillis ?

Cette foret se composait de grandes plantes arborescentes, et, dès que nous eumes pénétré sous ses vastes arceaux, mes regards furent tout d'abord frappés d'une singulière disposition de leurs ramures, — dispositon que je n'avais pas encore observée jusqu'alors.

Aucune des herbes qui tapissaient le sol, aucune des branches qui hérissaient les arbrisseaux ne rampait, ni ne se ~~courbait~~ courbait, ni ne s'étendait dans un plan horizontal. Toutes montaient vers la surface de l'océan. Pas de filament, pas de rubans, ~~feuilles rubanées~~ qu'ils fussent ~~plates~~, qui ne se tinssent droit comme une tige de fer, et dans une immobilité complète. Les fucus et les lianes se développaient suivant une ligne rigide et perpendiculaire, commandée par la densité ~~de~~ de l'élément qui les avait produits. Immobiles, d'ailleurs, lorsque je les écartais de la main, ces plantes reprenaient aussitôt leur position première. C'était ici le regne de la verticalité.

Bientôt, je m'habituai à cette disposition bizarre, ainsi qu'à l'obscurité relative qui nous enveloppait. Le sol de la foret était semé de blocs aigus, assez difficiles à éviter. La flore sous-marine m'y parut être assez complète, plus complète même qu'elle

ne l'ai été sous les zônes arctiques ou tropicales
où ses produits sont moins nombreux. Mais,
pendant quelques minutes, je confondais involontai-
rement les regnes entre eux, prenant des zoophytes
pour des hydrophytes, des animaux pour des plantes.
Et qui ne s'y tromperait pas ? La faune et la
flore se touchent de si près, dans ces regions sous-
marines !

J'observai que toutes ces productions du
regne végétal ne tenaient au sol que par un en-
fatement superficiel ; dépourvus de racines, indifferents
au corps solide, sable, coquillage, teste ou galet qui
les supportent, ils ne lui demandent qu'un point
d'appui, et non la vitalité. Les plantes ne procedent
que d'elles-mêmes, et le principe de leur existence
est dans cette eau qui les soutient, qui les berce,
qui les nourrit, comme fait le vent à la surface
de la terre. La plupart, au lieu de feuilles, ~~[illegible]~~
poussaient des lanelles de ~~[illegible]~~ formes capricieuses,
circonscrites dans une gamme restreinte de couleurs,
qui ne comprenait que le rose, le carmin, le vert,
l'olivâtre, le fauve et le brun. Je revis là, mais
non plus desseches comme les échantillons du
Nautilus des padines paons, déployés en eventails,
et qui semblaient solliciter la brise, des ceramies
écarlates, des laminaires allongées, des nereocystes
~~[illegible]~~ filiformes et fluxueuses, ~~[illegible]~~ qui s'épanouissaient
à une hauteur de quinze metres, des bouquets
d'acétabules, dont les tiges grandissent par le
sommet, et nombre d'autres plantes pélagiennes,
toutes dépourvues de fleurs. Curieuse anomalie,
« bizarre élément, a dit un spirituel naturaliste,
« où le regne animal fleurit, et où le
« regne végétal ne fleurit pas ! »

Entre ces divers arbrisseaux, grands
comme des arbres, et sous leur ombre humide,
croissaient de veritables buissons à fleurs vivantes
des haies de zoophytes, sur les quels s'épanouissaient

des méandres zebrées de sillons tortueux, des cariophyllies jaunâtres à tentacules diaphanes, des touffes gazonnantes de zoanthaires, et pour compléter l'illusion, des poissons-mouches volaient de branches en branches, comme un essaim de colibris, tandis que de jaunes lepisacanthes à la machoire herissée, aux écailles aigues, des Dactyloptères, et des monocentres, se levaient sous nos pas, semblables à une troupe de bécassines.

Vers une heure, le capitaine Nemo donna le signal de la halte. J'en fus satisfait pour mon compte, et nous nous étendimes sous un berceau d'alariées, dont les longues lanières amincies se dressaient comme des flèches.

Ce nistaur de repos fut délicieux. Il ne lui manquait que le charme de la conversation. Mais impossible de parler, impossible de répondre. J'approuvai seulement ma grosse tete de cuivre de la tete de Conseil. Je vis les yeux de ce brave garçon briller de contentement, et en signe de satisfaction, il s'agita dans sa carapace de l'air le plus comique du monde.

Après quatre heures de cette promenade, je fus très etonné de ne pas ressentir un violent besoin de manger. A quoi tenait cette disposition d'estomac, je ne saurais le dire. Mais, en revanche, j'eprouvai une insurmontable envie de dormir, ainsi qu'il arrive à tous les plongeurs. Mes yeux se fermerent derriere leur epaisse vitre, et je tombai dans une invincible somnolence, que le mouvement de la marche avait seul pu combattre jusqu'alors. Le capitaine Nemo et son robuste compagnon, étendus dans le limpide cristal, nous donnaient l'exemple du sommeil.

Combien de temps restai-je plongé dans cet assoupissement, je ne saurais le dire, mais lorsque je me réveillai, il me sembla que le soleil s'était abaissé vers l'horizon. Peut-être

153 bis

aurai-je passé quelques minutes à me retirer les membres, si une apparition fort inattendue, ne m'eut brusquement remis sur les pieds. A quelques pas, une monstrueuse araignée de mer, haute d'un mètre me regardait de ses yeux louches, prête à s'élancer sur moi. Quoique mon habit de scaphandre me défendit contre les venimeuses morsures de cet animal, je ne pus retenir un mouvement d'horreur. Mes compagnons s'éveillèrent. Le capitaine Nemo montra à son matelot le hideux crustacé, qu'un coup de crosse abattit aussitôt, et je vis les horribles pattes du monstre se tordre dans des convulsions terribles.

Cette rencontre me fit penser que d'autres animaux, plus dangereux, devaient hanter ces fonds obscurs, et que mon scaphandre ne me protégerait pas contre leurs attaques. Je résolus donc de me tenir sur mes gardes. Je supposais d'ailleurs, que cette halte terminait notre promenade, mais il n'en fut rien, et, au lieu de retourner au Nautilus, le capitaine Nemo continua son excursion.

Le sol se déprimait toujours, la pente s'accusait davantage et nous conduisait à de plus grandes profondeurs. Il devait être à peu près trois heures, quand nous atteignîmes une étroite vallée située par cent cinquante mètres de fond.

Je dis cent cinquante mètres, bien qu'aucun instrument ne me permît d'évaluer cette distance; mais je savais que, même dans les mers les plus limpides, les rayons solaires ne sauraient pénétrer plus avant. Or, précisément, l'obscurité devint assez profonde; aucun objet n'était visible à dix pas. Je marchais donc en tâtonnant, quand je vis briller une lumière blanche assez vive. Le capitaine Nemo venait de mettre son appareil électrique en activité. Son compagnon

l'imita. Conseil et moi nous suivîmes leur exemple, j'établis, en tournant une vis, la communication entre la bobine et le serpentin de verre, et la mer, éclairée par nos quatre lanternes, s'illumina dans un rayon de vingt-cinq mètres.

Notre petite troupe continua de s'enfoncer dans les obscures profondeurs de la forêt dont les arbrisseaux se raréfiaient de plus en plus. J'observai que la vie végétale disparaissait avant la vie animale. des plantes pélagiennes se retiraient déjà, et le sol devenait aride, qu'un nombre prodigieux d'animaux, zoophytes, articulés, mollusques et poissons y pullulaient encore.

Je m'attendais à ce que la lumière de nos appareils Ruhmkorff attirât quelques habitants de ces sombres couches. Mais s'ils nous approchèrent, ils se tinrent du moins à une distance regrettable pour des chasseurs. Plusieurs fois, je vis le capitaine Nemo s'arrêter, et mettre son fusil en joue, mais après quelques instants d'observation, il se relevait et reprenait sa route.

Enfin, cette merveilleuse excursion s'allongea; pendant deux heures un mur de rochers superbes et d'une masse imposante se dressa devant nous, véritable entassement de blocs gigantesques, énorme falaise de granit, trouée de grottes obscures, mais qui ne présentait aucune rampe praticable. C'étaient les assises de l'île Crespo. C'était la terre.

Le capitaine Nemo s'arrêta soudain. Un geste de lui nous fit faire halte, et bien que désireux que je fusse de franchir cette muraille, je dus m'arrêter. La puissance du capitaine Nemo, il ne voulait pas la dépasser. Au-delà, c'était cette portion du globe qu'il ne devait plus fouler du pied.

Le retour commença. Le capitaine Nemo avait repris la conduite de sa petite troupe, se dirigeant toujours sans hésiter. Je crus voir que

nous ne ~~reprenions~~ suivions pas le même chemin pour revenir au Nautilus. Cette nouvelle route, très raide, et par conséquent, très pénible, nous rapprocha rapidement de la surface de la mer. Très promptement la lumière reparut et grandit ~~rapidement~~, et, le soleil étant déjà bas sur l'horizon, la réfraction borda de nouveau les divers objets, gorgones, isis, plumaria, d'un anneau ~~semblable~~ spectral.

~~Nous~~ A dix mètres de profondeur, nous marchions au milieu d'un essaim de petits poissons de toute espèce, plus nombreux que les oiseaux dans l'air, plus agiles aussi, mais aucun gibier aquatique digne d'un coup de fusil, ne s'était encore offert à nos regards.

En ce moment, je vis l'arme du capitaine Nemo s'épauler, suivre entre les buissons un objet mobile. Le coup partit, j'entendis un faible sifflement, et un animal retomba foudroyé à quelques pas.

C'était une magnifique loutre de mer, une Enhydre, le seul quadrupède qui soit exclusivement marin. Elle était longue d'un mètre cinquante centimètres, et devait avoir une très grande valeur. Sa peau, d'un brun marron en dessus, et argentée en dessous faisait une ~~admirable fourrure~~ de ces admirables fourrures si recherchées sur les marchés russes et chinois; la finesse et le lustre de son poil lui assuraient une valeur minimum de deux mille francs. J'admirai fort ce curieux mammifère à la tête arrondie, orné d'oreilles courtes, aux yeux ronds, aux moustaches blanches, semblables à celles du chat, aux pieds palmés et unguiculés, et à la queue touffue. Ce précieux carnassier, chassé et traqué par les pêcheurs devient extrêmement rare, et il s'est principalement réfugié dans les portions boréales du Pacifique, où vraisemblablement

Cependant, le retour ne fut pas tellement rapide que la décompression ne fut trop rapidement entamée, ce qui aurait pu amener dans notre organisme des désordres graves, et même certaines lésions internes mortelles aux plongeurs.

[illegible] son espece ne tardera pas à s'éteindre.

Le compagnon du capitaine Nemo vint prendre la bete, la chargea sur son épaule, et l'on se remit en route.

Pendant une heure, une plaine de sable se déroula devant nos pas. Elle nous ramenait souvent à moins de deux metres de la surface des eaux. Je voyais alors notre image, nettement reflétée, se dessiner en sens inverse, et au dessus de nous, une seconde troupe identique, reproduisant nos mouvements et nos gestes, de tout point semblable, en un mot, à cela pres qu'elle marchait la tete en bas et les pieds en l'air.

Autre effet à noter. C'etait l'apparition de nuages épais qui se formaient et s'evanouissaient rapidement; [illegible], mais en réfléchissant, je compris que de longues lames formaient ces prétendus nuages par leur épaisseur variable, et j'apercevais « les moutons » écumeux que leur crete brisée multipliait sur les eaux. Il n'etait pas jusqu'à l'ombre des grands oiseaux qui planaient sur nos tetes, dont je percevais le rapide effleurement à la surface de la mer.

En cette occasion, je fus meme témoin de l'un des plus beaux coups de fusil qui ait jamais fait tressaillir les fibres d'un chasseur. Un grand oiseau, à large envergure, très nettement visible, s'approchait en planant. Le compagnon du capitaine Nemo le mit en joue, et le tua, lorsqu'il [illegible] fut a quelques metres au dessus des flots. L'animal tomba foudroyé, et sa chute l'entraina jusqu'à la portée de l'adroit chasseur qui s'en empara. C'etait un albatros de la plus belle espece, admirable spécimen des oiseaux

pélagiens.

Notre marche n'avait pas été interrompue pour ce incident. Pendant deux heures, nous suivimes tantôt des plaines sablonneuses, tantôt des prairies de varechs, fort pénibles à traverser. Franchement, je n'en pouvais plus, quand j'aperçus une vague lueur qui trouait l'obscurité des eaux, à un demi-mille de nous. C'était le fanal du Nautilus. Avant vingt minutes, nous serions à bord, et là, je respirerais à mon aise, car il me semblait que mon réservoir ne me fournissait plus qu'un air très pauvre en oxygène. Mais je comptais sans une rencontre qui retarda quelque peu notre arrivée.

J'étais resté en arrière d'une vingtaine de pas, lorsque je vis le capitaine Nemo revenir brusquement vers moi. De sa main vigoureuse, il me courba à terre, tandis que son compagnon en faisait autant de Conseil. Ma foi, je ne savais trop que penser de cette brusque attaque, mais je me rassurai en observant que le capitaine se couchait comme moi et demeurait immobile.

J'étais donc étendu sur le sol, et précisément à l'abri d'un buisson de varechs, quand, relevant la tête, je vis d'énormes masses passer bruyamment au dessus de nous en jetant des lueurs phosphorescentes.

Mon sang se glaça dans mes veines! J'avais reconnu les formidables squales qui nous menaçaient. C'était un couple de requins terribles, à queue énorme, au regard terne et vitreux, et qui distillent une matière phosphorescente par des trous percés autour de leur museau. Monstrueuses

mouvoir à feu, qui broient un homme tout entier dans leurs mâchoires de fer. Je ne sais si Conseil s'aurait à les classer, mais pour mon compte, je les considérais à un point de vue assez peu scientifique, et plutôt en victime qu'en naturaliste.

Très heureusement, ces voraces animaux y voient mal, et ils passèrent sans nous apercevoir, et nous échappâmes à ce danger plus grand à coup sûr que la rencontre d'un tigre en pleine forêt.

Une demi-heure après, guidés par la traînée électrique, nous atteignîmes le Nautilus. La porte extérieure était restée ouverte, et le capitaine Nemo la referma, dès que nous fûmes rentrés dans la première cellule ; puis, il pressa un bouton. J'entendis manœuvrer les pompes ; je sentis l'eau baisser autour de moi, et en quelques instants, la cellule fut entièrement vidée. La porte intérieure s'ouvrit alors, et nous passâmes dans le vestiaire.

Là, nos habits de scaphandre nous furent retirés, non sans peine, et, harassé, je regagnai ma chambre, encore tout émerveillé de cette excursion au fond des mers.

~~~~

Chapitre 18.

Quatre mille lieues sous le Pacifique.

Le lendemain matin, 18 novembre, parfaitement remis de mes fatigues de la veille, je montai sur la plate-forme, au moment où le second du Nautilus prononçait sa phrase quotidienne. Il ne vint alors à l'idée qu'elle se rapportât à l'état de la mer, ou plutôt qu'elle signifiât : Nous n'avons rien en vue ".

Et en effet, l'océan était désert. Pas une
~~~~

M. Brouillet

voile à l'horizon. les hauteurs de l'île Crespo avaient disparu pendant la nuit.

En ce moment, le capitaine Nemo apparut. Il ne sembla pas s'apercevoir de ma présence et commença une série d'observations astronomiques; puis, son opération terminée, il alla s'accouder sur la cage du fanal, et ses regards se perdirent à la surface de l'océan.

Cependant, quelques matelots du Nautilus, tous gens vigoureux et bien constitués, étaient montés sur la plateforme; ils venaient retirer les filets qui avaient été mis à la traîne pendant la nuit. Ces marins appartenaient évidemment à des nations différentes, bien que le type européen fut reconnaissable chez tous. Je devinai à ne pas me tromper, des irlandais, des français, quelques slaves, un grec ou un candiote. Du reste, ils étaient sobres de paroles, et n'employaient entre eux que cet étrange idiome dont je ne pouvais pas même soupçonner l'origine. Aussi, je dus renoncer à les interroger.

Les filets furent halés à bord. C'étaient des espèces de dyalutes, semblables à ceux des côtes normandes, vastes poches qu'une verge flottante d'une dynamie transfilée dans les mailles inférieures tiennent entrouvertes. Ces poches, ainsi traînées sur leurs ganteries de fer, balayaient le fond de l'océan, et ramassaient tous ses produits sur leur passage. Ce jour là, ils ramenèrent de curieux échantillons de ces parages poissonneux, des lophies auxquels leurs mouvements comiques ont valu le qualificatif d'histrions, des commersons noires, munis de leurs antennes, des balistes onduleés, entourés de bandelettes rouges, des tétrodons croissant, dont le venin est extrêmement funeste, quelques lamproies olivâtres, des macrorhiniques, couverts d'écailles argentées, des trichiures dont la puissance électrique est égale à celle de

du gymnote et de la torpille, des notoptères
cailleux, a bandes brunes et transversales, des
gades verdâtres, plusieurs variétés de gobies, etc., et
aussi quelques poissons ~~[illegible]~~
de proportions plus vastes, un caraux a tête
proéminente, long d'un metre, plusieurs beaux
scombres bonites, ayant arrêté de couleurs bleues
et argentées, et trois magnifiques thons que la
rapidité de leur marche n'avait pu sauver du
chalut.

J'estimai que ce coup de filet devait
rapporter plus de mille livres de poisson. C'était
une belle peche, mais non surprenante. En
effet, ces filets restent à la traine pendant
plusieurs jours et enserrent dans leur prison
de fil tout un monde aquatique. Nous ne
devions donc pas manquer de vivres frais
et d'une excellente qualité, que la rapidité
du Nautilus, et l'attraction de sa lumière
electrique ~~[illegible]~~ pouvaient renouveler sans cesse.

Tous ces divers produits de la mer
furent immediatement affalés par le panneau vers
les cambuses, ~~[illegible]~~ destinés, les uns a etre man-
gés frais, les autres a être conservés.

La peche finie, la provision d'air renou-
velée, je pensais que le Nautilus allait reprendre
son excursion sous-marine; et je me preparais
donc a regagner ma cambre, quand, se tournant
vers moi, le capitaine Nemo me dit sans autre
préambule:

« Voyez cet océan, monsieur le professeur, n'est-il
pas doué d'une vie réelle? N'a-t-il pas ses
colères et ses tendresses? Hier, il s'est endormi
comme nous, et le voila qui se reveille après une
nuit paisible! »

Ni bonjour, ni bonsoir! N'est-on pas
dit que cet étrange personnage continuait avec
moi une conversation commencée ~~[illegible]~~ à l'instant?

« Oui ! reprit-il, il s'éveille sous les caresses du soleil ! Il va revivre de son existence diurne ! C'est une ravissante étude que de suivre le jeu de son organisme ; il possède un pouls, des artères, il a ses spasmes, et je donne raison à ce savant Maury qui a découvert en lui une circulation aussi réelle que la circulation sanguine chez les animaux. »

Il est certain que le capitaine Nemo n'attendait de moi aucune réponse, et il me parut inutile de lui prodiguer les « Evidemment, » les « A coup sûr, » et les « Vous avez raison ! » Il se parlait plutôt à lui même, « prenant de longs temps » entre chaque phrase. C'était une méditation à voix haute.

« Oui, dit-il, il possède une circulation véritable, et pour la provoquer, il a suffi au Créateur de toutes choses, de multiplier en lui le calorique, le sel et les animalcules. Le calorique, en effet, crée des densités différentes, qui amènent les courants et les contre-courants. L'évaporation, nulle aux régions hyperboréennes, très active dans les zones équatoriales, constitue un échange permanent des eaux tropicales et des eaux polaires. En outre, j'ai surpris des courants de haut en bas et de bas en haut qui forment la vraie respiration de l'Océan. J'ai vu la molécule d'eau de mer, échauffée à la surface, redescendre vers les profondeurs, atteindre son maximum de densité à deux degrés au-dessous de zéro, puis se refroidissant encore, devenir plus légère et remonter. Vous verrez cela au pôle, et vous comprendrez pourquoi, par cette loi de la prévoyante nature, la congélation ne peut jamais se produire qu'à la surface des eaux ! »

Pendant que le capitaine Nemo achevait sa phrase, je me disais : Diable ! les pôles ! Est-ce qu'il prétend nous conduire jusque là !

« Les sels, reprit-il, sont en quantité considérable
dans la mer, monsieur le professeur, et si vous
enleviez tous ceux qu'elle contient en dissolution,
vous en feriez une masse de quatre millions
et demi de lieues cubes — qui étaleraient sur le globe formeraient une couche de plus de
trois mètres de hauteur. —
et ne croyez pas que la
présence de ces sels ne soit due qu'à un caprice
de la nature. Non. Ils rendent les eaux marines
moins évaporables, et empêchent les vents d'enlever
une trop grande quantité de vapeurs, qui, en se
résolvant, submergeraient les Zones tempérées.
rôle immense, rôle de pondérateur dans l'économie
générale du globe! »

Le capitaine Nemo s'arrêta, se leva même,
fit quelques pas sur la plateforme. Puis, revenant
à moi :

« Quant aux infusoires, reprit-il, quand il en est
milliards d'animalcules, qui existent par millions
dans une goutelette, et dont il faut trois cent mille
pour peser un milligramme, leur rôle n'est
pas moins important. Ils absorbent les sels marins,
ils s'assimilent les éléments solides de l'eau, et,
véritables faiseurs de continents calcaires, ils
fabriquent des coraux et des madrépores! Et
alors, la goutte d'eau, privée de son élément
minéral, s'allège, remonte à la surface, y absorbe
les sels abandonnés par l'évaporation, s'alourdit
et redescend, rapportant aux animalcules de nouveaux
éléments à absorber. De là, un double courant
ascendant et descendant, et toujours le mouvement,
toujours la vie! La vie, plus intense que sur les
continents, plus exubérante, plus infinie, s'épanouissant
dans toutes les parties de cet océan, élément de
mort pour l'homme, élément de vie pour des myriades
d'animaux, — et pour moi! »

Quand le capitaine Nemo parlait ainsi,
il se transfigurait, et provoquait en moi une
extraordinaire émotion.

« Aussi, ajouta-t-il, là est la vraie existence!

et je concevrais la fondation de villes nautiques, d'agglomération de maisons sous-marines, qui, comme le Nautilus, reviendraient chaque matin, à la surface des mers, villes libres, s'il en fut, cités indépendantes ! Et encore, qui sait si quelque tyran..."

Le capitaine Nemo acheva sa phrase par un geste violent. Puis, s'adressant directement à moi, comme pour chasser une pensée funeste :

"Monsieur Aronnax, me demanda-t-il, savez-vous quelle est la profondeur de l'Océan ?

— Je sais, du moins, capitaine, ce que les principaux sondages nous ont appris.

— Pourriez-vous les citer, afin que je les contrôle au besoin.

— Les voici quelques uns qui me reviennent à la mémoire. On a trouvé une profondeur moyenne de huit mille deux cents mètres dans l'Atlantique nord, et de deux mille cinq cents mètres dans la Méditerranée. Les plus belles sondes ont été faites dans l'Atlantique Sud, près du trente-cinquième degré, et elles ont donné douze mille mètres, quatorze mille quatre vingt-onze mètres, et quinze mille cent quarante-neuf mètres. En somme, on estime que si le fond de la mer était nivelé, sa profondeur moyenne serait de sept kilomètres environ.

— Bien, monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, nous vous montrerons mieux que cela, je l'espère ; quant à la profondeur moyenne de cette partie du Pacifique que nous parcourons en ce moment, je vous apprendrai qu'elle est de quatre mille mètres, et que..."

Le capitaine Nemo ~~avait~~ achevait ces derniers mots, lorsqu'un sifflement se fit entendre dans l'intérieur du Nautilus. Aussitôt, sans finir sa phrase, sans me saluer, il se dirigea

vers le panneau et disparu par l'échelle. Je le suivis, je regagnai ~~[illegible]~~ le grand salon; l'hélice se mit aussitôt en mouvement, et le log accusa une vitesse de vingt milles a l'heure.

Pendant les jours, pendant les semaines qui s'écoulerent, le capitaine Némo fut tres sobre de visites. Je ne le vis qu'a de rares intervalles. Mon second faisait régulierement le point que je trouvais reporté sur la carte du salon, de telle sorte que je pouvais relever exactement la route du Nautilus

Conseil et Land passaient de longues heures avec moi. Conseil avait raconté a son ami les merveilles de notre promenade sous-marine, et le Canadien regrettait fort de ne nous avoir point accompagné. Mais j'esperais que l'occasion se representerait de visiter les forets de l'océan.

Presque chaque jour, pendant quelques heures, les panneaux du salon s'ouvraient, et nos yeux ne se fatiguaient pas de penetrer les mysteres du monde sous-marin.

La direction generale du Nautilus etait sud-est, et il se maintenait entre cent metres et cent cinquante metres de profondeur. Un jour cependant, par je ne sais quel caprice, entraîné diagonalement au moyen de ~~[illegible]~~ ses plans inclinés, il atteignit ~~[illegible]~~ les couches d'eau situées par deux mille mètres. Le thermometre indiquait alors une temperature de 4.25 degrés. C'est la temperature qui, sous cette profondeur paraît etre commune a toutes les latitudes.

Le 26 novembre, a trois heures du matin, le Nautilus franchit le Tropique du Cancer par 172° de longitude. Le 27, il passa en vue de l'archipel des Sandwich, où l'illustre Cook trouva la mort le 14 fevrier 1779. Nous avions alors fait quatre mille huit cent soixante lieues depuis

notre point de départ. Le matin, lorsque j'arrivai sur la plateforme, j'aperçus à deux milles sous le vent, Haouaï, la plus considérable des sept îles qui forment cet archipel. Je distinguai nettement sa lisière cultivée, les diverses chaînes de montagnes qui couraient parallelement a la cote, et ses volcans, entre que Dominait le Mouna-Rea, élevé de cinq mille mètres audessus du niveau de la mer. Entre autres échantillons de ces parages, les filets rapporterent des flabellaires pavonées, polypes comprimés de forme gracieuse, et qui sont particuliers a cette partie de l'océan.

La direction du Nautilus se maintenant au sud est, il coupa l'Equateur, le 1 decembre, par 142° de longitude, et le 4 du meme mois, après une rapide traversée que ne signala aucun incident, nous eumes connaissance du groupe des Marquises, ou plutot de l'archipel de Nouka-hiva. J'aperçus à trois milles, par 8°57' de latitude sud, et 139°32' de longitude ouest la pointe Martin de Nouka-hiva, la principale de ce groupe qui appartient a la France. Je ne vis que les montagnes boisées qui se dessinaient à l'horizon, car le capitaine Nemo n'aimait pas à rallier les terres. La, les filets rapporterent de beaux specimens de poissons, des chorypheres aux nageoires azurées et à la queue d'or, dont la chair est sans rivale au monde, des hologymnoses qui semblaient dépourvus d'écailles, mais d'un gout exquis, des ostorhynques à machoire osseuse, des thazards jamalres qui valaient la bonite, tous poissons dignes d'etre classés a l'office du bord.

Après avoir quitté ces îles charmantes protegées par le pavillon français, du 4 au 11

Sonde

~~10~~ decembre, le Nautilus parcourut environ deux mille milles. Cette navigation fut marquée par la rencontre d'une immense troupe de calmars, curieux mollusques, très voisins de la seiche; les pecheurs français les designent sous le nom d'encornets, et ils appartiennent à la classe des cephalopodes, et à la famille des Dibranchiaux qui comprend avec eux les seiches et les argonautes. Ces animaux furent particulierement etudiés par les naturalistes de l'antiquité, et ils fournissaient de nombreuses metaphores aux ~~orateurs des tribunes et d'Athenes~~. Discours de l'Agora, en meme temps qu'un plat excellent a la table des riches Atheniens, s'il faut en croire Athenée, medecin grec, qui vivait avant Gallien.

Ce fut pendant la nuit du 9 au 10 decembre, que le Nautilus rencontra cette armée de mollusques, qui sont particulierement nocturnes. On pouvait les compter par millions; ils emigraient des zones tempérées vers les zones plus chaudes, en suivant l'itineraire des harengs et des sardines. Nous les regardions a travers les epaisses vitres de cristal; ils nageaient a reculons, avec une extreme rapidité, se mouvant au moyen de leur tube locomoteur, poursuivant les poissons et les mollusques, mangeant les petits, mangés par les gros, et agitant dans une confusion indescriptible, les dix pieds que la nature leur a implantés sur la tete, veritable chevelure de serpents pneumatiques. Le Nautilus malgré sa vitesse navigua pendant plusieurs heures au milieu de cette troupe d'animaux, et ses filets en ramenerent une innombrable quantité, ou je reconnus ~~les~~ neuf especes que d'Orbigny a classées pour l'Ocean Pacifique.

On le voit, pendant cette traversée

~~xxxxxxxxxx~~, la mer ~~xxx~~ prodiguait incessamment
ses plus merveilleux spectacles ; elle les variait à
l'infini ; elle changeait son décor et sa mise
en scène pour le plaisir de nos yeux, ~~et~~ et nous
étions appelés ~~xxxxx~~ non seulement à contempler
les œuvres du Créateur au milieu de l'élément
liquide, mais encore à pénétrer les plus re-
doutables mystères de l'océan.

Pendant la journée du 11 décembre,
j'étais occupé à lire dans le grand salon. Ned
Land et Conseil, observaient les eaux lumineuses
par les panneaux entr'ouverts. Le Nautilus était
immobile ; ses réservoirs remplis, il se ~~xxxx~~tenait
à une profondeur de mille mètres, région peu
habitée des Océans, dans laquelle les gros pois-
sons faisaient seuls de rares apparitions.

~~Tout d'un coup~~ Je lisais en ce moment
un livre charmant de Jean Macé, l'histoire d'
une bouchée de pain, et j'en savourais les leçons
ingénieuses, ~~quand~~ lorsque Conseil interrompit
ma lecture.

« Monsieur veut-il venir un instant ? me dit-
il d'une voix singulière.

— qu'y a-t-il donc, Conseil ?

— que Monsieur regarde »

Je me levai, j'allai m'accouder
devant la vitre, et je regardai.

En pleine lumière électrique, une
énorme masse noirâtre, immobile, se tenait
suspendue au milieu des eaux. Je l'observai atten-
tivement, cherchant à reconnaître la nature
de ce gigantesque cétacé. Mais une pensée traversa
subitement mon esprit.

« Un navire ! m'écriai-je.

— Oui, répondit le Canadien, un navire désemparé
qui a coulé à pic ! »

~~Le~~ Ned Land ne se trompait pas. Nous

étions en présence d'un trois
mats, dont les haubans coupés pendaient encore aux
cadènes. Sa coque paraissait être en bon état; et
son naufrage ne datait peut être pas de ~~trois~~ quelques heures.
~~Trois~~. Trois tronçons de mats, coupés à ~~quelques~~ deux
pieds au dessus du pont, démontraient que ce navire
engagé, avait dû sacrifier sa mature. Mais
couché sur le flanc, il s'était ~~re~~empli, et il donnait
encore la bande à bâbord. Triste spectacle que
celui de cette carcasse ~~flottante~~ perdue sous les
flots, mais plus triste encore la vue de son pont
où quelques cadavres, amarrés par des cordes, gisaient
encore. J'en comptai quatre, quatre hommes
dont l'un se tenait debout au gouvernail, puis
une femme, à demi-sortie par la claire voie de
la dunette, et tenant un enfant dans ses bras.
Cette femme était jeune; je pouvais reconnaître
ses traits, vivement éclairés par les feux du
Nautilus, et que l'eau n'avait pas encore dé-
composés. Dans un suprême effort, elle avait élevé
au dessus de sa tête son enfant, pauvre petit
être dont les bras s'enlaçaient autour du
cou de sa mère! L'attitude des quatre marins m'apparut
~~rayonnante~~ effrayante, tordus qu'ils étaient
dans des mouvements convulsifs, ~~désespérés~~ et faisant un dernier
effort pour s'arracher des cordes qui les liaient
au navire. Seul, plus calme, la face nette et
grave, ses cheveux grisonnants collés à son front,
la main crispée à la roue du gouvernail, le
timonier semblait encore conduire son trois-mats
naufragé à travers les profondeurs de l'océan!

Quelle scène! Nous étions muets, le
cœur palpitant, devant ce naufrage pris sur le
fait, et pour ainsi dire photographié à sa
dernière minute! Et, ~~spectateurs épouvantés~~ je voyais
~~rayons~~ déjà s'avancer, l'œil en feu, d'énormes
squales, attirés par cet appât de chair humaine!

M. Picard

Cependant, le Nautilus, évoluant, tourna autour du navire submergé, et, un instant, je pus lire sur son tableau d'arrière:

Florida. Sunderland.

~~~

Chapitre 19
VaniKoro.

Ce terrible spectacle inaugurait la série des catastrophes maritimes, que le Nautilus devait rencontrer sur sa route. Depuis qu'il suivait des mers plus fréquentées, nous ~~rencontrions~~ apercevions assez souvent des coques naufragées qui achevaient de pourrir entre deux eaux, et, plus profondément, des canons, des boulets, des ancres, des chaînes, et mille autres objets de fer, que la rouille dévorait sur le sol.

Cependant, toujours entraînés par le Nautilus, où nous vivions comme isolés, le 11 Décembre, nous eûmes connaissance de l'archipel des Pomotou: L'un ancien groupe Dangereux de Bougainville s'étend sur un espace de cinq cents lieues de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest entre 13° 30' ~~de latitude sud~~ et 23° 50' de latitude sud, et 125° 30' et 151° 30' de longitude ouest, depuis l'île Ducie jusqu'à l'île Lazareff. Cet archipel, qui couvre une superficie de trois cent soixante dix lieues carrées, est formé d'une soixantaine de groupes d'îles, parmi lesquels on remarque le groupe Gambier auquel la France a imposé son protectorat. Les îles sont coralligènes; un soulèvement lent mais continu, provoqué par le travail des polypes, les reliera un jour entre elles; cette grande île se soudera alors aux archipels voisins, et un
~~~

~~cinquième~~ continent s'étendra depuis la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle Calédonie jusqu'aux Marquises.

Et le jour où je développai cette théorie devant le capitaine Nemo, il me répondit froidement:

« Ce ne sont pas de nouveaux continents qu'il faut à la terre, mais de nouveaux hommes ! »

~~Et~~ Les hasards de sa navigation avaient précisément conduit le *Nautilus* vers l'île Clermont-Tonnerre, l'une des plus curieuses du groupe, qui fut découverte en 1822 par le capitaine Bell de la *Minerve*. Je pus alors étudier ce système madréporique auquel sont dues les îles de cet Océan.

Les madrépores, qu'il faut se garder de confondre avec les coraux, ont un tissu revêtu d'un encroûtement calcaire, et ce sont les modifications de sa structure, qui ont amené Milne Edwards, mon illustre maître, à les classer en cinq sections. Les petits animalcules qui sécrètent ce polypier vivent par milliards au fond de leurs cellules ; ce sont leurs dépots calcaires qui deviennent rochers, récifs, îlots, îles ; tantôt ils forment un anneau circulaire avec un lagon intérieur, que des brèches mettent en communication avec la mer ; tantôt, ils figurent des barrières de récifs ~~parallèles~~ ainsi qu'elles existent sur les côtes de la Nouvelle Calédonie et de divers îles des Pomotou ; ou bien, comme à la Réunion et à Maurice, ils élèvent des récifs frangés, hautes murailles droites, près desquelles les profondeurs de l'océan sont considérables.

En prolongeant à quelques encablures seulement les récifs de l'île Clermont-Tonnerre, je pus admirer cet ~~ouvrage~~ ouvrage gigantesque, accompli par des travailleurs microscopiques. Ces murailles étaient spécialement l'œuvre des madréporaires

désignés par les noms de millepores, de porites,
d'astrées et de méandrines. Ces polypes se développent
particulièrement dans les couches agitées de la surface de la
mer, et par conséquent, c'est par sa partie supé-
rieure qu'ils commencent leur substructions calcaires,
lesquelles s'enfoncent peu à peu avec les débris de
sécrétions qui les supportent. Telle est, du moins
la théorie de M. Darwin, qui explique ainsi
la formation des atolls, théorie supérieure, selon
moi, à celle qui donne pour base aux travaux
madréporiques des sommets de montagnes ou
de volcans, immergés à quelques pieds audessous
du niveau de la mer.

Je pus observer de très près ces curieuses
murailles, car ~~[illegible]~~ à leur aplomb, la sonde
accusait plus de trois cent mètres de profondeur,
et nos nappes électriques faisaient resplendir
ce brillant calcaire.

Répondant à une question que me
posa Conseil, sur la durée d'accroissement
de ces barrières colossales, je l'étonnai beaucoup
en lui disant que les savants le portaient à
un huitième de pouce par siècle.

— Donc, pour élever ces murailles, me dit-il,
il a fallu ?...

— Cent quatre vingt douze mille ans, mon
brave Conseil, ce qui allonge singulièrement
les jours Bibliques ; d'ailleurs, la formation
de la houille, c'est à dire la minéralisation
des forets entraînées par les déluges, a exigé un
temps beaucoup plus considérable. J'ajouterai
que les jours de la Bible ne sont que des époques
et non l'intervalle qui s'écoule entre deux levers
de soleil, car, d'après la Bible elle-même, le
soleil ne date du premier jour de la création."

Lorsque le Nautilus revint à la
surface de l'océan, je pus embrasser dans tout

son developpement cette île Clermont-Tonnerre, basse
et boisée. Les rouges madréporiques furent evidemment
fertilisées par les trombes et les tempetes. quelque
~~semence~~ graine enlevé par l'ouragan aux terres
voisines, tomba sur ces coupes calcaires, mêlées
des detritus décomposés de poissons et de plantes
marines qui formerent l'humus végétal ; une
noix de coco, poussée par les lames, arriva sur
cette côte nouvelle ; le germe prit racine, l'arbre grandissant
~~se reproduisit~~, arrêta la vapeur d'eau, le ruisseau
naquit, la végétation gagna peu à peu ; quelques
animalcules, des vers, des insectes aborderent
sur des troncs arrachés aux îles du vent ; les
tortues vinrent pondre leurs oeufs, les oiseaux
nicherent dans les jeunes arbres, la vie animale
se developpa ~~promptement~~, et, attiré par la
verdure et la fertilité, l'homme apparut. Ainsi
se formerent ces îles, oeuvre d'animaux micros-
copiques.

(à lire

Bientot Clermont-Tonnerre se fondit
dans l'éloignement, et la route du *Nautilus*
se modifia sensiblement. Après avoir touché
le tropique du Capricorne par le cent-trente
cinquieme degré de longitude, il se dirigea
vers l'ouest nord ouest, ~~en~~ remontant toute la
zone intertropicale. quoique le soleil de l'été
fut prodigue de ses rayons, nous ne souffrions
aucunement de la chaleur, car à trente ou
quarante metres au dessous de l'eau, la tempé-
rature ne s'elevait pas au dessus de dix à douze
degrés.

Le 15 decembre, nous laissions dans l'est
le seduisant archipel de la Société, et la gra-
cieuse Taïti, la reine du Pacifique. J'aperçus
le matin, à quelques milles sous le vent les
sommets élevés de cette île charmante ; ses eaux
fournissent aux tables du bord d'excellents poissons,
des maquereaux, des bonites, des albicores, et de

variétés d'un serpent de mer nommé muréenophis.

Le Nautilus avait alors franchi mille-mille cent milles; ~~et~~ neuf mille sept cent vingt lieues relevés au loch, lorsqu'il passa entre l'archipel de Tonga-Tabou, - où périrent les équipages de l'Argo, du Port au Prince, et du Duke of Portland, - et l'archipel des Navigateurs, - où fut tué le capitaine de Langle, l'ami de La Pérouse; puis, il eut connaissance de l'archipel Viti, - où les sauvages massacrèrent les matelots de l'Union et le capitaine Bureau, de Nantes, commandant l'aimable Joséphine.

Cet archipel qui se prolonge sur une étendue de cent lieues, du nord au sud, et sur quatre vingt dix lieues de l'est à l'ouest, est compris entre 16° et 20° de latitude sud, et 174° et 179° de longitude ouest. Il se compose d'un certain nombre d'îles, d'îlots et d'écueils, parmi lesquels on remarque les îles de Viti-Levou, de Vanoua-Levou et de ~~Mamm~~ Mandubon.

Ce fut Tasman qui découvrit ce groupe en 1643, l'année où Torricelli inventait le baromètre, et où Louis XIV montait sur le trône. Je laisse à penser lequel de ces faits fut le moins utile à l'humanité. Vinrent ensuite Cook en 1774, d'Entrecasteaux en 1793, et enfin Dumont-d'Urville en 1827, qui débrouilla tout le chaos géographique de cet archipel. Le Nautilus s'approcha de la baie de Wailea, théâtre des terribles aventures du capitaine Dillon, qui, le premier, éclaira le mystère du naufrage de La Pérouse.

Cette baie, draguée à plusieurs reprises, fournit abondamment des huîtres excellentes; nous en mangeâmes immodérément, après les avoir ouvertes sur notre table même, suivant le précepte de Sénèque. Ces huîtres appartenaient à l'espèce connue sous le nom d'ostrea lamellosa, qui est

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

très commune en Corse. Le banc de Wailea devait être considérable, et, véritablement, sans des causes multiples de destruction, ces bancs finiraient par combler les baies, puisque l'on compte jusqu'à deux millions d'oeufs dans un seul individu.

Et si notre Ned Land n'eut pas à se repentir de sa gloutonnerie, en cette circonstance, c'est que l'huître est le seul mets qui ne provoque jamais d'indigestion, et il ne faut pas moins de vingt douzaines de ces mollusques acéphales, pour fournir les trois cent quinze grammes de substance azotée, nécessaire à la nourriture quotidienne d'un seul homme.

Le 25 décembre, le *Nautilus* naviguait au milieu de l'archipel des Nouvelles-Hébrides, que Quiros découvrit en 1606, que Bougainville explora en 1768, et auquel Cook donna son nom actuel, en 1773. Ce groupe se compose principalement de neuf grandes îles, et forme une bande de cent vingt lieues du nord nord ouest au sud sud est, comprise entre le 15e et 20e de latitude sud, et entre 164° et 168° de longitude. Nous passames assez près de l'île d'Aurou, qui, au moment des observations de midi, m'apparut comme une masse de bois verts, dominés par un pic d'une grande hauteur.

Ce jour là, c'était Noël, mais rien à bord ne me fit supposer que l'on observât cette fête essentiellement chrétienne. Ned Land ne sembla regretter vivement ~~ce~~ la célébration du "Christmas" pour les protestants si fanatiques, et qui est la véritable fête de la famille.

Je n'avais pas aperçu le capitaine Nemo depuis une huitaine de jours, quand le 27, ~~[illegible]~~, au matin, il entra dans le grand salon, ayant toujours l'air d'un homme qui vous a quitté depuis cinq minutes. J'étais occupé à

relever sur le planisphère la route du Nautilus.
Il s'approcha, posa le doigt sur un point de la carte et prononça ce seul mot:
« Vanikoro. »

Ce nom fut magique. C'était le nom des récifs sur lesquels vinrent se perdre les vaisseaux de Lapérouse. Je me relevai subitement.
« Et le Nautilus nous porte à Vanikoro ? demandai-je.
— Oui, monsieur le professeur, répondit le capitaine.
— Et je pourrai visiter ces îles célèbres où se brisèrent la boussole et ?
— Si cela vous plaît, monsieur le professeur.
— Et quand serons-nous à Vanikoro ?
— Nous y sommes, monsieur le professeur. »

~~Jeune Dieppois vos direction nautique, quand vos espérance vous, abandonne, — vous devez quelques secours demandez-vous la pensée, vous vous trouverez vous-même désemparé nautique~~

Suivi du capitaine Nemo, je montai sur la plateforme, et là, mes regards parcoururent avidement l'horizon.

Dans le Nord-Est, émergeaient deux îles volcaniques d'inégale grandeur, entourées d'un récif de coraux qui mesurait quarante milles de circuit. Nous étions en présence de l'île de Vanikoro proprement dite, à laquelle Dumont-d'Urville imposa le nom d'île de la Reine-Hortense, et précisément devant le petit havre de Vanou, situé par 16° 4' de latitude sud, et 164° 32' de longitude est. Les terres semblaient être couvertes de verdure depuis la plage jusqu'aux sommets de

l'intérieur, que dominait le mont Kapogo, haut de quatre cent soixante seize toises.

Le Nautilus, après avoir franchi la ceinture extérieure de roches par une étroite passe, se trouva au dedans des brisants, où la mer avait une profondeur de trente à quarante Brasses. Sous les verdoyants ombrages des palétuviers, j'aperçus quelques sauvages qui montrèrent une extrême surprise à notre approche. Dans ce long corps noirâtre qui s'avançait à fleur d'eau, ne voyaient-ils pas quelque cétacé formidable dont ils devaient se défier?

En ce moment, le capitaine Nemo me demanda ce que je savais du naufrage de la Pérouse.

« Ce que tout le monde en sait, capitaine Nemo, lui répondis-je.

— Et pourriez-vous m'apprendre ce que tout le monde en sait? me demanda-t-il, d'un ton un peu ironique.

— Très facilement, capitaine. »

Et je lui racontai ce que les derniers travaux de Dumont-d'Urville avaient fait connaître, travaux dont voici le resumé très succinct.

La Pérouse, et son second, le capitaine Delangle, furent envoyés par Louis XVI, en 1785 pour accomplir un voyage de circumnavigation. Ils montaient les corvettes la Boussole et la Recherche qui ne reparurent plus.

En 1791, le gouvernement français, justement inquiet du sort des deux corvettes, arma deux grandes flûtes, la Recherche et l'Esperance, qui quittèrent Brest le 28 septembre sous les ordres de Bruni d'Entrecasteaux. Deux mois après leur départ, on apprenait par la déposition d'un certain Bowen, commandant l'Albemarle, ~~[illegible]~~ que des débris de navires naufragés avaient été vus sur les côtes de la Nouvelle Georgie. Mais d'Entrecasteaux, ignorant cette communication, assez incertaine, d'ailleurs,

se dirigea vers les îles de l'Amirauté, designées dans un rapport du capitaine Hunter, comme étant le lieu du naufrage de La Pérouse.

Ses recherches furent vaines. L'esperance et la Recherche passerent même devant Vanikoro sans s'y arreter, et, en somme, ~~[illegible]~~ voyage fut très malheureux, car il coûta la vie à d'Entrecasteaux, à deux de ses seconds, et à plusieurs marins de l'équipage.

Ce fut un vieux routier du Pacifique, le capitaine Dillon qui, le premier, retrouva des traces indiscutables des naufragés. Le 15 mai 1824, son navire le Saint Patrick, passa près de l'île de Tikopia, l'une des Nouvelles-Hébrides; là, un Lascar l'ayant accosté dans une pirogue, lui vendit une poignée d'épée en argent, qui portait l'empreinte de caractères gravés au Bengy. Le Lascar prétendait en outre, que six ans auparavant, ~~[illegible]~~ pendant un séjour à Vanikoro, il avait vu deux européens qui appartenaient à des navires, échoués depuis de longues années, sur les récifs ~~[illegible]~~ de l'île.

Dillon devina qu'il s'agissait des navires de La Pérouse, dont la disparition avait ému le monde entier. Il voulut gagner Vanikoro, où, suivant le Lascar, se trouvaient de nombreux débris du naufrage; mais les vents et les courants l'en empêchèrent.

Dillon revint à Calcutta. Là, il sut intéresser à sa découverte la Société asiatique et la Compagnie des Indes. Un navire, la Recherche, fut mis à sa disposition, et il partit le 23 janvier 1827, accompagné d'un agent français.

La Recherche, après avoir relâché sur plusieurs points du Pacifique, mouilla devant Vanikoro, le 7 juillet 1827, dans ce même havre de Vanou, où le Nautilus flottait en ce moment.

Là, il recueillit de nombreux restes du naufrage, des ustensiles de fer, des ancres, des estropes de poulies, des pierriers, un boulet de dix huit, des débris d'instruments d'astronomie, un morceau de couronnement, et une sonde de bronze portant cette inscription: Bazin m' a fait", marque de la fonderie de l'arsenal de Brest vers 1785. Le doute n'était donc plus possible.

Dillon, complétant ses renseignements, resta sur le lieu du sinistre jusqu'au mois d'octobre; puis, il quitta Vanikoro, revint vers la Nouvelle Zélande, mouilla à Calcutta, le 7 avril 1828, et partit pour la France, où il fut très sympathiquement accueilli par Charles X.

Mais, à ce moment, Dumont d'urville, sans avoir eu connaissance des travaux de Dillon, était déjà parti pour ~~[illegible]~~ chercher ~~[illegible]~~ ailleurs le théâtre du naufrage. Et en effet, on avait appris et d'un baleinier que des médailles et une croix de Saint Louis se trouvaient entre les mains des sauvages de la Louisiade et de la Nouvelle Calédonie.

Dumont d'urville, commandant l'astrolabe, avait donc pris la mer, et, deux mois après que Dillon venait de quitter Vanikoro, il mouillait devant Hobart-Town. Là, il avait connaissance des résultats obtenus par Dillon, et, de plus, il apprenait qu'un certain James Hobbs, second de l'union de Calcutta, ayant pris terre sur une île située par 8°18' de latitude sud et 156°30' de longitude est, avait remarqué ~~[illegible]~~ des barres de fer et des étoffes rouges entre les mains des naturels.

Dumont d'urville, assez perplexe, et ne sachant s'il devait ajouter foi à ces récits rapportés

par des journaux ~~peu~~ peu dignes de confiance, se decida, cependant, à se lancer sur les traces de Dillon.

Le 10 février 1828, l'Astrolabe se présenta devant Tikopia, prit pour guide et interprète, un déserteur fixé sur cette île, fit route vers Vanikoro, en eut connaissance, le 12 février, prolongea ses recifs jusqu'au 14, et le 20 seulement, put mouiller au dedans de la ~~baie~~ barrière, dans le havre de Vanou.

Le 23, plusieurs de ses officiers firent le tour de l'île et rapportèrent quelques débris peu importants. Les naturels, ~~avaient~~ adoptant un système de dénégations et de faux fuyants, avaient refusé de les ~~conduire~~ mener sur le lieu du naufrage. Cette conduite, très louche, laissa croire qu'ils avaient maltraité les naufragés, et, en effet, ils semblaient craindre que Dumont-d'urville ne fut venu venger La Perouse et ses infortunés compagnons.

Cependant, le 26, décidés par des présents, et comprenant qu'ils n'avaient à craindre aucune représaille, ils menèrent le second M. Jacquinot, sur le théâtre du sinistre.

Là, par trois ou quatre brasses d'eau, entre les recifs Paou et Vanou, gisaient des ancres, des canons, des saumons de fer et de plomb, empatés dans des concrétions calcaires de coraux. La chaloupe et la baleinière de l'Astrolabe furent dirigées vers cet endroit, et, après beaucoup de fatigues, leurs equipages parvinrent à retirer une ancre pesant dix huit cents livres, un canon de huit en fonte, un saumon de plomb et deux pierriers de cuivre.

Dumont d'urville, interrogeant les naturels apprit aussi que La Perouse, après avoir perdu ses deux navires sur les recifs de l'île, avait construit un bâtiment plus petit, pour aller se perdre une

seconde fois... Où ? on ne savait.

Dumont d'urville fit alors élever sous une touffe de manguiers un cénotaphe à la mémoire du célèbre navigateur et de ses compagnons. Ce fut une simple pyramide quadrangulaire, assise sur une base de coraux, et dans laquelle n'entra aucune ferrure qui put tenter la cupidité des naturels.

Puis, il voulut partir; mais, très malade lui-même, et ses équipages minés par les fièvres de ces côtes malsaines, il ne put appareiller que le 17 mars.

Cependant, le gouvernement français, craignant que Dumont d'urville ne fut pas au courant des travaux de Dillon, avait envoyé à Vanikoro, la corvette la Bayonnaise, commandée par Legoarant de Tromelin, qui était en station sur la côte ouest de l'Amérique. La Bayonnaise mouilla devant Vanikoro, quelques mois après le départ de Dumont d'urville, ne trouva aucun document nouveau, mais constata que les sauvages avaient respecté le mausolée de la Pérouse.

Telle est la substance du récit que je fis au capitaine Nemo.

« Ainsi, me dit-il, on ne sait encore où est allé périr ce troisième navire construit par les naufragés sur l'île de Vanikoro.

— On ne sait, répondis-je... »

Le capitaine Nemo ne répondit rien, et me fit signe de le suivre au grand salon. Le Nautilus s'enfonça de quelques mètres au-dessous des flots, et les panneaux s'ouvrirent.

Je me précipitai vers la vitre, et dans les compartiments de corail, revêtus de fongies, de cyphonules, d'alcyons, de caryophyllées, à travers des myriades de poissons charmants, des girelles,

des glyptosidons, des pompsérides, des diacopes, des holocentres, je reconnus des débris que les dragues n'avaient pu arracher, des étriers de fer, des ancres, des canons, des boulets, une garniture de cabestan, une étrave, tous objets provenant des navires naufragés, et maintenant tapissés de fleurs vivantes.

Et pendant que je regardais ces ruines désolées, le capitaine Nemo me dit d'une voix grave :

« Le commandant La Pérouse, parti le 7 décembre 1785 avec ses navires la Boussole et la Recherche, mouilla d'abord à Botany-Bay, ~~reconnaissance~~. ~~reconnaissance des côtes de l'archipel des Amis~~ visita l'archipel des Amis, la Nouvelle Calédonie, se dirigea vers Santa Cruz, et relâcha à Namouka, l'une des îles du groupe Hapaï. Puis, ses navires arrivèrent sur les récifs inconnus de Vanikoro. La Boussole qui marchait en avant, s'échoua sur la côte méridionale ; la Recherche vint à son secours, et s'échoua de même. Le premier navire se détruisit presque immédiatement. Le second, engravé sous le vent, résista quelques jours. Les naturels firent bon accueil aux naufragés. Ceux-ci s'installèrent dans l'île, et construisirent un bâtiment plus petit avec les débris des deux grands ; ~~quelques~~ quelques matelots restèrent volontairement à Vanikoro ; les autres, affaiblis, malades, partirent avec La Pérouse. Ils se dirigèrent vers les îles Salomon, et ils périrent, corps et biens, sur la côte occidentale de l'île principale du groupe, entre les caps Déception et Satisfaction !

« Et comment le savez-vous, » m'écriai-je.

— Voici ce que j'ai trouvé sur le lieu même de ce dernier naufrage ! »

Et le capitaine Nemo me montra

une boîte de ferblanc, corrodé par les eaux. Il [illegible] et estampillé aux armes de France. l'ouvrit, et je vis une liasse de papiers jaunis, mais encore lisibles.

Cheyssac

C'étaient les instructions du ministre de la marine au commandant Lapérouse, annotées en marge de la main même de Louis XVI.

« Ah! c'est une belle mort pour un marin! dit alors le capitaine Nemo, c'est une tranquille tombe que cette tombe de corail, et fasse le ciel que je n'en aie jamais d'autre! »

Chapitre 20

Le détroit de Torrès.

Pendant la nuit du 27 au 28 décembre, le Nautilus abandonna les parages de Vanikoro avec une vitesse excessive; sa direction était sud-ouest, et en trois jours, il franchit les sept cent cinquante lieues qui séparent le groupe de Lapérouse de la pointe sud-est de la Papouasie.

Le 1 janvier 1869, de grand matin, Conseil me rejoignit sur la plateforme.

« Monsieur, me dit ce brave garçon, monsieur me permettra-t-il de lui souhaiter la bonne année?

— Comment donc, Conseil, mais exactement comme si j'étais à Paris, dans mon cabinet du Jardin des Plantes. J'accepte tes vœux et je t'en remercie. Seulement, je te demanderai ce que tu entends par « une bonne année » dans les circonstances où nous nous trouvons. Est-ce l'année qui amènera la fin de notre emprisonnement ou que verra se continuer cet étrange voyage?

— Ma foi, répondit Conseil, je ne sais trop que dire à Monsieur! Il est certain que nous voyons de belles choses, et que depuis deux mois, nous

nous n'avons pas eu le temps de nous ennuyer. La dernière merveille est toujours la plus étonnante, et si cette progression se maintient, je ne sais pas comment cela finira. Il est avis que nous ne retrouverons jamais une occasion semblable.

— Jamais, Conseil.

— En outre, monsieur Nemo, qui justifie bien son nom latin, n'est pas plus gênant que s'il n'existait pas.

— Comme tu le dis, Conseil.

— Je pense donc, n'en déplaise à Monsieur, qu'une bonne année serait une année qui nous permettrait de tout voir...

— De tout voir, Conseil ? Ce serait peut être long. Mais qu'en pense Ned Land ?

— Ned Land pense exactement le contraire de moi, répondit Conseil. C'est un esprit positif et un estomac impérieux. Regarder les poissons et toujours en manger ne lui suffit pas. Il manque de vin, de pain, de viande, cela ne convient guère à un digne Saxon auquel les beefsteaks sont familiers, et que le Brandy ou le gin, pris dans une proportion modérée, n'effraient guère!

— Pour mon compte, Conseil, ce n'est point là ce qui me tourmente, et je m'accomode très bien du régime du bord.

— Et moi de même, répondit Conseil. Aussi, je pense presque autant à rester que maître Land à prendre la fuite. Donc, si l'année qui commence n'est pas bonne pour moi, elle le sera pour lui, et réciproquement, et de cette façon, il y aura toujours quelqu'un de satisfait! Ainsi, pour conclure, je souhaite à Monsieur ce qui sera plaisir à Monsieur!

— Merci, Conseil. Seulement, je te demanderai de

» à plus tard la question des étraves ;
et de les remplacer provisoirement par une bonne
poignée de main. Je n'ai que cela sur moi !
— Monsieur n'a jamais été si généreux ! répondit
Conseil, et ladessus, le brave garçon s'en alla.

Le 2 janvier, nous avions fait cinq mille
trois cent quarante milles, soit cinq mille
deux cent cinquante lieues, depuis notre point
de départ dans les mers du Japon. Devant
l'éperon du Nautilus s'étendaient les dangereux
parages de la mer de Corail, sur la côte nord
est de l'Australie. Il prolongeait à une distance
de quelques milles ce redoutable banc de coraux,
sur lequel les navires de Cook faillirent se perdre
le 10 juin 1770. Le baleinier donna sur un que montait Cook
roc, et s'il ne coula pas, ce fut grâce à
cette circonstance, que le morceau de corail,
dévanié au choc, resta engagé dans la coque
entr'ouverte.

J'aurais vivement souhaité de visiter
ce récif long de trois cent soixante lieues, mais
en ce moment, les plans inclinés du Nautilus
nous entraînaient à une grande profondeur,
et je ne pus rien voir de ces hautes murailles
coralligènes. Je dus me contenter des divers
échantillons de poissons rapportés par nos
filets. Je remarquai, entre autres, des germons
espèces de scombres grands comme des thons,
aux flancs bleuâtres, et rayés de bandes trans-
versales qui disparaissaient avec la vie de l'
animal ; ces poissons nous accompagnaient en
troupes et fournirent à notre table une chair
excessivement délicate. On prit aussi un grand
nombre de spares verdons, longs d'un demi décimètre,
ayant le goût de la dorade, et des pirapèdes volants,
véritables hirondelles sous-marines, qui par les nuits

obscures, rayant alternativement les airs et les eaux de leurs lueurs phosphorescentes. Parmi les mollusques et les Zoophytes, je trouvai diverses espèces d'alcyonaires, des oursins, des marteaux, des eperons, des cadrans des cérites, des hyalles, arrangés par le dyalut; la flore était représentée par de belles algues flottantes, des Laminaires et des macrocystes, tout imprégnées du mucilage qui transsudait a travers leurs pores, et parmi lesquelles je recueillis une admirable Nemastoma Gelinaroïde, qui fut classé parmi les curiosités naturelles du musée.

Deux jours après avoir traversé la mer de Corail, le 4 janvier, nous eumes connaissance des côtes de la Papouasie. A cette occasion, le capitaine Nemo m'apprit que son intention était de gagner l'Océan indien par le détroit de Torrès. Sa communication se borna là. Ned vit avec plaisir que cette route le rapprochait des mers Européennes.

Le détroit de Torrès est aussi dangereux pour les écueils qui le hérissent que pour les sauvages habitants de ses côtes. Il sépare de la Nouvelle-Hollande la grande île de la Papouasie nommée aussi Nouvelle-Guinée.

La Papouasie a quatre cents lieues de long sur cent trente lieues de large, et une superficie de quarante mille lieues géographiques; elle est située en latitude entre 0° 19' et 10° 2' Sud, et en longitude entre 128° 23' et 146° 15'. A midi, pendant que le second prenait la hauteur du soleil, j'aperçus les sommets des monts Arfakes, élevés par plans ~~successifs~~ et terminés par des pitons aigus.

Cette terre, découverte en 1511 par le Portugais Francisco Serrano, fut visitée successivement par Don Jose de Meneses en 1526, par le général espagnol Alvar de Saavedra en 1528, par Grijalva en 1527, par Inigo Ortez en ~~1536~~ 1545,

N° Pièces
102 lignes

par Nicolas Struick en 1753, par le hollandais Schouten en 1616, par Tasman, Dampier, Funnel, Carteret, Edwards, Bougainville, Cook, Forrest et Mac Cluer, par d'Entrecasteaux en 1792, par Duperrey en 1823, et par Dumont d'Urville en 1827. « C'est le foyer des noirs qui occupent toute la Malaisie, » a dit M. de Rienzi, et je ne me doutais guère que les hasards de cette navigation allaient me mettre en présence des redoutables Andamènes.

Le Nautilus se présenta donc à l'entrée du plus dangereux détroit du globe, de celui que les plus hardis navigateurs osent à peine franchir, détroit que Louis Paez de Torrès affronta en revenant des mers du Sud dans la Mélanésie, et dans lequel, en 1840, les corvettes effondrées de Dumont d'Urville, faillirent se perdre corps et biens. Le Nautilus lui-même, supérieur à tous les dangers de la mer, allait, cependant, faire connaissance avec les récifs coralliens du détroit.

Le détroit de Torrès a environ trente quatre lieues de large, mais il est obstrué par une innombrable quantité d'îles, d'îlots, de brisants, de rochers, qui rendent sa navigation presque impraticable. En conséquence, le capitaine Nemo prit toutes les précautions voulues pour le traverser. Le Nautilus, flottant à fleur d'eau, s'avançait sous une allure modérée. Son hélice, comme une queue de cétacé, battait les flots avec lenteur.

Profitant de cette situation, mes deux compagnons et moi, nous avions pris place sur la plateforme toujours déserte. Devant nous s'élevait la cage du timonnier, et je me trompe fort, ou le capitaine Nemo devait être là, dirigeant lui-même son Nautilus.

J'avais devant les yeux les excellentes cartes du détroit de Torrès levées et dressées par l'ingénieur hydrographe Vincendon Dumoulin et l'auxiliaire de vaisseau Coupvent-Desbois – maintenant amiral – qui faisaient partie de l'Etat major de Dumont d'urville pendant son dernier voyage de circumnavigation. Ce sont, avec celles du capitaine King, les meilleures cartes qui aient été faites de ce dangereux passage, et je les consultais avec une scrupuleuse attention.

Autour du Nautilus la mer bouillonnait avec furie ; le courant de flot montant qui portait du sud-est au nord-ouest avec une vitesse de deux milles et demi, se brisait sur les coraux dont la tête émergeait ça et là.

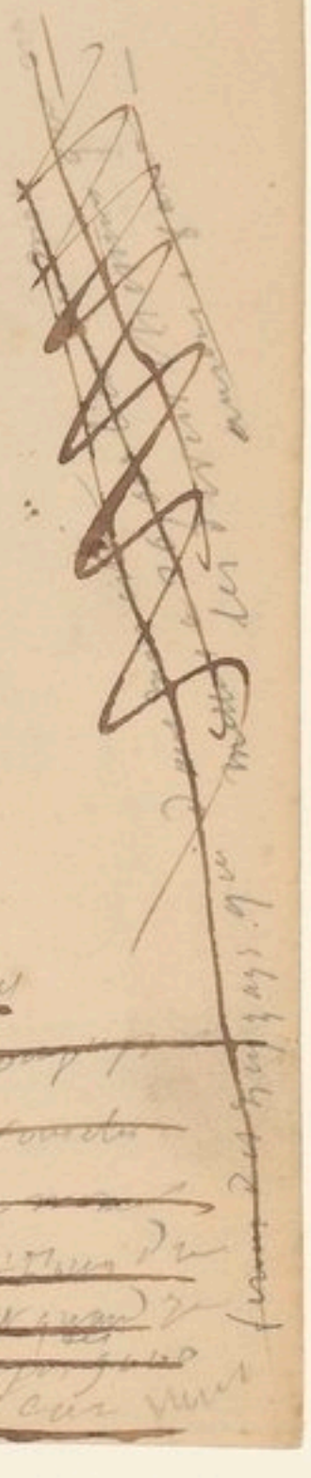
« Voilà une mauvaise mer ! me dit Ned Land.

– Détestable, en effet, répondis-je, et qui ne convient guère à un bateau comme le Nautilus.

– Il faut, reprit le Canadien, que le capitaine de malheur soit bien certain de sa route, car je vois là des patés de coraux qui mettraient vite la coque en mille pièces, si elle les effleurait seulement ! »

En effet, la situation était risquée, mais le Nautilus semblait se glisser comme par enchantement au milieu de ces furieux écueils. Il ne suivait pas exactement la route de l'Astrolabe et de la Zélée qui fut fatale à Dumont d'urville ; il prit plus au nord, rangea l'île Murray, et revint au sud-ouest vers le passage de Cumberland. Je croyais qu'il allait y donner franchement, quand remontant vers le nord-ouest, il se porta à travers une grande quantité d'îles et d'îlots peu connus vers l'île Tound et le Canal Mauvais.

Je me demandais déjà si le capitaine Nemo, imprudent jusqu'à la folie, voulait engager son navire dans cette passe où tournoyaient les deux corvettes de Dumont d'urville, quand, modifiant une seconde fois sa direction et coupant droit à l'ouest, il se dirigea vers l'île Gueboroar.



Alors il était trois heures ~~de~~ après midi ; le flot se cassait, la marée était presque pleine. Le Nautilus s'approcha de cette île que je voïs encore avec sa remarquable lisière de pandanus. Nous la rangions à moins ~~d'un~~ de deux milles.

Soudain, un choc me renversa. Le Nautilus venait de ~~toucher~~ toucher contre un écueil, et il demeura immobile, donnant une légère gîte sur bâbord.

Quand je me relevai, j'aperçus sur la plateforme le capitaine Nemo et son second ; ils examinaient la situation du navire, échangeant quelques mots dans leur incompréhensible idiome.

Voici quelle était cette situation. A deux milles, par tribord, apparaissait l'île qu'elle bornait dans la vue s'arrondissait du nord à l'ouest, comme un immense bras. Vers le sud et l'est se montraient déjà quelques têtes de coraux que le jusant laissait à découvert. Nous nous étions échoués au plein et dans une de ces mers où les marées sont médiocres, circonstance fâcheuse pour le renflouage du Nautilus. Cependant, il n'avait aucunement souffert, tant sa coque était solidement liée. Mais s'il ne pouvait ni couler, ni s'ouvrir, il risquait fort d'être à jamais attaché sur ces écueils, et alors c'en était fait de l'appareil sous-marin du capitaine Nemo.

Je réfléchissais à tout cela, quand le capitaine, froid et calme, toujours maître de lui, ne paraissant ni ému, ni contrarié, s'approcha.

« Un accident, lui dis-je

— Non, un incident, me répondit-il.

— Mais un incident, répliquai-je, qui vous obligera peut-être à redevenir un habitant de ces terres que vous fuyez ! »

Le capitaine Nemo me regarda d'un air singulier, et fit un geste expressif. C'était me dire assez clairement que rien ne le forcerait ~~à~~ jamais

Ch. 19

à remettre les pieds sur un continent. Puis, il ajouta :

« D'ailleurs, monsieur Arronax, le Nautilus n'est pas un perdition, et il vous transportera encore au milieu des merveilles de l'océan. Notre voyage ne fait que commencer, et je ne désire pas me priver si vite de l'homneur de votre compagnie

— Cependant, capitaine Nemo, repris-je sans ~~[illegible]~~ relever la tournure un peu ironique de cette phrase, le Nautilus s'est échoué au moment de la pleine mer, et les marins ne sont pas sortis dans le Pacifique, et, si vous ne pouvez désister le Nautilus, — ce qui me paraît impossible, — je ne vois pas comment il sera renfloué.

— Les marins ne sont pas sortis dans le Pacifique, vous avez raison, monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo, mais, au détroit de Torrès, on trouve encore une différence d'un mètre de demi entre le niveau des hautes et basses mers. C'est aujourd'hui, le 4 janvier, et dans cinq jours la pleine lune. Or, je m'étonnerai beaucoup, si ce complaisant satellite, agissant de concert avec le soleil, ne soulève pas suffisamment les masses d'eau et ne me rend pas un service que je ne veux devoir qu'à eux seuls. »

Ceci me fut dit très nettement, et le capitaine Nemo, suivi de son second, redescendit à l'intérieur du Nautilus. Quant au bâtiment, il ne bougeait plus, et demeurait immobile, comme si les polypes coralliens l'avaient déjà maçonné dans leur indestructible ciment.

« Eh bien, monsieur A., me dit Ned Land, qui vint à moi après le départ du capitaine.

— Eh bien, ami Ned, nous attendrons tranquillement la marée du 9, car il paraît que la Lune aura la complaisance de nous remettre à flot.

– Tour simplement q.
– Tour simplement.
– Et ce capitaine ne va pas mouiller ses ancres au large, ~~[illegible]~~ mettre sa maigre sur ses epaules, et tour faire pour se débaler q.
– Puisque la mariee suffira ! » repondit simplement Conseil.

Le Canadien regarda Conseil, puis il haussa les epaules. C'était la main qui parlait en lui.

« Monsieur, ~~[illegible]~~ repliqua-t-il, vous pouvez me croire quand je vous dis que ce morceau de fer ne naviguera plus jamais ni sur ni sous les mers. Il n'est plus bon qu'a vendre au poids. Je pense donc que le moment est venu de laisser compagnie au capitaine Nemo.

– Ami Ned, repondis-je, nous sommes liés par notre promesse de ne pas quitter le Nautilus sans l'autorisation de son commandant. »

Le harponneur fit une mine peu satisfaite pour la seconde condition de notre traité.

« D'ailleurs, repris-je, le conseil de fuir pourrait etre opportun, si nous etions en vue des cotes de l'Angleterre ou de la Provence. Mais dans les parages de la Paponasie, c'est autre chose. Et il sera toujours temps d'en venir à cette extremité, si le Nautilus ne parvient pas à se relever. Ce que je regarderais comme un evenement grave.

– Mais, ne pourrait-on tâter, au moins, de ce terrain, reprit Ned Land. Voila une île. Sur cette île, il y a des arbres ; sous ces arbres, des animaux terrestres, des porteurs de cocolettes et rosbifs auxquels je dirais volontiers deux mots.

– Eh, l'ami Ned a raison, dis Conseil, et je me

range à son avis. Monsieur ne pourrait il obtenir de son ami le capitaine Nemo de nous transporter à terre, ne fut-ce que pour ne pas perdre l'habitude de fouler du pied les parties solides de notre planète ?

– Je peux le lui demander, repondis-je, mais il refusera.

– que Monsieur se risque, dit Conseil, et nous saurons à quoi nous en tenir sur l'amabilité du capitaine Nemo."

A ma grande surprise, le capitaine Nemo ~~contredit~~ m'accorda la permission que je lui demandai, et il le fit ~~en~~ même avec beaucoup de grâce et d'empressement. Le canot fut mis à notre disposition pour le lendemain matin. Je ne cherchai même pas à savoir si le capitaine Nemo nous accompagnerait. Je pensai même qu'aucun homme de l'equipage ne nous serait donné, et que Ned Land serait seul chargé de diriger l'embarcation. D'ailleurs, la terre se trouvait à deux milles seulement, et ce n'était qu'un jeu pour le canadien de conduire le leger canot entre les lignes de recifs si fatales aux grands navires.

Le lendemain, 5 ~~fev~~ janvier, le canot dépouté fut arrangé de son alvéole et lancé à la mer du haut de la plateforme. Deux hommes suffirent à cette operation. Les avions trouvé dans l'embarcation, et nous n'avions plus qu'à y prendre place.

A huit heures, armés de fusils à vents, de balles electriques et de haches, nous debordions du *Nautilus*. La mer était assez calme. une petite brise soufflait de terre. Conseil et moi, placés aux avirons, nous nagions vigoureusement, et Ned gouvernait dans les étroites

toutefois, après avoir exigé de mon ami la promesse de revenir à bord. J'engageai donc ma parole pour mes compagnons et moi. D'ailleurs, une fuite à travers les terres de la nouvelle guinée eut été très périlleuse et je n'aurais pas consenti à ce Ned Land de la tenter. mieux valait donc prisonniers à bord du Nautilus que de tomber entre les mains des naturels de la Papouasie.

passer que les Orisants laissaient entre eux. Le canot se maniait bien et filait rapidement.

Ned Land ne pouvait contenir sa joie. C'était un prisonnier échappé de sa prison, et il ne songeait guère qu'il lui faudrait y rentrer.

« De la viande! répétait il, nous allons donc manger de la viande, et quelle viande! Du véritable gibier! Pas de poisson, par exemple! Je ne dis pas que le poisson ne soit une bonne chose; mais il ne faut pas en abuser, et un morceau de fraîche venaison, grillé sur des charbons ardents, variera un peu notre ordinaire.

— Gourmand! répondait Conseil, il m'en faut venir l'eau à la bouche.

— Il reste à savoir, dis-je, si ces forêts sont giboyeuses, et si le gibier n'y est pas de telle taille qu'il puisse lui-même chasser le chasseur.

— Bon! monsieur Aronnax répondit le Canadien, dont les dents semblaient être affûtées comme un tranchant de hache, mais je mangerai du tigre, de l'alcyan de tigre, s'il n'y a pas d'autre quadrupède dans cette île!

— L'ami Ned est un cannibale inquiétant, répondit Conseil.

— Et, quelqu'il soit, reprit Ned Land, tout animal à quatre pattes sans plumes, ou à deux pattes avec plumes, sera salué de mon premier coup de fusil.

— Bon! répondis-je, voilà les imprudences de maître Land qui vont recommencer!

— N'ayez pas peur, monsieur Aronnax, répondit le Canadien, et nagez ferme! Je ne demande

pas vingt-cinq minutes pour vous offrir un mets
de roi ! »

A huit heures et demi, le canot du
Nautilus venait s'échouer doucement sur une
grève de sable, après avoir heureusement
franchi l'anneau coralligène qui entourait l'
île de Gueboroar.

~~~~
~~~~

Chapitre 21

Quelques jours à terre.

Je fus assez vivement impressionné en touchant terre. Ned Land essayait le sol du pied, comme pour en prendre possession.

En quelques minutes, nous fûmes à une portée de fusil de la côte. Le sol était presque entièrement madréporique, mais quelques lits de torrents desséchés, semés de débris granitiques, démontraient que cette île était due à une formation primordiale. Tout l'horizon se cachait derrière un rideau de forêts admirables; des arbres énormes, dont la taille atteignait parfois deux cents pieds, se reliaient l'un à l'autre par des guirlandes de lianes, vrais lianas naturels que bergaient une brise légère. C'étaient des mimosas, des ficus, des casuarinas, des tecks, des hibiscus, des pendanus, des palmiers, mélangés à profusion, et sous l'abri de leur voute verdoyante, au pied de leur stype gigantesque croissaient des orchidées, des légumineuses et des fougères.

Mais sans remarquer tous ces beaux échantillons de la flore papouasienne, le Canadien abandonna l'agréable pour l'utile. Il aperçut un cocotier, et battit des mains. On abattit quelques uns de ces fruits, on les brisa, on but leur lait, on mangea leur amande, avec une satisfaction que protestait contre l'ordinaire du bord.

« Excellent, disait Ned Land.

– Exquis! répondait Conseil.

– Et je ne pense pas, dit le Canadien, que votre Nemo s'oppose à ce que nous introduisions une cargaison de cocos à son bord?

– Je ne le pense pas, répondis-je, mais il n'y voudra pas goûter!

Il n'y avait pourtant que deux noix à prendre, mais l'exploration de cette île ne devait pas s'effectuer sans fatigues. C'est à dire, en réalité, pour les passagers du canot.

— Tant pis pour lui ! dit Conseil.

— Et tant mieux pour nous ! riposta Ned Land, il ~~en~~ en restera davantage.

— En mot, seulement, maître Land, dis-je au harponneur qui se disposait à ravager un cocotier, le coco est une bonne chose, mais avant d'en remplir le canot, il me paraît sage de reconnaître si l'île ne produit pas quelque substance non moins utile. Des légumes frais seraient bien reçus à l'office du Nautilus.

— Monsieur a raison, répondit Conseil, et je propose de réserver trois places dans notre embarcation, l'une pour les fruits, l'autre pour les légumes, et la troisième pour la venaison dont je n'ai pas encore entrevu le plus mince échantillon.

— Bon ! Conseil, il ne faut désespérer de rien, répondit le ~~harponneur~~ Canadien.

— Continuons donc notre excursion, repris-je, mais ayons l'œil aux aguets. Quoique l'île paraisse inhabitée, elle pourrait renfermer, cependant, quelques individus, qui seraient moins difficiles que nous sur la nature du gibier !

— hé ! hé ! fit Ned Land, avec un mouvement de mâchoire très significatif.

— Eh bien ! Ned ! s'écria Conseil.

— Ma foi, riposta le Canadien, je commence à comprendre que l'on devienne anthropophage.

— Ned ! Ned ! que dites-vous là ! répliqua Conseil. Anthropophage ! Mais je ne serai plus en sûreté près de vous, moi qui partage votre cabine ! Devrai-je donc me réveiller un jour à demi-dévoré ?

— Ami Conseil, je vous aime ~~trop~~ beaucoup, mais pas assez pour vous manger sans nécessité.

— ~~Pour en laisser voler parti à un autre~~, répondit Conseil ! Eh dyasse ! Il faut absolument — Je ne m'y fie pas,

abattre quelque gibier pour satisfaire ce cannibale, ou bien, l'un de ces matins, Monsieur ne trouvera plus que des morceaux de domestique pour le servir!"

Pendant que j'echangeais ces divers propos, nous penetrions sous les sombres voûtes de la foret, et pendant deux heures, nous la parcourûmes en tous sens.

Le hasard ~~nous~~ servit à-souhait ~~nos~~ * notre recherche de végétaux comestibles. L'un des plus utiles produits des zônes tropicales ~~nous~~ vint nous fournir un aliment précieux qui manquait à bord. ~~Dans mes bagages~~.

~~Dans mes bagages~~ Je veux parler de l'arbre à pain, qui abondait dans l'île de Gueboroar. J'y remarquai principalement une variété, dépourvue de graines, qui porte en malais le nom de "Rima."

Cet arbre ~~se~~ se distinguait par un tronc droit, gros comme le corps humain, et haut de quarante pieds. Sa cime, gracieusement arrondie et formée de grandes feuilles multilobées, designait suffisamment aux yeux d'un naturaliste, cet "artocarpus" qui a été très heureusement naturalisé aux îles Mascareignes. De sa masse de verdure se détachaient de gros fruits globuleux, larges d'un décimètre, et extérieurement pourvus de rugosités qui prenaient une disposition hexagonale. Tel était cet arbre ~~précieux~~ dont la nature a gratifié les regions auxquelles le blé manque, et qui sans exiger aucune culture, produit ses precieux fruits pendant huit mois de l'année.

Ned Land les connaissait bien. Il avait déjà goûté ~~aux fruits de l'arbre à pain~~ pendant ses nombreux voyages, et savait preparer sa leur substance comestible. Aussi, la vue de ces ~~végétal~~ végétaux excita-t-elle ~~tous ses~~ son appétit, et il n'y put tenir plus long-temps!

.. Monsieur, me dit-il, que je meure si je ne goûte pas un peu de cette pâte! ~~Ingénieux~~

— Goutez, ami Ned, goutez a votre aise. Nous sommes ici pour faire des expériences, faisons-les!

— Ce ne sera pas long!.. repondit le Canadien.

Et, armé d'une lentille, il alluma un feu de bois mort qui petilla joyeusement. Pendant ce temps, Conseil et moi, nous ~~ouvrions~~ ouvrîmes les meilleurs fruits de l'artocarpus. quelques uns n'avaient pas encore atteint un degré suffisant de maturité, et leur peau epaisse recouvrait une pulpe blanche, mais peu fibreuse. D'autres, en très grand nombre, jaunatres et gélatineux, n'attendaient que le moment d'etre cueillis.

Ces fruits ne portaient aucun noyau. Conseil en apporta une douzaine a Ned Land, qui les plaça sur un lit de charbons, après les avoir coupés en tranches épaisses, et ce dernier, il répetait toujours:

« Vous verrez, Monsieur, comme ce pain est bon!

— Surtout quand on en est privé, dit Conseil, — ajouta le Canadien,

— ~~Monsieur~~ Ce n'est même plus du pain, c'est une pâtisserie délicate. Vous n'en avez jamais mangé, monsieur ?

— Non, Ned.

— Eh bien, preparez-vous à ~~goûter~~ absorber une chose succulente. Si vous n'y revenez pas, je ne suis plus le roi des harponneurs. »

Au bout de quelques minutes, la partie des fruits exposée au feu, ~~était~~ fut complètement charbonnée. A l'intérieur apparaissait une pâte blanche, ~~une~~ sorte de mie tendre, dont la saveur rappelait celle de l'artichaut.

Il faut l'avouer, c'était excellent, et je mangeai de ce pain avec grand plaisir.

« Malheureusement, ~~dit-il~~ dit-il, cette pâte ne peut se garder fraîche, et il me paraît inutile d'en

faire une provision pour le bord.

— Par exemple, monsieur ! s'écria Ned Land. Vous parlez là comme un naturaliste, et moi, je vais agir comme un boulanger. Conseil, faites une recolte de ces fruits que nous reprendrons à notre retour.

— Et comment préparerez-vous ces fruits ? demandai-je au Canadien.

— En en faisant une pâte fermentée qui se gardera indéfiniment sans se corrompre. Lorsque je voudrai l'employer, je la ferai cuire à la manière du bord, et malgré sa saveur un peu acide, vous la trouverez excellente.

— Alors, maître Nand, je vois qu'il ne manque rien à ce pain.

— Si, monsieur le professeur, répondit le Canadien, il y manque un peu des fruits ou des légumes pour l'accompagner !

— Cherchons les fruits et les légumes !"

La provision des produits de l'artocarpus terminée, nous nous mîmes en route pour compléter ce dîner terrestre.

Nos recherches ne furent pas vaines, et, vers midi après une heure de promenade, nous avions déjà fait une ample provision de bananes, produit délicieux des Zones torrides. Elles mûrissent pendant toute l'année, et les Malais qui leur ont donné le nom de "pisang", les mangent sans les faire cuire. Avec des bananes, nous recueillîmes des jacks énormes dont le goût est très acide, des mangues savoureuses, et des ananas d'une grosseur invraisemblable. Mais cette récolte nous prit une grande partie de notre temps, que, d'ailleurs, il n'y avait pas lieu de regretter.

Conseil observait toujours Ned. Le harponneur mangeait en avant, et glanait d'une main sûre ces excellents fruits qui devaient compléter son repas.

"Enfin, lui dit-il, il ne vous manque plus

rien, ami Ned?

— Hum! fit le Canadien.

— quoi! ~~tu te plains~~ vous vous plaignez de ce repas?

— Ce n'est pas un repas, repondit Ned, c'est la fin d'un repas! C'est un dessert. Mais le potage? Mais le rôti?

— En effet, dis-je, il me semble que Ned nous avait promis des cotelettes, qui me semblent fort problematiques.

— Monsieur, repondit le Canadien, nous seulement la chasse n'est pas finie, mais elle n'est meme pas commencée! Patience! Nous finirons bien par ~~xxx~~ rencontrer quelque bête animal, et si ce n'est pas dans cet endroit, ce sera dans un autre...

— Et si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, ajouta Conseil, car il ne faut pas trop nous eloigner. Je propose meme de revenir au canot.

— quoi! deja! s'ecria Ned.

— Nous avons promis ~~de revenir~~ d'etre de retour avant la nuit, dis-je.

— Mais quelle heure est il donc? demanda le Canadien.

— ~~Trois~~ Deux heures, au moins, repondit Conseil.

— Comme le temps passe sur ce sol ferme! s'ecria ~~le~~ maitre Ned Land avec un soupir de regret.

— En route, repondit Conseil

Nous ~~revinmes~~ revînmes donc à travers la foret, completant notre récolte par une collection de produits divers, des choux palmistes qu'il fallut meiller à la cime des arbres, une espece de petits haricots que je reconnus pour etre l'"abrou" des Malais, et des ignames d'une qualité supérieure.

Nous etions surchargés, quand nous arrivâmes au canot. ~~Mais~~ Ned Land ne trouvait pas encore sa recolte ~~complete~~ suffisante. Mais le jour le

favorisa. Au moment de s'embarquer, il aperçut plusieurs arbres, hauts de vingt cinq à trente pieds qui appartenaient à l'espèce des palmiers. Ces arbres, aussi précieux que l'artocarpus, sont justement comptés parmi les plus utiles produits de la Malaisie.

C'étaient des sagoutiers, végétaux qui croissent sans culture, se reproduisant comme les palmiers, par leurs rejetons et leurs graines.

Ned Land connaissait la manière de traiter cet arbre. Il prit sa hache, et la maniant avec une grande vigueur, il eut bientôt couché sur le sol, deux ou trois sagoutiers dont la maturité se reconnaissait à la poussière blanche qui saupoudrait leurs palmes.

Je le regardais faire avec les yeux d'un naturaliste plutôt qu'avec les yeux d'un homme affamé. Il commença par enlever à chaque tronc une bande d'écorce épaisse d'un pouce. Cette écorce recouvrait un réseau de fibres allongées qui formaient d'inextricables nœuds, entre lesquels se matériait une sorte de farine gommeuse. Cette farine, c'était le sagou, substance comestible qui sera principalement à l'alimentation des populations mélanaisiennes.

Ned Land se contenta, pour le moment, de couper ces troncs par morceaux, comme il eut fait de bois à brûler, se réservant d'en extraire plus tard la farine, de la passer dans une étoffe afin de la séparer des ligaments fibreux, d'en faire évaporer l'humidité au soleil, et de la laisser durcir dans des moules.

Enfin, à cinq heures du soir, chargé de toutes nos richesses, nous quittions le rivage de l'île, et, une demi-heure après, nous accostions

le Nautilus. Personne ne parut à notre arrivée. L'énorme cylindre de tole semblait désert. Les provisions embarquées, je descendis à ma cambre. J'y trouvai mon souper prêt. Je mangeai, puis je m'endormis.

Le lendemain, 6 janvier, rien de nouveau à bord. Pas un bruit à l'intérieur, pas un signe de vie. Le canot était resté le long du bord, à la place même où nous l'avions laissé la veille. Nous résolumes de retourner à l'île Gueboroar. Ned Land espérait être plus heureux que la veille, au point de vue du chasseur, et désirait visiter une autre partie de la forêt.

Au lever du soleil, nous étions en route. L'embarcation, enlevée par le flot qui portait à terre, atteignit l'île en peu d'instants.

Nous débarquâmes, et, pensant qu'il valait mieux s'en rapporter à l'instinct du Canadien, nous suivîmes Ned Land dont les longues jambes menaçaient de nous distancer.

Ned Land remonta la côte vers l'ouest, puis, passant à gué quelques lits de torrents, il gagna la haute plaine que bordaient d'admirables forêts. Quelques martins-pecheurs rodaient le long des cours d'eau, mais ils ne se laissaient pas approcher. Cela me prouva que ces volatiles savaient à quoi s'en tenir sur des bipedes de notre espece, et j'en conclus, si l'île n'était pas habitée, que, du moins, des êtres humains la fréquentaient.

Après avoir traversé une assez grasse prairie, nous arrivâmes à la lisiere d'un petit bois qu'animaient un grand nombre d'oiseaux.

« Ce ne sont encore que des oiseaux ! dit Conseil.

— Mais il y en a qui se mangent ! répondit le harponneur.

— Point, ami Ned, je ne vois là que de simples perroquets !

— Ami conseil repondit gravement Ned, le perroquet est le festin de ceux qui n'ont pas autre chose a manger.

— Et j'ajouterai, dis-je, que cet oiseau convenablement preparé, vaut son coup de fourchette! »

En effet, tout un monde de perroquets voltigeait de branche en branche, n'attendant qu'une education plus soignée pour parler la langue humaine. Pour le moment, ils caquetaient en compagnies de perruches de toutes couleurs, de kakatoues gravement perchés qui semblaient méditer quelque probleme philosophique, de loris d'un rouge éclatant qui passaient comme un morceau d'etamine emporté par la brise, de kalaos au vol bruyant, de paponas mariés de tous les tons de l'azur, enfin de toute une variété d'oiseaux de volatiles charmants, mais generalement peu comestibles.

Cependant, un vol d'oiseau particulier à ces terres de la Papouasie, qui n'a jamais depaysé la limite des îles d'Arrou et des îles des Papouas, manquait à ma collection. Mais le sort me reservait de l'admirer avant peu.

Après avoir traversé un taillis de médiocre epaisseur, nous avions retrouvé une plaine assez obstruée de buissons. Je vis alors passer de magnifiques oiseaux que la disposition de leurs longues plumes obligeait à se diriger contre le vent; leur vol ondulé, la grace de leurs courbes aériennes, le chatoiement de leurs couleurs, attiraient et charmaient le regard. Je n'eus pas de peine à les reconnaître.

„ Des oiseaux de paradis! m'écriai-je.

— Ordre des passereaux, section des dystomores, repondit Conseil

— famille des perdreaux? demanda Ned Land.

— Je ne crois pas, maître Land, neanmoins, je compte sur votre adresse pour m'en attraper un de

ces ~~oiseaux. aromates~~ dyamants produits de la nature!

— On essayera, monsieur le professeur, quoique je soie plus habitué à manier le harpon que le fusil. »

Les Malais qui font un grand commerce de ces oiseaux avec les Chinois, ont, pour les prendre, divers moyens que nous ne pouvions employer. Tantot, ils disposent des lacets au sommet des arbres élevés que les paradiniers habitent de préference. Tantot ils s'en emparent avec une glu tenace qui paralyse leurs mouvements. Tantot ils empoisonnent les fontaines ou ces oiseaux vont boire. Quant à nous, nous étions réduits à les tirer au vol, ce qui nous laissait peu de chances de les atteindre, et en effet, nous épuisâmes vainement une partie de nos munitions. ~~Heureusement~~

Vers onze heures du matin, le premier plan des montagnes qui formait le cintre de l'île, était franchi, et nous n'avions encore rien tué. La faim nous aiguillonnait. Les chasseurs s'étaient fiés au produit de leur chasse, et ils avaient eu tort. Très heureusement, Conseil, à sa grande surprise, fit un coup double qui ~~nous~~ assura le dejuner. Il abattit un pigeon blanc et un ramier, qui lestement plumés, et suspendus à une brochette, rôtirent devant un feu ardent de bois mort. Pendant que ces intéressants animaux cuisaient, Ned prepara des fruits de l'artocarpus. Puis, les pigeons et les ramiers furent devorés jusqu'aux os, et déclarés excellents. La muscade dont ils ont l'habitude de se ~~nourrir~~ gaver, parfume leur chair et en fait un manger délicieux.

« C'est comme si les poulardes se nourrissaient de truffes, dit Conseil.

— Et maintenant, Ned, que vous manque-t-il? demandai-je au Canadien.

— Un gibier à quatre pattes, monsieur Aronnax, répondit Ned Land. Tous ces pigeons ne sont que hors d'oeuvre et amuse-gueules du palais. Tant que

je n'aurai pas tué un ~~quadrupède~~ animal à coquilles, je ne serai pas satisfait.

— Ni moi, Ned, si je ne m'empare pas d'un paradisier vivant.

— Continuons donc chasse, répondit Conseil, mais en revenant ~~insensiblement~~ vers la mer. Nous sommes arrivés aux premières pentes des montagnes, et je pense qu'il vaut mieux regagner la région des forêts. »

C'était un avis sensé, et il fut suivi. Après une heure de marche, nous avions atteint une véritable forêt de sagoutiers. Quelques serpents inoffensifs fuyaient sous nos pas, des oiseaux de paradis ~~fuyaient~~ se dérobaient à notre approche, et véritablement, je désespérais d'en atteindre un seul, quand Conseil, qui marchait en avant, se baissa soudain, poussa un cri de triomphe, et revint à moi, rapportant un magnifique paradisier vivant.

« Ah ! bravo, Conseil ! m'écriai-je.

— Monsieur est bien bon ! répondit Conseil.

— Mais non, mon garçon. Tu as fait là un coup de maître. Prendre un de ces oiseaux vivants, et à la main.

— Si monsieur veut l'examiner de près, il verra que je n'ai pas eu grand mérite !

— Et pourquoi, Conseil ?

— Parce que cet oiseau est ivre comme une caille !

— Ivre !

— Oui, monsieur, ivre des muscades qu'il dévorait dans le muscadier où je l'ai pris. Voyez, ami Ned, voyez les monstrueux effets de l'intempérance !

— Mille diables ! répliqua le Canadien, pour ce que j'ai bu de gin depuis deux mois, ce n'est pas la peine de me le reprocher ! »

Cependant, j'examinais le curieux oiseau.

Conseil ne se trompait pas. Le paradisier, ennivré par le suc capiteux des mancenilliers, était reduit à l'impuissance. Il ne pouvait voler. Il marchait à peine. Mais cela m'inquiéta peu, et je le laissai avaler ses mancades.

Cet oiseau appartenait à la plus belle des huit espèces que l'on compte en Papouasie et dans les îles voisines. C'était le paradisier "grand emeraude," l'un des plus rares. Il mesurait trois décimètres de longueur. Sa tête était relativement petite, ses yeux placés près de l'ouverture du bec, et petits aussi. Mais il offrait une admirable réunion de couleurs, étant jaune de bec, brun de pieds et d'ongles, noisette aux ailes empourprées à leur extrémité, jaune pale à la tête et sur le derrière du cou, brillant d'emeraude à la gorge, brun marron au ventre et à la poitrine. Deux filets cornés et duveteux s'élevaient au dessus de sa queue, que prolongeaient de longues plumes très legères, d'une finesse admirable, et qui complétaient l'ensemble de ce merveilleux oiseau que les indigènes ont appelé "l'oiseau du Soleil."

Je souhaitais vivement de pouvoir ramener à Paris ce superbe spécimen des paradisiers, afin d'en faire don au Jardin des Plantes, qui n'en possède pas un vivant.

"C'est donc bien rare ?, demanda le Canadien, du ton d'un chasseur qui estime peu le gibier au point de vue de l'art.

— Très rare, mon brave compagnon, et surtout très difficile à prendre vivant. Et même morts, ces oiseaux sont encore l'objet d'un important trafic. Aussi, les naturels ne se gênent-ils pas pour en fabriquer comme on fabrique des perles ou des diamants.

— quoi! s'écria Conseil, on fait de faux oiseaux de paradis ?

— Oui, Conseil.

— Et monsieur connait il le procédé des indigènes?

— Parfaitement. des paradisiers, pendant la mousson d'est, perdent ces magnifiques plumes qui entourent leur queue, et que les naturalistes ont appelées plumes subalaires. Ce sont ces plumes que ramassent les faux-monnayeurs en volatiles; puis ils les adaptent adroitement à quelque pauvre perruche qu'ils mutilent à cet effet; ils teignent alors la suture, ils vernissent le tout, et ils expédient aux musées et aux amateurs d'Europe ces produits de leur singulière industrie.

— Bon! fit Ned Land, si ce n'est pas l'oiseau, ce sont toujours ses plumes, et tant que l'objet n'est pas destiné à être mangé, je n'y vois pas grand mal!..

Mais si mes désirs étaient satisfaits par la possession ~~de prise~~ de cet oiseau, ceux du chasseur canadien ne l'étaient pas encore. Heureusement, vers deux heures, Ned Land abattit un magnifique cochon des bois, de ceux que les naturels appellent "babi-outang". L'animal venait à propos pour nous pourvoir de la vraie viande de quadrupède, et il fut bien reçu. Ned Land se ~~glorifia de son~~ montra très glorieux coup. Le cochon, touché par la balle électrique, était tombé raide mort.

Le canadien le dépouilla immédiatement et le vida proprement, après en avoir retiré une demi-douzaine de cotelettes ~~qui devaient~~ devaient à fournir une grillade pour le repas du soir. Puis, cette chasse fut reprise, qui devait encore être marquée par les exploits de Ned et de Conseil.

En effet, ces deux amis, battant les buissons, firent lever une troupe de kangaroos, qui s'enfuirent en bondissant sur leurs pattes élastiques. Mais ils ne s'enfuirent pas si rapidement que la capsule électrique ne put les arrêter dans leur vol.

« Ah ! monsieur le professeur, s'écria Ned Land que la rage du chasseur prenait à la tête, quel gibier excellent, cuit à l'étuvée, surtout ! ah ! quel approvisionnement pour le Nautilus ! Deux ! trois ! cinq à terre ! Et quand je pense que nous dévorerons tout cela, et que ces imbéciles du bord n'en auront pas miette ! »

Je crois que, dans l'excès de sa joie, le brave Canadien, s'il n'avait pas tout parlé, aurait massacré toute la bande ! Mais il se tint à une douzaine de ces intéressants marsupiaux, qui forment le premier ordre des mammifères aplacentaires, — me dit Conseil.

Ces animaux ~~Kangaroos~~ étaient de petite taille. C'étaient une espèce de ces "Kangaroos-lapins", qui gîtent habituellement dans le creux des arbres, et dont la vélocité est extrême ; mais s'ils sont de médiocre grosseur, ils fournissent, du moins, la chair la plus estimée.

Nous étions enfantés des résultats de notre chasse. Le joyeux Ned proposait de revenir le lendemain à cette île enfantée, qu'il voulait dépeupler de tous ses quadrupèdes comestibles. Mais il comptait sans les événements.

A six heures du soir, nous avions regagné la plage. Notre canot était enfoncé à sa place habituelle. Le Nautilus, semblable à un long écueil, émergeait des flots à deux milles de nous.

Ned Land, sans plus tarder, s'occupa de la grande affaire du dîner. Il s'entendait admirablement à toute cette cuisine. Les côtelettes de "kari-outang", grillées sur des charbons, répandaient une délicieuse odeur, qui parfumait l'atmosphère !...

Mais je m'aperçois que je mange sur les traces du Canadien. Me voilà en extase devant

une grillade de porc frais ! Que l'on me pardonne, comme j'ai pardonné à maître Land, et pour les mêmes motifs !

Enfin, le dîner fut excellent. Deux ramiers complétèrent ce menu extraordinaire : la pâte de sagou, le pain de l'artocarpus, quelques mangues et ananas, la liqueur fermentée de certaines noix de cocos, nous mirent en joie.

« Si nous ne retournions pas ce soir au Nautilus ? dit Conseil.

— Si nous n'y retournions jamais ! » répondit Ned Land.

En ce moment, une pierre, lancée avec force, vint tomber entre nous, et coupa court à nos propos.

Chapitre 22

La foudre du capitaine Nemo.

Nous avions regardé ~~entre~~ du côté de la forêt, sans nous lever, ma main s'arrêtant dans son mouvement vers ma bouche, celle de Ned Land allongeant son office.

« Une pierre ne tombe pas du ciel, dit Conseil, ou bien elle mérite le nom d'aérolithe. »

Une seconde pierre, soigneusement arrondie, qui enleva de sa main une caisse de ramier, donna encore plus de poids à son observation.

Levés tous les trois, le fusil à l'épaule, nous étions prêts à répondre à toute attaque.

« Sont-ce des singes ? s'écria Ned Land.

— A peu près, répondit Conseil, ce sont des sauvages.

— Au canot ! » dis-je en me dirigeant vers la mer.

Il fallait, en effet, battre en retraite, car une vingtaine de naturels, armés d'arcs et de frondes,

apparaissaient sur la lisière d'un taillis, qui masquait l'horizon de droite, à ~~cinquante~~ cent pas à peine. Votre canot était échoué à dix toises de nous.

Les sauvages s'approchaient, sans courir, mais prodiguant les démonstrations les plus hostiles. Des pierres et des flèches pleuvaient.

Ned Land n'avait pas voulu abandonner ses provisions, et malgré l'imminence du danger, son cochon d'un côté, ses kangaroos de l'autre, il détalait avec une certaine rapidité.

En une minute, nous étions sur la grève. Le précipiter dans le canot les provisions et les armes, le pousser à la mer, armer les deux avirons, ce fut l'affaire d'un instant. Vous n'avions pas gagné deux encablures, que ces sauvages, hurlant et gesticulant, entraient dans l'eau jusqu'à la ceinture. Je regardai si leur apparition attirerait sur la plateforme quelques hommes du Nautilus. Mais non. L'énorme engin, couché au large, demeura désert.

Vingt minutes plus tard, nous montions à bord. Les panneaux étaient ouverts. Après avoir amarré le canot, nous rentrâmes à l'intérieur du ~~bateau~~ Nautilus.

Je descendis au salon, d'où s'échappaient quelques accords. ~~[illegible]~~. Le capitaine Nemo était là, courbé sur son orgue, et plongé dans une extase musicale.

„ Capitaine Nemo ! „ lui dis-je.

Il ne m'entendit pas.

„ Capitaine ! „ repris-je en le touchant de la main.

Il frissonna, et se retournant:

„ Ah ! c'est vous, monsieur le professeur ? me dit-il. Eh bien ! avez-vous fait bonne chasse, avez-vous herborisé avec succès ?

M. Rousseau

— Capitaine, répondis-je, nous avons malheureusement ramené une troupe de bipèdes dont le voisinage me paraît inquiétant.

— Lesquels donc ?

— Des sauvages.

— Des sauvages ! répondit le capitaine Nemo d'un ton assez méprisant. Et vous vous étonnez ? qu'ayant mis le pied sur une des terres de ce globe, vous y trouviez des sauvages ? Des sauvages, où n'y en a-t-il pas ? Et d'ailleurs, sont-ils pires que les autres ceux que vous appelez des sauvages ?

— Mais, capitaine...

— Pour mon compte, Monsieur, j'en ai rencontré partout.

— Eh bien, répondis-je, si vous ne voulez pas en avoir à bord du Nautilus, vous ferez bien de prendre quelques précautions.

— Bon ! monsieur le professeur, il n'y a pas là de quoi se préoccuper.

— Mais ces naturels sont nombreux.

— Combien en avez-vous compté ?

— Une centaine, au moins

— Monsieur Aronnax, répondit le capitaine Nemo, dont les doigts s'étaient replacés sur les touches de l'orgue, quand tous les indigènes de la Papouasie seraient là, le Nautilus n'aurait rien à craindre de leurs attaques ! »

Les doigts du capitaine couraient alors sur le clavier de l'instrument, et je remarquai qu'il n'en frappait que les touches noires, ce qui donnait à ses mélodies une couleur excessivement écossaise. Bientôt, il fut plongé dans une rêverie que je ne cherchai plus à dissiper.

Je remontai sur la plateforme. La nuit était déjà venue, car, sous cette basse latitude, le soleil se couche rapidement et sans crépuscule. Je n'aperçus plus que confusément l'île Gueboroar. Mais des feux, allumés sur la

plage, attestaient la présence des naturels.

Je restai seul jusqu'à minuit, tantôt songeant à ces ~~sauvages~~ indigènes, mais sans les redouter autrement, car l'imperturbable confiance du capitaine me gagnait, – tantôt les oubliant pour admirer les splendeurs de cette nuit des Tropiques. Mon souvenir s'envolait vers la France sur le chemin de ces étoiles zodiacales qui devaient l'éclairer dans quelques heures. La lune resplendissait au milieu des constellations du Zénith. Et je pensais alors que ce complaisant satellite reviendrait demain, après demain, pour soulever ces ondes et arracher le Nautilus à son lit de coraux. Puis, je regagnai ma cabine, et je m'endormis paisiblement.

La nuit s'écoula sans mésaventure. Ces Papouas s'effrayaient, sans doute, à la vue du monstre échoué dans leur baie, car les panneaux restés ouverts, leur offraient un accès facile.

A six heures du matin, – 8 janvier, – je remontai sur la plateforme. Les ombres du matin se levaient. L'île montra bientôt à travers les brumes dissipées, ses plages d'abord, ses sommets ensuite.

Les indigènes étaient toujours là, plus nombreux que la veille, – cinq ou six cents peut-être. quelques uns, prosternés de la marée basse, s'étaient avancés sur les têtes de coraux, à moins de deux encablures du Nautilus. Je les distinguai facilement. C'étaient de véritables Papouas, à taille athlétique, belle race au front large et élevé, au nez gros mais non épaté, aux dents blanches. Leur chevelure laineuse, teinte en rouge, tranchait sur leur corps, noir et luisant comme celui des Nubiens. Au lobe de

leur oreille, coupé et distendu, pendaient des appelets en os. Les sauvages étaient generalement nus. Parmi eux, je remarquai quelques femmes, habillées des hanches au genou, d'une veritable crinoline d'herbes, ~~que~~ qui souvenait une ceinture végétale. Certains chefs portaient au cou un croissant et des colliers de verroteries rouges et blanches. Presque tous, armés d'arcs, de fleches et de boucliers, avaient suspendu à leur epaule une sorte de filet contenant des pierres arrondies que leur fronde lance avec adresse.

Un de ces chefs, assez rapproché du Nautilus, l'examinait avec attention. Il devait être un « mado » de haut rang, car il se drapait dans une natte en feuilles de bananiers, doublée sur ses bords, et relevée d'eclatantes couleurs.

J'aurais pu facilement abattre cet indigene, qui se trouvait a portée; mais je crus qu'il valait mieux attendre des ~~nouvelles~~ véritables démonstrations hostiles. Entre Europeens et sauvages, les Europeens ripostent et n'attaquent pas.

Pendant tout le temps de la marée basse, ces indigenes roderent près du Nautilus, mais ils ne se montrerent pas Gruyants. Je les entendais repeter fréquemment le mot « assai », et à leur geste, je compris qu'ils m'invitaient à aller à terre. ~~Ce dont je me gardai bien.~~ Invitation que je crus devoir décliner.

Donc, ce jour là, le canot ne quitta ~~donc~~ pas le bord, au grand déplaisir de maître Land qui ne put compléter ses provisions. ~~Il passa~~ Cet adroit canadien employa son temps à préparer les viandes et farines qu'il avait rapportées de l'île Gueboroar. Quant aux sauvages, ils regagnerent la terre vers onze heures, dès que les récifs de corail disparurent sous le flot de la marée montante. Mais je vis leur nombre s'accroître considerablement sur la plage. Il était probable qu'ils venaient des des voisines, ou de la Papouasie proprement

dire. Cependant, je n'avais pas encore apperçu une seule pirogue.

N'ayant rien de mieux à faire, je songeai à draguer ces belles eaux limpides, qui laissaient voir à profusion des coquilles, des Zoophytes et des plantes pélagiennes. C'était, d'ailleurs, la dernière journée que le Nautilus allait passer dans ces parages, s'il flottait le lendemain, à la pleine mer, suivant la promesse du capitaine Nemo.

J'appelai donc Conseil, qui m'apporta une petite drague légère, à peu près semblable à celles qui servent à pêcher les huitres.

« Et ces sauvages ? me demanda Conseil. N'en déplaise à Monsieur, ils ne me semblent pas très méchants !

— Ce sont pourtant des anthropophages, mon garçon.

— On peut être anthropophage et brave homme, répondit Conseil, comme on peut être gourmand et honnête. L'un n'exclut pas l'autre.

— Bon ! Conseil, je t'accorde que ce sont d'honnêtes anthropophages, et qu'ils dévorent honnêtement leurs prisonniers. Mais comme je ne tiens pas à être dévoré, même honnêtement, je me tiendrai sur mes gardes, car le commandant du Nautilus me paraît ne prendre aucune précaution. Et maintenant, à l'ouvrage. »

Pendant deux heures, notre pêche fut activement conduite, mais sans rapporter aucune rareté. C'étaient des auricules de Midas, des harpes, des mélanies, et particulièrement les plus beaux marteaux que j'eusse vu jusqu'à ce jour. Nous prîmes aussi quelques holothuries, des huitres perlières, et une douzaine de petites tortues, qui furent réservées pour l'office du bord.

Mais, au moment où je m'y attendais le moins, je mis la main sur une merveille, je devrais dire sur une difformité naturelle qui ne se rencontre que très rarement. Conseil venait de donner un coup de drague, et son appareil remontait chargé de diverses coquilles assez ordinaires. Tout d'un coup, il me vit plonger rapidement le bras dans le filet, et en retirer un coquillage en poussant un cri de conchyliologue, c'est-à-dire le cri le plus perçant que puisse produire un gosier humain.

« Eh! qu'a donc Monsieur? demanda Conseil, surpris. Monsieur a-t-il été mordu?

— Non, mon garçon, et cependant, j'eusse volontiers payé d'un doigt ma découverte!

— Et quelle découverte?

— Cette coquille, dis-je en montrant l'objet de mon triomphe.

— Mais c'est tout simplement une olive porphyre, genre olive, ordre des pectinibranches, classe des gastéropodes, embranchement des mollusques...

— Oui, Conseil, mais au lieu d'être enroulée de droite à gauche, elle tourne de gauche à droite.

— Est-il possible! s'écria Conseil.

— Oui, mon garçon, c'est une coquille "sénestre!"

— Une coquille sénestre! répétait Conseil, le cœur palpitant.

— Mais oui! regarde sa spire!

— Eh! Monsieur peut m'en croire, dit Conseil en prenant la précieuse coquille d'une main tremblante, mais je n'avais jamais éprouvé une émotion pareille! »

Et il y avait de quoi être ému! On sait, en effet, comme l'ont fait observer les naturalistes, que la Dextrosité est une loi de nature. Les astres et leurs satellites, dans leur

dans leur mouvement de translation et de rotation, se meuvent de droite à gauche. L'homme se sert plus souvent de sa main droite que de sa main gauche, et, conséquemment, ses instruments et ses appareils, escaliers, serrures, ressorts de montre, etc., sont conçus de manière à être employés de droite à gauche. Or, la nature a ~~pratiqué~~ généralement suivi cette loi pour l'enroulement de ses coquilles. Elles sont toutes dextres, à de rares exceptions, et, curieuses, elles font la joie des amateurs.

Conseil et moi, nous étions donc plongés dans la contemplation de notre trésor, et je me promettais bien d'en enrichir le Muséum, quand une pierre, ~~adroitement~~ malencontreusement lancée, vint briser le précieux objet dans la main de Conseil.

Je poussai un cri de désespoir! Conseil se jeta sur mon fusil, visa un sauvage qui se trouvait à dix mètres de lui... ~~Je n'eus que le temps de l'arrêter~~ Je voulus l'arrêter, mais son coup parti, et brisa le bras de l'indigène, dont les amulettes qui pendaient au

"Conseil, m'écriai-je, Conseil!

— Rien ne vaut la vie d'un homme! lui dis-je.

— Ah! le gueux! s'écria Conseil, j'aurais mieux aimé qu'il m'eut cassé l'épaule!"

Je le crois bien! Cependant, la situation avait changé ~~pendant~~ depuis quelques instants, et nous ne nous en étions pas aperçus. Une vingtaine de pirogues entouraient le Nautilus. Ces pirogues, creusées dans des troncs d'arbre, longues, étroites, bien combinées pour la marche, s'équilibraient au moyen d'un double balancier en bambous qui flottait à la surface de l'eau. Elles étaient manœuvrées par des pagayeurs qui nageaient debout, et je ne les vis pas s'avancer sans inquiétude.

Il était évident que les Papouas avaient eu déjà des relations avec les Européens, et qu'ils

M. Sauvelon
140 (2)

par un des Papouas.

connaissaient les navires. Mais ce long cylindre de fer, allongé dans la baie, sans mats, sans cheminée, que devaient-ils en penser? Aussi s'en étaient-ils d'abord tenus à distance respectueuse. Cependant, ~~mais~~, le voyant immobile, ils reprenaient peu à peu confiance, et cherchaient à se familiariser avec lui. Or, c'était précisément cette familiarité qu'il fallait empêcher. ~~à tout prix~~. Nos armes, ~~dans~~ auxquelles la détonation manquait, ne pouvaient produire qu'un effet médiocre sur ces indigènes, qui n'ont de respect que pour les engins bruyants. La foudre, sans les roulements du tonnerre, effraierait peu les hommes, bien que le danger soit dans l'éclair, non dans le bruit.

Sur ce moment, les pirogues s'approchèrent du Nautilus, et une nuée de flèches s'abattit sur lui.

« Diable! il grêle! dis-je, et peut-être une grêle empoisonnée!

— Il faut prévenir le capitaine Nemo », dit-il en rentrant par le panneau.

Je descendis au salon. Je n'y trouvai personne. Je me hasardai à frapper à la porte du capitaine.

Un « entrez » me répondit. J'entrai et je trouvai le capitaine, plongé dans une lecture où les x et autres signes algébriques ne manquaient pas.

« Je vous dérange? dis-je par politesse.

— En effet, monsieur Aronnax, me répondit-il, mais je pense que vous avez eu des raisons sérieuses de me voir?

— Très sérieuses, en effet. Les pirogues des naturels nous entourent, et, dans quelques minutes, nous serons assaillis par plusieurs centaines de sauvages.

— Ah! fit tranquillement le capitaine Nemo,

ils sont venus avec leurs pirogues ?

– Oui, monsieur.

– Eh bien, monsieur, il suffit de fermer les panneaux.

– Précisément, et je venais vous dire...

– Rien n'est plus facile, » dit le capitaine Nemo.

Et, pressant un bouton électrique, il transmit un ordre au poste de l'équipage.

« Voilà qui est fait, monsieur, me dit-il, après quelques instants. Le canot est en place, et les panneaux sont fermés. Vous ne craignez pas, j'imagine, que les messieurs défoncent des murailles que les boulets ~~n'ont~~ que votre frégate n'ont pu entamer ?

– Non, capitaine, mais il existe encore un danger.

– Lequel, monsieur ?

– C'est que demain, à pareille heure, il faudra rouvrir les panneaux pour renouveler l'air du Nautilus...

– Sans contredit, monsieur, puisque notre bateau respire à la manière des grands cétacés.

– Or, si à ce moment, les Papouas occupent la plateforme, je ne vois pas comment vous pourrez les empêcher d'entrer.

– Alors, monsieur, vous supposez qu'ils monteront à bord ?

– J'en suis certain.

– Eh bien, monsieur, ~~qu'ils y montent, et ils n'en seront bien reçus. Seulement, laissez-moi vous donner un conseil~~

~~– Je suis prêt à l'entendre et à le suivre, capitaine.~~

~~– Vos compagnons et vous, monsieur le professeur, éviterez de monter sur cette plateforme, tant que nous serons en vue de l'île Gueboroar~~ ... »

Cela dit, j'allais me retirer ; mais le capitaine Nemo me questionna sur nos excursions

ils viendront. J'en vois aucune raison. Jusqu'à ce moment, je ne vois pas pourquoi de pauvres diables, dont je ne veux pas que ma visite à l'île Gueboroar coûte la vie à un seul de ces malheureux ! »

~~rien à craindre d'eux. Ce sont de pauvres diables, et certainement je ne veux pas que ma visite à l'île Gueboroar coûte la vie à un seul d'entre eux.~~

~~– Mais comment vous débarrasserez-vous~~, monsieur ?

~~– Ce sera simplement en répondant à~~ capitaine Nemo.

à terre, sur nos chasses, et n'ait pas l'air de comprendre ce besoin de viande qui passionnait le Canadien. Puis, la conversation effleura divers sujets, et, sans être plus communicatif, le capitaine Nemo se montra plus aimable.

Entre autres choses, nous en vînmes à parler de la situation du Nautilus, précisément engagé dans le détroit, où Dumont d'urville fut sur le point de se perdre. Puis, à ce propos:

« Ce fut un de vos grands marins, me dit le capitaine, un de vos plus intelligents navigateurs que ce d'urville! C'est votre capitaine Cook, à vous autres, français, ~~dont cependant la gloire n'a jamais été égalée~~!

Infortuné Rare savant! Avoir bravé les banquises du pole sud, les coraux de l'Océanie, les cannibales du Pacifique, pour périr dans un train de chemin de fer! Si cet homme énergique a pu réfléchir pendant quelques secondes, vous figurez-vous quelles ont dû être ses dernières pensées! »

En parlant ainsi, le capitaine Nemo me semblait étrangement ému, et je porte cette émotion à son actif.

Puis, la carte à la main, nous revîmes les travaux du navigateur français, ses voyages de circumnavigation, sa double tentative au Pole Sud qui amena la découverte des terres Adélie et Louis-Philippe, enfin ses relevés hydrographiques des principales îles de l'Océanie. « Ce que votre d'urville a fait à la surface des mers, me dit le capitaine Nemo, je l'ai fait à l'intérieur de l'océan, et plus facilement, plus complètement que lui. L'Astrolabe et la Zélée, incessamment ballottées par les ouragans, ne peuvent valoir le Nautilus, vrai cabinet de travail, que l'on pourrait croire sédentaire.

— Cependant, capitaine Nemo, dis-je, il y a une point de ressemblance entre les corvettes de D'urville et le Nautilus.

— Lequel, monsieur ?

— C'est que le Nautilus s'est échoué comme elles !

— Le Nautilus ne s'est pas échoué, monsieur, me répondit froidement le capitaine Nemo. Le Nautilus est fait pour reposer sur le lit des mers, à quelque hauteur qu'il soit. Les pénibles travaux, les manoeuvres qu'impose à D'urville le renflouage de ses corvettes, je ne les entreprendrai pas. D'astrolabe et la Zelée ont failli périr, mais mon Nautilus ne court aucun danger Au jour dit, à l'heure dite, la marée le soulèvera paisiblement, et il reprendra sa navigation à travers les mers.

— Capitaine, dis-je, je ne doute pas...

— Demain, ajouta le capitaine Nemo, au lever. Demain, à deux heures quarante minutes du soir, le Nautilus flottera et quittera le détroit de Torres."

Ces paroles prononcées d'un ton très sec, le capitaine Nemo s'inclina légèrement. C'était me donner congé, et je rentrai dans ma chambre.

Là, je trouvai Conseil, qui désirait connaître le résultat de mon entrevue avec le capitaine.

« Mon garçon, répondis-je, lorsque j'ai eu l'air de croire que ton Nautilus était échoué, le capitaine Nemo m'a répondu à très froid. Conseil. Je n'ai donc qu'une chose à te dire : Ais confiance en lui, et va dormir en paix.

~~Le dessus~~

— Monsieur n'a pas besoin de mes services ?

— Non, mon ami. que fait Ned Land ?

— que Monsieur m'excuse, repondit Conseil, mais l'ami Ned confectionne un pâté de Kangaroo qui sera une merveille ! »

Je restai seul, je me couchai, mais je dormis assez mal. J'entendais le bruit des sauvages qui piétinaient sur la plateforme en poussant des cris assourdissants. La nuit se passa ainsi, et sans que l'equipage ~~des Cannibales~~ sortit de son inertie habituelle. Il ne s'inquiétait pas plus de la presence de ces cannibales que les soldats d'un fort blindé ne se préoccupent des fourmis qui courent sur son blindage

A six heures du matin, je me levai. Naturellement, les panneaux n'avaient pas été ouverts. L'air ne fut donc pas renouvelé à l'intérieur du Nautilus ; mais ses reservoirs chargés à toute occurence, fonctionneraient, et lanceraient quelques metres cubes d'oxygene dans son atmosphère appauvrie.

Je travaillai dans ma chambre jusqu'à midi, et sans avoir vu le capitaine Nemo. On ne paraissait faire à bord aucun preparatif de depart.

J'attendis quelque temps, puis, je me rendis au grand salon. La pendule marquait deux heures et demie. Dans dix minutes, le flot aurait atteint son maximum de hauteur, ~~la maree serait étale~~, et, si le capitaine Nemo n'avait point fait une promesse téméraire, le Nautilus serait dégagé. Sinon, il ~~serait~~ se passerait encore bien des mois avant qu'il pût quitter son lit de corail.

Cependant, quelques tressaillements avant-coureurs se firent sentir dans la coque du Nautilus. J'entendais grincer les asperités calcaires du fond corallien.

Rousseau

A deux heures trente cinq minutes, le capitaine Nemo parut dans le salon.

« Nous allons partir, dit-il

— Ah ! fis-je.

— Dans cinq minutes, je vais donner l'ordre d'ouvrir les panneaux !

— Mais les Papouas ?

— Les Papouas ? » répondit le capitaine Nemo en haussant légèrement les épaules.

— Mais ne vont-ils pas pénétrer à l'intérieur du Nautilus ?

— Et comment ?

— En fermant, comme nous, les panneaux que vous avez fait ouvrir.

— Monsieur Aronnax, répondit tranquillement le capitaine Nemo ou ne s'entre pas aussi par les panneaux du Nautilus, aussi grands qu'ils soient ouverts. »

Je regardai le capitaine

— Vous ne comprenez pas ? me dit-il.

— Aucunement.

— Eh bien ! vous verrez. »

Je me dirigeai vers l'escalier central. Là, Ned Land et Conseil, très intrigués, regardaient les hommes du Nautilus ouvrir les panneaux, tandis que de cris de rage, épouvantables, retentissaient au dehors.

Les matelots frappaient à coups de hache extérieurement. Vingt figures horribles apparurent. Mais le premier de ces indigènes qui mit la main sur la rampe de l'escalier, fut renversé en arrière, et s'enfuit en poussant des cris affreux.

Dix de ses compagnons lui succédèrent. Dix furent renversés à leur tour.

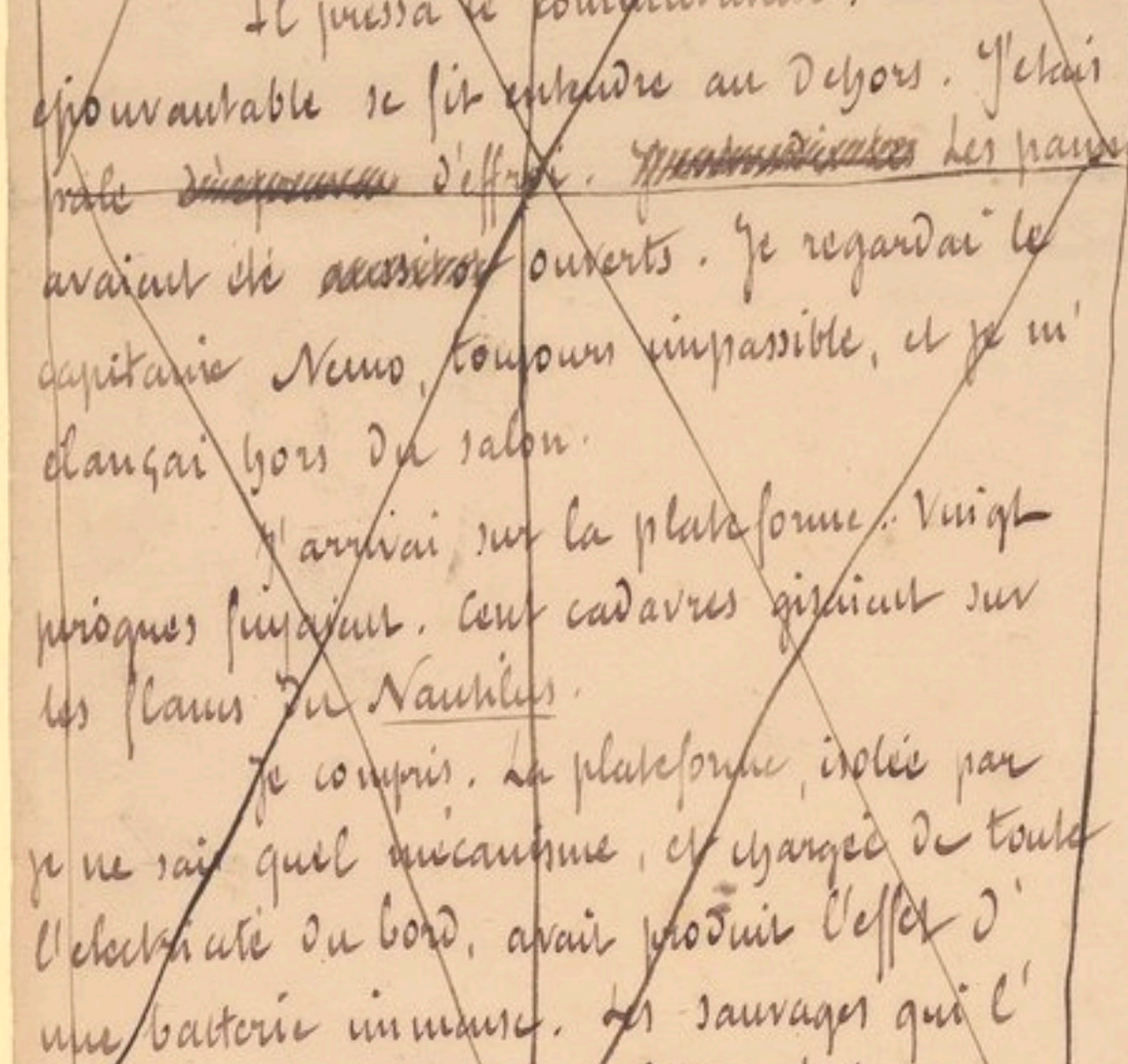
Ned Land, emporté par ses instincts violents, s'élança sur l'escalier et, dès qu'il eut saisi la rampe, fut abattu à son tour.

« Mille diables ! s'écria-t-il ! Qu'ai-je donc ? Je suis foudroyé ! »

Ce mot m'expliqua tout. Le vide était plein une rampe métallique, chargée de l'électricité du bord, qui aboutissait à la plateforme. Quiconque la touchait ressentait une formidable secousse — secousse qui aurait été mortelle, si le capitaine Nemo n'eut lancé tout le courant de ses appareils ! Ces pauvres diables, qu'allaient ses assaillants et lui ! Ils avaient voulu un ravage électrique que nul ne pouvait impunément franchir.

Cependant les Papouas épouvantés, s'étaient rejetés en arrière. Nous restions seuls, nous consolions et nous frictionnions le malencontreux Ned Land qui jurait comme un démon

Mais alors



le capitaine se dirigea vers une petite armoire, placée au fond du salon. Il l'ouvrit, et je vis qu'il contenait un appareil électrique, ou plutôt un commutateur qui permettait de modifier instantanément la direction des courants produits par les puissantes piles du bord.

Le capitaine Nemo leva le doigt, et dit :

« Les Papouas n'existent plus. »

Il pressa le commutateur. Un cri épouvantable se fit entendre au dehors. J'étais pâle d'épouvante. Les panneaux avaient été ouverts. Je regardai le capitaine Nemo, toujours impassible, et je m'élançai hors du salon.

J'arrivai sur la plateforme. Vingt corps humains. Ces cadavres gisaient sur les flancs du Nautilus.

Je compris. La plateforme, isolée par je ne sais quel mécanisme, et chargée de toute l'électricité du bord, avait produit l'effet d'une batterie immense. Les sauvages qui s'étaient approchés avaient été foudroyés !

Il était horrifié. En ce moment,

Le Nautilus, soulevé par les dernières ondulations du flot, quitta son lit de corail ; son hélice battit les eaux avec une majestueuse lenteur ; sa vitesse s'accrut

peu à peu, et, naviguant à la surface de l'océan, il abandonna les dangereuses passes du détroit de Torres.

Chapitre 23.

Ægri somnia.

Le jour suivant, 10 janvier, le Nautilus reprit sa marche entre deux eaux, mais avec une vitesse remarquable que je ne puis estimer à moins de vingt cinq milles à l'heure. La rapidité de son helice était telle que je ne pouvais ~~xxx~~ suivre ses tours, ni les compter.

Et quand je songeais que cet agent électrique, après ~~xxxx~~ avoir donné le mouvement, la chaleur, la lumière au Nautilus, le protegeait encore contre les attaques extérieures, ~~xxxxxxxxx~~ et le transformait en une arche sainte à laquelle nul profanateur ne touchait sans être foudroyé, mon admiration n'avait plus de bornes; et de l'appareil, elle remontait aussitôt à l'ingénieur qui l'avait créé.

Nous marchions directement vers l'ouest, et le 11 janvier, nous ~~xxxx xxxxxxxxxx~~ doublâmes du cap Wessel, situé par 135° de longitude, et 10° de latitude nord, qui forme la pointe est du golfe de Carpentarie. Les recifs étaient encore nombreux, mais plus clair-semés, et relevés sur la carte avec une extreme précision. Le Nautilus évita donc facilement les brisants de Money à babord, et le recif Victoria à tribord, placés par 130° de longitude, et sur ce dixième parallele que nous suivions rigoureusement.

Le 13 janvier, le capitaine Nemo, arrivé dans la mer de Timor, avait connaissance de l'île de ce nom par 122° de longitude. Cette île dont la superficie est de seize cent vingt cinq lieues carrées, est gouvernée par

des radjahs. Ces princes se disent fils de crocodiles, c'est à dire issus de la plus haute origine à laquelle un être humain puisse prétendre. Aussi, ces animaux, ces ancêtres écailleux, foisonnent dans les rivières de l'île, et sont l'objet d'une vénération particulière. On les protege, on les gâte, on les adule, on les nourrit, on leur offre des jeunes filles en pature, et malheur à l'étranger qui porte la main sur ces lézards sacrés.

Mais le Nautilus n'eut rien a démêler avec ces horribles animaux. Tenor ne fut visible qu'un instant, à midi, pendant que le second relevait sa position. Egalement, je ne fis qu'entrevoir cette petite île Rolti, qui fait partie du groupe, et dont les femmes ont une reputation de beauté très établie sur les marchés malais.

A partir de ce point, la direction du Nautilus, en latitude, s'infléchit vers le sud ouest. Le cap fut mis sur l'Océan indien. Où la fantaisie du capitaine Nemo allait-elle nous entraîner? Remonterait-il vers les côtes de l'Asie? Se rapprocherait-il des rivages de l'Europe, résolution peu probable avec un homme qui fuyait les continents habités? Ou descendrait-il vers le sud, allant doubler le cap de Bonne Esperance, puis le cap Horn, poussant au pole antarctique, et revenant vers ses mers du Pacifique, où son Nautilus trouvait une navigation toute et independante? L'avenir devait nous l'apprendre.

Après avoir prolongé les écueils de Carrier, d'Hibernia, de Seringapatnam, de Scott, derniers efforts de l'element solide contre l'element liquide, le 14 janvier, nous étions au delà de toutes terres. La vitesse du Nautilus fut singulierement ralentie, et, très capricieux dans ses allures, tantot il nageait

au milieu des eaux, et tantot, il flottait a leur surface.

Pendant cette periode du voyage, le capitaine Nemo fit d'interessantes experiences sur les diverses temperatures de la mer a des couches differentes. ~~Mais~~ Dans les conditions ordinaires, ces relevés s'obtiennent au moyen d'instruments assez compliqués, dont l'observation ~~et au moins~~ les rapports sont au moins douteux, ~~douteuse~~, des sondes thermometriques, ~~dont~~ munies de tubes de verre qui brisent sous la pression des eaux, ou des appareils basés sur la variation de résistance de métaux aux courants électriques. Mais les résultats ainsi obtenus ne peuvent être suffisamment controlés. Au contraire, le capitaine Nemo allait lui-même chercher cette température dans les profondeurs de la mer, et son thermometre, mis en communication avec les diverses nappes liquides, lui donnait immédiatement et surement le degré recherché.

C'est ainsi que, soit en remplissant ses réservoirs, soit en descendant obliquement au moyen de ses plans inclinés, le Nautilus atteignit successivement des profondeurs de trois, quatre, cinq, sept, neuf et dix milles et le résultat scientifique de ces expériences fut que la mer présentait une température permanente de 4°5, a une profondeur de mille mètres, sous toutes les latitudes.

~~La température exacte~~ Je suivais ces expériences avec le plus vif interet. Le capitaine Nemo y apportait une veritable passion. Souvent, je me demandais dans quel but il faisait ces observations. Etait-ce au profit de ses semblables ? Non, evidemment, et un jour ou l'autre, ses travaux ~~periront~~ périront avec lui dans quelque mer ignorée ! A moins qu'il ne me destinât ce

résultat de ses expériences. Mais c'était admettre que mon étrange voyage aurait ~~une~~ un terme, et ce terme, je ne l'apercevais pas encore.

Quoiqu'il en soit, le capitaine Nemo, me fit aussi connaître divers chiffres obtenus par lui, et qui établissaient le rapport des densités de l'eau dans les principales mers du globe.. Mais de cette communication, je tirai un enseignement personnel qui n'avait rien de scientifique.

C'était pendant la matinée du 15 janvier. Le capitaine Nemo, avec lequel je me promenais sur la plateforme, me demanda si je connaissais les différences de densités que présentaient à lire les eaux de la mer. Je lui répondis négativement, et j'ajoutai que la science manquait d'observations rigoureuses à ce sujet.

.. Mais je les ai faites, ces observations, me dit-il, et je puis en affirmer la certitude

— Bien, répondis-je ~~capitaine Nemo~~, mais le Nautilus est un monde à part, et les secrets de ses savants n'arrivent pas jusqu'à la terre.

— Vous avez raison, monsieur le professeur, me dit-il ~~répondit-il~~, après quelques instants de silence. C'est un monde à part. Il est aussi étranger à la terre que les ~~autres~~ planètes qui accompagnent ce globe autour du soleil, et l'on ne connaîtra jamais les travaux des savants de Saturne ou de Jupiter. Mais, puisque le hasard nous a mis en relation, je puis vous communiquer le résultat de mes ~~expériences~~ observations.

— Je vous écoute, capitaine Nemo.

— Vous savez, monsieur le professeur, que l'eau de mer est plus dense que l'eau douce, mais cette densité n'est pas uniforme. Si je représente par un la densité de l'eau douce, je trouve

un vingt huit millièmes pour les eaux de l'Atlantique,
un vingt six millièmes pour les eaux du Pacifique,
un trente millièmes pour les eaux de la Méditerranée...

– Ah! pensai-je, il s'aventure dans la Méditerranée ?

– un dix huit millième pour les eaux de la mer Ionienne, et un vingt neuf millième pour les eaux de l'Adriatique."

Décidément, le Nautilus ne fuyait pas les mers fréquentées de l'Europe, et j'en conclus qu'il nous ramènerait peut être, – et avant peu, – vers des continents plus civilisés. Je pensai donc que Ned Land apprendrait cette particularité avec une satisfaction bien naturelle. ~~plaisir, et je ne me trompais pas.~~

Pendant plusieurs jours, nos journées qui portaient se passèrent en expériences de toutes sortes, sur les degrés de salure et de densité des eaux à différentes profondeurs, sur leur électrisation, sur leur coloration, sur leur transparence, et dans toutes ces circonstances, le capitaine Nemo déploya une ingéniosité qui ne fut égalée que par son amabilité envers moi. Puis, pendant quelques jours, je ne le revis plus, et je demeurai de nouveau comme isolé à bord.

Le 16 janvier, le Nautilus ~~remonta~~ parut s'endormir à quelques mètres seulement au dessous de la surface des flots. La manivelle ne fonctionnait plus, et son hélice immobile le laissait errer au gré des courants. Je supposai que son équipage s'occupait de réparations intérieures nécessités par la violence du mouvement mécanique de la ~~occupait de la fabrication du sodium, destiné~~ manivelle. à l'alimentation des piles.

Mes compagnons et moi, nous fumes alors témoins d'un curieux spectacle. Les panneaux du salon étaient ouverts, mais le canal du Nautilus ~~couper~~ n'était pas en activité. Une demi-

obscurité regnait au milieu des eaux. Le ciel
orageux et couvert d'épais nuages, ne donnait
aux premières couches de l'océan qu'une insuffisante
clarté.

J'observais l'état de la mer dans ces condi-
tions, et les plus gros poissons ne m'apparaissaient
que comme des ombres à peine figurées, quand le
Nautilus se trouva subitement transporté en
pleine lumière. Je crus d'abord que le fanal
avait été allumé, et qu'il projetait son éclat élec-
trique dans la masse des eaux. Je me trompais,
et après une rapide observation, je reconnus mon
erreur.

Le Nautilus flottait au milieu d'une
couche phosphorescente, mais dans des conditions ~~à~~ telles que
~~rendaient~~ devenait cette phosphorescence éblouissante. Elle
était produite par des myriades d'animalcules
lumineux, qui étincelaient en glissant sur la coque
metallique de notre appareil. Je surprenais alors
des éclairs au milieu de ces nappes lumineuses,
comme auraient été des coulées de plomb fondu dans
une fournaise ardente, ou des masses métalliques
portées au rouge blanc; de telle sorte que par
opposition, certaines portions lumineuses faisaient
ombre dans ce milieu igné, dont toute ombre
semblait devoir être bannie. Non! ce n'était
plus l'irradiation calme de notre éclairage
habituel. Il y avait là une vigueur et un
mouvement insolite. Cette lumière, on la
sentait vivante.

227 bis

Ou plutôt, c'était [illegible]
infinie d'infusoires pélagiens, de noctiluques
miliaires, véritables globules de gelée diaphane,
pourvus d'un tentacule filiforme, et dont on
a compté jusqu'à vingt mille dans
trente centimètres cubes d'eau. Et leur lumière

s'accroissait encore des lueurs particulières aux méduses, aux astéries, aux aurélies, aux phol'ades-dattes, autres zoophytes phosphorescents, imprégnés du graissin des matières organiques décomposées par la mer et peut-être du mucus secrété par les poissons.

Pendant plusieurs heures, le Nautilus flotta dans ces ondes lumineuses, et notre admiration se doubla à voir les gros animaux marins, s'y jouer comme des salamandres. Je vis là, au milieu de ce feu qui ne brûle pas, des marsouins élegants et rapides, infatigables clowns des mers, des orcyphores longs de trois mètres, précurseurs des ouragans, et dont le formidable glaive heurtait parfois la vitre du salon; puis des poissons plus petits, des balistes variés, des scomberoïdes sauteurs, des nasons-loups, et leurs autres, qui zébraient dans leur course la lumineuse atmosphère.

Ce fut un enchantement que cet éblouissant spectacle! Peut-être quelque condition atmosphérique influençait-elle l'intensité de ce phénomène? Peut-être quelque orage se déclarait-il à la surface des flots? Mais, à cette profondeur de quelques mètres, le Nautilus ne ressentait pas sa fureur, et il se balançait paisiblement au milieu des eaux tranquilles.

Ainsi donc, nous marchions toujours, charmés par quelque merveille naturelle. Conseil observait et classait ses zoophytes, ses articulés, ses mollusques et ses poissons. Les journées s'écoulaient rapidement, et je ne les comptais plus. Ned, suivant son habitude, cherchait à varier l'ordinaire du bord. Véritables colimaçons, nous étions faits à notre coquille, et j'affirme qu'il eut facile de devenir un parfait colimaçon.

Donc, cette existence nous paraissait facile et naturelle, quand un événement vint nous rappeler à l'étrangeté de notre situation. et nous n'en imaginions plus d'autre sur le globe terrestre,

M. Torré
121 Lyon

Le 19 janvier, le Nautilus se trouvait par 105° de longitude et 15° de latitude méridionale. Le temps était menaçant, la mer dure et houleuse. Le vent soufflait de l'est en grande brise. Le baromètre, qui baissait depuis quelques jours, annonçait une prochaine lutte des éléments.

J'étais monté sur la plateforme au moment où le second prenait des mesures d'angles horaires. J'attendais suivant la coutume, que la phrase quotidienne fut prononcée. Mais, ce jour là, le second la remplaça par une autre phrase non moins incompréhensible. Presque aussitôt, je vis apparaître le capitaine Nemo, et ses yeux, munis d'une lunette, se dirigèrent vers un point de l'horizon.

Pendant quelques minutes, le capitaine resta immobile, sans quitter le point enfermé dans le champ de son objectif. Puis, il abaissa sa lunette, et échangea avec son second quelques paroles dans une langue inconnue. Celui-ci semblait être en proie à une émotion qu'il voulait vainement contenir. Le capitaine Nemo, plus maître de lui, demeurait froid. Il paraissait, d'ailleurs, faire certaines objections auxquelles le second répondait par des assurances formelles. Du moins, je le compris ainsi, à la différence de leur ton et de leurs gestes.

Quant à moi, j'avais soigneusement regardé dans la direction observée, sans rien apercevoir. Le ciel et l'eau se confondaient sur une ligne d'horizon d'une parfaite netteté.

Cependant, le capitaine Nemo se promenait d'une extrémité à l'autre de la plateforme, sans me regarder, et peut-être sans me voir. Son pas était assuré, mais moins régulier que d'habitude. Il s'arrêtait parfois, et, les bras croisés sur la poitrine, il observait la mer. Que pouvait il chercher sur cet immense espace? Le Nautilus se trouvait à quelques centaines de milles de la côte la plus rapprochée!

Le second avait repris sa lunette, et interrogeait obstinément l'horizon, allant et venant, frappant du pied, et contrastant avec son chef par son agitation nerveuse.

D'ailleurs, ce mystère devait me faire connaître s'éclaircir, et avant peu, car, sur un ordre du capitaine Nemo, la machine, accroissant sa puissance mécanique, imprimait à l'hélice une rotation plus rapide.

En ce moment, le second attira de nouveau l'attention du capitaine. Celui-ci suspendit sa promenade, et dirigea sa lunette vers le point indiqué. Il l'observa long-temps. De mon côté, très sérieusement intrigué, je descendis au salon, et j'en rapportai une excellente longue-vue dont je me servais ordinairement. Puis, l'appuyant sur la cage du fanal qui formait saillie à l'avant de la plateforme, je me disposai à parcourir toute la ligne de l'horizon.

Mais, mon œil ne s'était pas encore appliqué à l'oculaire, que l'instrument m'était vivement arraché des mains.

Je me retournai. Le capitaine Nemo était devant moi, mais je ne le reconnus pas. Sa physionomie était transfigurée. Son œil, brillant d'un feu sombre, fixé de côté,

se dérobait sous son sourcil froncé. Ses dents se découvraient à demi. Son corps raide, ses poings fermés, la tête retirée entre les épaules, témoignaient de la haine violente que respirait toute sa personne. Il ne bougeait pas. La lunette, tombée de sa main, roulait à ses pieds.

Avais-je donc, sans le vouloir, provoqué cette attitude de colère? S'imaginait-il, cet incompréhensible personage, que je venais de surprendre quelque secret interdit aux hôtes du Nautilus?

Non! cette haine, je n'en étais pas l'objet, car il ne me regardait pas, et son oeil restait obstinément fixé sur l'impénétrable point de l'horizon.

Enfin, le capitaine Nemo redevint maître de lui. Sa physionomie, si profondément altérée, reprit son calme habituel. Il adressa à son second quelques mots en langue étrangère, puis, il se retourna vers moi:

.. Monsieur Aronnax, me dit-il d'un ton assez impérieux, je réclame de vous l'observation de l'un des engagements qui vous lient à moi.

— Que dois-je faire, capitaine?

— Vous laisser enfermer, vos compagnons et vous, jusqu'au moment où je jugerai convenable de vous rendre la liberté.

— Vous êtes le maître, monsieur, lui répondis-je, en le regardant fixement. Mais puis-je vous adresser une question?

— Aucune, monsieur, "

Sur ce mot, je n'avais pas à discuter.. Je descendis à la cabine qu'occupaient Ned Land et Conseil, et je

leur séparer de la détermination du capitaine. Je cause à penser comment cette communication fut reçue par le Canadien. D'ailleurs, le temps manqua à toute explication. Quatre hommes de l'équipage attendaient à la porte, et ils nous conduisirent à cette cellule où nous avions passé notre première nuit à bord du Nautilus.

Ned Land voulut réclamer, mais la porte se ferma sur lui pour toute réponse.

« Monsieur me dira-t-il ce que tout cela signifie ? » me demanda Conseil.

Je racontai à mes compagnons ce qui s'était passé. Ils furent aussi étonnés que moi, mais aussi peu avancés.

Cependant, j'étais plongé dans un abîme de réflexions, et la bizarre physionomie du capitaine Nemo ne quittait pas ~~une seule~~ mon esprit. J'étais incapable d'accoupler deux idées logiques, et je me perdais dans les plus absurdes hypothèses, quand je fus tiré de ~~mon~~ ma contention d'esprit par ces paroles de Ned Land :

« Tiens ! le dîner est servi ! »

En effet, la table était préparée. Le capitaine Nemo avait-il donc donné cet ordre en même temps qu'il faisait hâter la marche du Nautilus ?

« Monsieur me permettra-t-il de lui faire une recommandation, me dit Conseil.

— Oui, mon garçon, répondis-je.

— Eh bien ! que Monsieur dîne. C'est prudent, car nous ne savons ce qui peut arriver.

— Tu as raison, Conseil.

— Malheureusement, dit Ned Land, ils ne nous ont donné que le menu du bord.

— Ami Ned, répliqua Conseil, que ~~dirais-tu~~ direz-vous

donc, si le dejeuner avait manqué ?"

Cette raison coupa net les recriminations du harponneur.

Nous nous mîmes à table. Le repas se fit assez silencieusement. Je mangeai peu. Conseil "se forga", toujours par prudence, et Ned Land, quoique il en eut, ne perdit pas un coup de dent. Puis, le dejeuner terminé, chacun de nous s'accola dans son coin.

En ce moment le globe lumineux qui nous eclairait s'eteignit, et nous laissa dans une obscurité profonde. Ned Land ne tarda pas à s'endormir, et, ce qui m'etonna, Conseil se laissa aller aussi à un lourd assoupissement. Je me demandai ce qui avait pu provoquer chez lui cet impérieux besoin de sommeil, quand je sentis mon cerveau s'impregner d'une epaisse torpeur. Mes yeux, que je voulais tenir ouverts, se fermaient malgré moi. J'etais en proie à une hallucination douloureuse. Evidemment, des substances soporifiques avaient été mêlées aux aliments que nous venions de prendre ! Ce n'était pas assez de la prison pour nous dérober les projets du capitaine Nemo, il fallait encore le sommeil !

J'entendis alors les paupieres du Nautilus se refermer. Les ondulations qui lui donnaient un léger mouvement de roulis, cesserent. Le Nautilus avait donc quitté la surface de l'Ocean ? Il était donc rentré dans la couche immobile des eaux ?

Je voulus résister au sommeil. Mais ce fut impossible. Ma respiration s'affaiblissait. Je sentais un froid mortel glacer mes membres alourdis, et comme paralysés. Mes paupieres,

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

véritables calottes de plomb, tombèrent sur mes yeux. Je ne pus les soulever. Un sommeil morbide, plein d'hallucinations, s'empara de tout mon être. Puis, les visions disparurent, et me laissèrent dans un complet anéantissement.

Chapitre 24.

Le cimetière de Corail.

Le lendemain, 19 janvier, je me réveillai, la tête singulièrement dégagée. A ma grande surprise, j'étais dans ma chambre. Mes compagnons, sans doute, avaient ~~dû être~~ réintégrés dans leur cabine, sans qu'ils s'en fussent aperçu plus que moi. Ce qui s'était passé pendant cette nuit, ils l'ignoraient comme je l'ignorais moi-même, et pour me dévoiler ce mystère, je ne comptais que sur les hasards de l'avenir.

Je songeai alors à quitter ma chambre. Étais-je encore une fois libre ou prisonnier? Libre entièrement. J'ouvris la porte, je pris par les coursives, je montai l'escalier central. Les panneaux, fermés la veille, étaient ouverts aujourd'hui. J'arrivai sur la plateforme.

Ned Land et Conseil m'y attendaient. Je les interrogeai. Ils ne savaient rien. Endormis d'un sommeil pesant qui ne leur laissait aucun souvenir, ils avaient été très surpris de se retrouver dans leur cabine.

Quant au Nautilus, il nous parut tranquille et mystérieux comme toujours. ~~Il~~ Il flottait ~~abattu~~ à la surface des flots sous une allure modérée. Rien ne semblait changé à bord.

Ned Land, de ses yeux pénétrants,

observa la mer. Elle était déserte. ~~Il~~ Il ne signala rien de nouveau à l'horizon, ni voile, ni terre. un vent d'ouest soufflait en grande brise, et de longues lames, échevelées par le vent, imprimaient au Nautilus un très sensible roulis.

Retour de nouveau à bord.

~~La journée du 19 janvier fut vierge de tout incident.~~ Le Nautilus, après avoir renouvelé son air, se maintint à une profondeur moyenne de dix à quinze mètres, de manière à pouvoir revenir promener à la surface des flots. Opération, qui, contre l'habitude, fut pratiquée plusieurs fois. Le second montait alors sur la plateforme, et la phrase accoutumée retentissait à l'intérieur du navire.

Quant au capitaine Nemo, il ne parut pas. Des gens du bord, ~~[illegible]~~ je ne vis que le steward qui me servit avec son exactitude et son mutisme ordinaires.

Vers une heure ~~Le lendemain, 20 janvier~~, j'étais au salon, occupé de classer mes notes, lorsque le capitaine Nemo ouvrit la porte et parut. Je le saluai, et il me rendit un salut presque imperceptible. Il ne m'adressa pas la parole. Je me remis donc à mon travail, espérant que peut-être il me donnerait des explications sur sa conduite envers nous. Mais il n'en fit rien. Je le regardai. Sa figure me parut fatiguée; ses yeux rougis n'avaient pas été rafraîchis par le sommeil; sa physionomie exprimait une tristesse profonde, un réel chagrin. Il allait et venait, prenait un livre au hasard, l'

abandonnait aussitôt, consultait ses instruments sans prendre ses notes habituelles, et semblait ne pouvoir tenir un instant en place.

Enfin, il vint vers moi et me dit:

« Etes-vous médecin, monsieur Aronnax ? »

Je m'attendais si peu à cette demande, que je le regardai sans répondre.

« Etes-vous médecin ? reprit-il. Plusieurs de vos collègues ont fait leurs études de médecine, Gratiolet, Moquin-Tandon, et autres.

— En effet, dis-je, je suis docteur et ancien des hôpitaux. J'ai pratiqué pendant plusieurs années avant d'entrer au Muséum.

— Bien, monsieur »

Ma réponse avait évidemment satisfait le capitaine Nemo. Mais ne sachant où il en voulait venir, j'attendis de nouvelles questions, me réservant de répondre suivant les circonstances.

« Monsieur Aronnax, me dit le capitaine, consentiriez-vous à donner vos soins à l'un de mes hommes ?

— Vous avez un malade ?

— Oui.

— Je suis prêt à vous suivre.

— Venez ».

J'avouerai que mon cœur battait. Je ne sais pourquoi je voyais une certaine connexité entre cette maladie d'un homme de l'équipage et les événements de la veille; et, je l'avouerai, le mystère me préoccupait au moins autant que le malade.

Le capitaine Nemo me conduisit

a l'arrière du Nautilus, et me fit entrer
dans une cabine située près du poste des ~~é~~ matelots.
~~équipage~~ [là], sur un lit, reposait un homme
d'une quarantaine d'années, à figure énergique,
~~un~~ vrai type de l'anglo-saxon.

Je me penchai sur lui. Ce n'était
pas seulement un malade, c'était un blessé.
Sa tête emmaillotée de linges sanglants, reposait
sur un double oreiller. Je ~~défaisais~~ défaisais ces
linges, et le blessé, me regardant de ses grands
yeux fixes, me laissa faire, sans proférer une seule
plainte.

La blessure était horrible. Le crâne,
fracassé par un instrument contondant, montrait
la cervelle à nu; ~~Je~~ Je pris le pouls du blessé,
il était déjà intermittent. Les extrémités ~~de~~ du blessé se
refroidissaient, et je vis que la mort s'ap-
prochait, sans qu'il me parut possible de
l'enrayer. Je rajustai les linges de la tête ~~de~~ de la malheureuse
après l'avoir pansée, et je me retournai vers
le capitaine Nemo.

« Eh bien, monsieur ? » me demanda-t-il.

J'hésitais à me prononcer devant ce
mourant.

« Vous pouvez parler, me dit le capitaine, cet
homme n'entend pas le français. »

Je regardai une dernière fois le mou-
rant, puis je répondis :

« Cet ~~blessé~~ homme sera mort dans deux heures, mon-
sieur.

— Et rien ne peut le sauver ?

— Rien. »

La main du capitaine Nemo se crispa
violemment, et quelques larmes glissèrent de

qui affectait une couleur bleuâtre à sa
et la substance cérébrale avait subi une altération
profonde. Des caillots sanguins s'étaient formés dans la
masse fibrineuse; il y avait eu contusion et commotion
du cerveau; la respiration du malade était lente; les
mouvements spasmodiques des muscles agitaient la
face; la phlegmasie cérébrale était complète, et
entraînait la paralysie
du sentiment et du
mouvement.
qui indiquait une fièvre intense;

ses yeux, que je ne croyais pas faits pour pleurer. Était-ce un parent qu'il allait ainsi perdre, ou simplement un des hommes de son équipage, celui à qui il devait un ami ?

Pendant quelques instants, j'observai encore le mourant dont la vie se retirait peu à peu. Sa pâleur s'accroissait encore sous l'éclat électrique qui éclairait son lit de mort. Je regardais cette tête intelligente, sillonnée de rides prématurées, et que le malheur, la misère peut-être, avaient creusés depuis longtemps. Je cherchais à surprendre le secret de sa vie dans les dernières paroles échappées à ses lèvres...

« Vous pouvez vous retirer, monsieur Aronnax ! » me dit alors le capitaine Nemo.

Je le laissai donc dans cette cabine, près de se mourir, et je regagnai ma chambre, très ému de cette scène. Pendant toute la journée, je fus agité de sinistres pressentiments. La nuit, je dormis mal, et, entre mes songes fréquemment interrompus, je crus entendre des ~~[illegible]~~ soupirs lointains, et comme une psalmodie funèbre. Était-ce la prière des morts, murmurée dans cette langue que je ne savais comprendre ?

Le lendemain matin, 22 janvier, je montai sur le pont. Le capitaine Nemo m'y avait précédé. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi.

« Monsieur le professeur, me dit-il, vous conviendrait-il aujourd'hui de faire une excursion sous-marine ?

— Avec mes compagnons ? demandai-je

— Si cela leur plaît.
— Nous sommes à vos ordres, capitaine
— Veuillez donc aller revêtir vos scaphandres."

Du mourant ou du mort, il ne fut pas question. Je rejoignis Ned Land et Conseil. Je leur fis connaître la proposition du capitaine Nemo. Conseil s'empressa d'accepter, et, cette fois, le Canadien ~~accepta~~ se montra très disposé à nous suivre.

Il était huit heures du matin. A huit heures et demie, nous étions vêtus pour cette nouvelle promenade, et munis ~~du double~~ des deux appareils d'éclairage et de respiration. La double porte fut ouverte, et, accompagnés ~~suivant~~ du capitaine Nemo que suivaient une douzaine d'hommes de l'équipage, nous prenions pied sur le sol ferme où reposait le Nautilus.

Une légère pente aboutissait à un fond accidenté, par quinze brasses de profondeur environ. ~~J'avais~~ Il différait singulièrement de celui que j'avais visité pendant ma première excursion. Ici, point de sable fin, point de prairies sous-marines, nulle forêt pélagienne. Je reconnus immédiatement cette région merveilleuse dont le capitaine Nemo nous faisait les honneurs. C'était le royaume du corail.

~~Devant~~ Dans l'embranchement des Zoophytes, la classe des alcyonnaires, et l'ordre des Gorgonaires renferment les trois groupes des Gorgoniens, des Isidiens et des Coralliens. C'est à ce dernier qu'appartient le corail, curieuse substance qui fut tour à tour classée dans les règnes minéral, végétal et animal. Remède aux les anciens,

bijoux dans les modernes, ce ne fut qu'en 1694
que le Marseillais Peyssonnel le classa
définitivement dans le règne animal.

Le corail est un ensemble d'animal-
cules, réunis sur un polypier de nature
cassante et pierreuse. Ces polypes ont pour un
générateur unique qui les a produits par
bourgeonnement. Ils ont une existence
propre, tout en participant à la vie
commune. C'est un socialisme naturel.

Je connaissais les derniers travaux faits
sur ce bizarre Zoophyte, qui se minéralise
tout en s'arborisant, suivant la très juste
observation des naturalistes, et rien n'
était plus [illegible] intéressant pour moi
que de visiter l'une de ces forêts pétrifiées
que la nature a semées au fond des
mers.

Nos appareils Ruhmkorff furent
mis en activité, et nous suivîmes un banc
de corail en voie de formation, qui, le
temps aidant, fermera un jour cette portion
de l'océan Indien. Notre route était
bordée d'inextricables buissons formés par
l'entrecroisement d'arbrisseaux que couvraient
de petites fleurs étoilées à rayons blancs.
Seulement, à l'inverse des plantes de la
terre, ces arborisations se dirigeaient toutes
de haut en bas.

La lumière produisait mille effets
éblouissants en se jouant au milieu de ces
rameaux si vivement colorés. Il me semblait

voir ces tubes membraneux et cylindriques trembler
sous l'ondulation des eaux ; j'etais tenté de
cueillir leurs fraiches corolles ornées de delicats
tentacules, les unes nouvellement epanouies,
les autres naissant à peine, que de legers
poissons, aux rapides nageoires, effleuraient en
passant comme des volées d'oiseaux. Mais, si
ma main s'approchait de ces fleurs vivantes,
de ces sensitives animées, aussitot l'alerte
se mettait dans la colonie. Les corolles
blanches rentraient dans leurs étuis rouges,
les fleurs s'evanouissaient à mes regards, et
~~le buisson n'etait plus recouvert que de~~
le buisson n'etait plus recouvert que de
mamelons pierreux.

Le hasard m'avait mis là en présence
des plus précieux échantillons de ~~la~~ ce zoophyte.
~~Autrefois~~ Le corail valait celui qui se pêche
dans la Méditerranée, et sur les côtes de
France, d'Italie et de Barbarie. Il justifiait
par ses tons vifs ces noms poétiques de
fleur de sang et d'écume de sang que le
commerce a donné à ses plus beaux produits.
Le corail se vend jusqu'à cinq cents francs le
kilogramme, et ici, les couches liquides recou-
vraient la fortune de tout un monde de
corailleurs. Cette précieuse matière souvent
mélangée avec d'autres polypiers de nature
différente, formait ces ensembles compactes
et inextricables, appelés « macciota », et
sur lesquels je remarquai d'admirables
spécimens de corail rose.

Mais bientot les buissons se resserrèrent,

Mad Monstacase

les arborisations grandirent. De véritables taillis s'ouvrirent devant nos pas. Le capitaine Nemo s'engagea dans une obscure galerie dont la pente nous conduisit à une profondeur de cent mètres. La lumière de nos scaphandres produisait des effets magiques, en s'accrochant aux rugueuses aspérités de ces arceaux naturels qu'elle frisquait de poussières de feu. Entre les arbrisseaux coralliens, j'observai d'autres polypes non moins curieux. Des méléties, des iris aux ramifications articulées, puis des touffes de corallines, que les naturalistes, après longues divisions, ont définitivement rangées dans le règne végétal; mais, suivant une remarque de Michelet, c'« est peut-être là « le point réel où la vie obscurément se « soulève du sommeil de pierre sans se « détacher encore de ce rude point de « départ! »

et aux pendentifs disposés comme des lustres,

les uns verts, les autres rouges, véritables algues encroutées dans leurs sels calcaires,

Enfin, après deux heures de marche, nous avions atteint une profondeur de trois cents mètres, c'est-à-dire la limite extrême sur laquelle le corail commence à se former. Mais là, ce n'était plus le buisson isolé, ni le modeste taillis de basse futaie; c'était la forêt immense, les grandes végétations minérales, les arbres pétrifiés, réunis par l'élégante plumaria, cette liane de la mer, toute parée de manches et de reflets. Et nous passions librement sous leur haute ramure perdue dans l'ombre des flots, et nous nos pieds, les tubipores, les méandrines, les astrées, les fongies, les cariophylles formaient

un tapis de fleurs, semé de gemmes éblouissantes.

Quel indescriptible spectacle! ah! que ne pouvions-nous parler, emprisonnés sous ce masque de métal et de verre! Pourquoi les paroles nous étaient-elles interdites de l'un à l'autre! Que ne vivions-nous de la vie de ces poissons qui peuplent le liquide élément, ou tout au moins de celle de ces amphibies qui peuvent, pendant de longues heures, se plonger sous les flots!

Cependant, le capitaine Nemo, s'était arrêté, et me retournant, je vis que ses hommes formaient ~~faisaient~~ un demi-cercle autour de lui. En regardant avec plus d'attention, je remarquai que quatre d'entre eux portaient sur leurs épaules un objet de forme oblongue.

Nous occupions, en cet endroit, le centre d'une clairière, entourée par les hautes arborisations de la forêt sous-marine. Nos lampes projetaient sur ce vaste espace une clarté crépusculaire qui allongeait démesurément les ombres sur le sol. A la limite de la clairière, l'obscurité redevenait profonde, et ne ressaillait que de petites étincelles ~~scintillantes~~ retenues par les vives arêtes du corail.

Ned Land et Conseil étaient près de moi. Nous regardions, et il me vint à la pensée que j'allais assister à une scène étrange. En observant le sol, je vis qu'il était gonflé en certains endroits, par de légères extumescences encroutées d'un dépôt calcaire, ~~encroutées de corail vrai~~, et disposées avec une régularité qui trahissait la main de l'homme.

Entre elles, se dressait une croix de corail, qui étendait ses longs bras, faits d'un sang pétrifié.

~~Tout à coup~~ Sur un signe du capitaine Nemo, un de ses hommes s'avança, et à quelques pieds de la croix, ~~commença~~ il commença à creuser un trou avec une ~~hache~~ pioche qu'il détacha de sa ceinture.

Je compris tout! Cette dernière était un cimetière, ce trou une tombe, cet objet oblong, le corps de l'homme mort dans la nuit, que le capitaine Nemo, entouré des siens, venait enterrer dans leur demeure commune, au fond de l'Océan!

Non! Jamais mon esprit ne fut surexcité à ce point! Jamais idées plus étranges n'envahirent mon cerveau! Je ne voulais pas croire à ce que voyaient mes yeux!

Cependant, la tombe se creusait lentement. J'entendais ~~le fer du pic~~ résonner sur le sol calcaire, étincelait parfois ~~sur~~ le fer du pic qui en frappant quelque silex perdu au fond des eaux. Le trou s'allongeait, s'élargissait, et ~~fut~~ bientôt il fut assez ~~grand~~ profond pour y recevoir le corps!

Alors, les porteurs s'approchèrent. Le corps, enveloppé dans un tissu de byssus blanc, descendit dans son humide tombe, le bras croisé sur la poitrine, le capitaine Nemo, et tous les ~~compagnons~~ amis de celui qu'ils avaient aimé, s'agenouillèrent sur le sol et prièrent.... ~~Mes~~ Mes compagnons et moi, nous avions aussi fléchi le genou. ~~Debout sur la tombe sur le sol~~.

Et ~~Puis~~ la tombe fut recouverte des débris arrachés au sol, qui formèrent un léger monticule.

Puis, la funèbre troupe reprit le chemin du Nautilus, repassant sous les arceaux de la forêt, au milieu du taillis, le long des buissons de corail, et toujours montant.

Enfin, les feux du bord apparurent, et leur traînée lumineuse nous guida jusqu'au Nautilus. A une heure, nous étions de retour, et, mes vêtements changés, en proie à une terrible obsession d'idées, j'allai m'asseoir sur la plate-forme.

Le capitaine Nemo m'y rejoignit. Je me levai et lui dis:

« Ainsi, suivant mes prévisions, et homme est mort dans la nuit?

— Oui, monsieur Aronnax.

— Et il repose maintenant près de ses compagnons, dans le cimetière de corail?

— Oui, répondit le capitaine Nemo, nous avons la tombe, et les polypes se chargent de faire nos morts pour l'éternité!

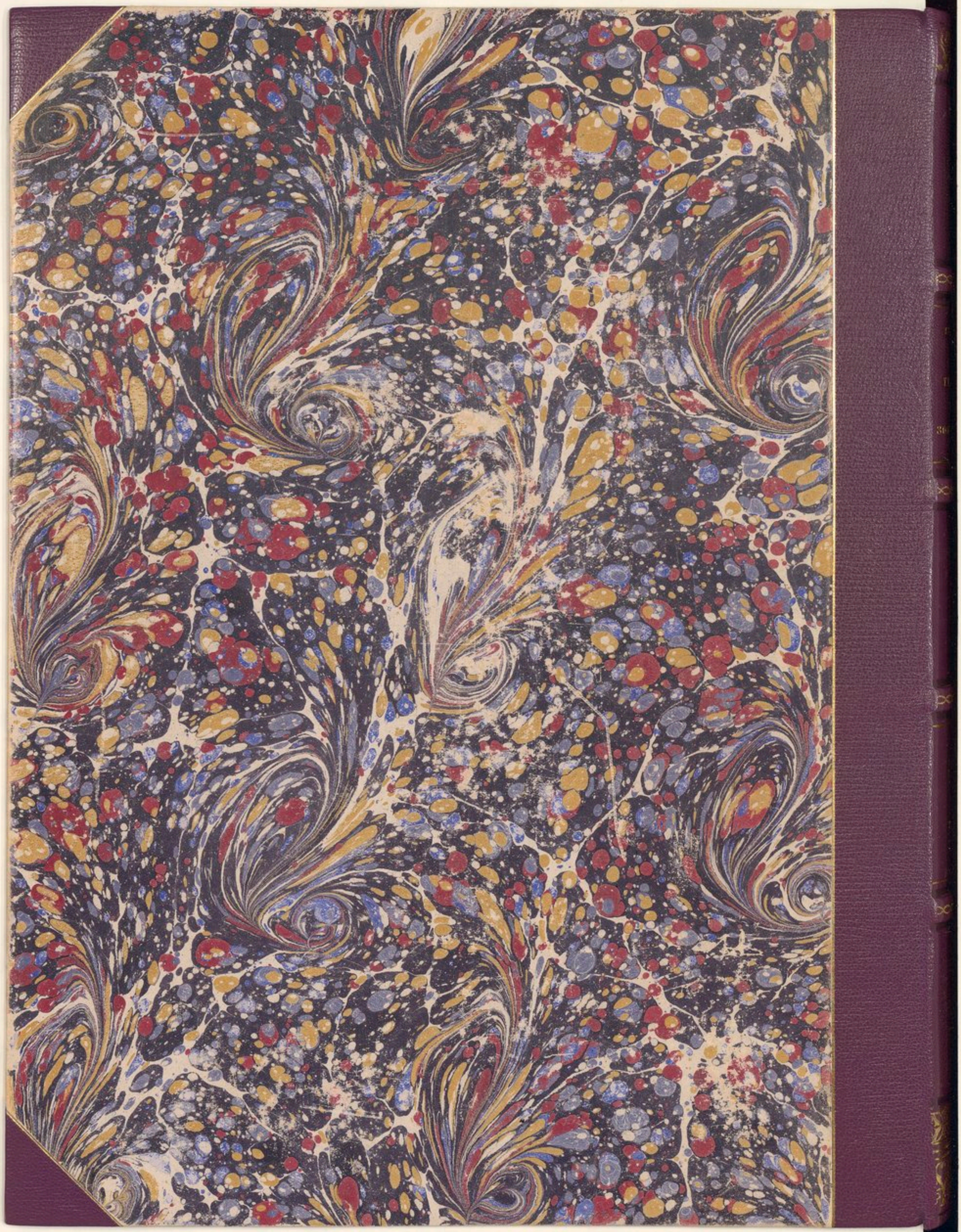
— Ils dorment là tranquilles, capitaine, hors de l'atteinte ~~à l'abri des~~ des requins!...

~~— Des requins et des hommes!~~ — Oui, monsieur, répondit gravement le capitaine Nemo, des requins et des hommes!»

Fin de la première partie.

BnF C&P

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE



JULES VERNE

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES OCÉANS

PREMIÈRE PARTIE